

Table des matières

Galerie de portraits.....3

Les meilleurs joueurs du Tournoi de Hastings de 1895.....3

— La Rédaction

Compositeurs d'échecs8

Le Tournoi de problèmes de Hastings de 1895.....8

— Camelia de Montety

Notes sur la pratique des échecs12

Quelques tournois marquants du XIXe siècle12

— Louis Delorme

Analyse. Technique des échecs.....15

Wilhelm Steinitz hier et aujourd'hui. Quelques aspects de sa contribution
théorique15

— Gérard M. Robert

Dossier I. – L'évolution de Steinitz (du style romantique au style moderne).....26

— Sélection par Gérard M. Robert

Dossier II. – Le Tournoi de Hastings de 1895.....42

— Gérard M. Robert

Dossier III. – La Défense Steinitz moderne 5 o-o de la partie espagnole aux
Olympiades de Budapest de 202473

— Sélection par Gérard M. Robert

Atelier des échecs.....79

Wilhelm Steinitz vs. Mikhaïl Tchigorine (1892, partie 4).....79

— Michel Faber

Solutions des problèmes85

Solutions des problèmes proposés dans la rubrique Compositeurs d'Échecs du numéro Oct.-Déc. 2024.....85

— Camelia de Montety

Solutions des exercices de Finales élémentaires : “Partie remise d'un Cavalier éloigné de son Roi contre un Pion près de Dame” (Oct.-Déc. 2024).....86

— Pierre Anquez

Solutions des compositions du Tournoi de problèmes de Hastings (1895).....88

— Camelia de Montety

Échiquier littéraire90

Le déroulement du Tournoi de Hastings.....90

— Lucien Perrier

Nouvelles élites échiquéennes, nouvelle mentalité au XIXe siècle119

— François-Guy Delaroche

Les échecs dans la peinture154

Quelques peintres américains du temps de Pillsbury.....154

— Henri de Montety

Galerie de portraits

LES MEILLEURS JOUEURS DU TOURNOI DE HASTINGS DE 1895

— La Rédaction

Le Tournoi d'échecs de Hastings (1895), auquel le présent numéro est consacré, a marqué les esprits. Plusieurs articles (du plus technique au plus spéculatif) étudient cet événement sous divers angles, en s'appuyant notamment sur le remarquable ouvrage de synthèse publié par Horace F. Cheshire, qui est une source d'information inépuisable¹.

Pour cette introduction, il nous a paru naturel de nous appuyer sur Cheshire, qui a terminé son compte-rendu du tournoi en écrivant la biographie des participants. De ces biographies, succinctes et profondes, on peut dire, sans conteste, qu'elles rivalisent avantageusement avec les expertises psychologiques de joueurs d'échecs évoquées dans l'article « Nouvelles élites échiquéennes, nouvelle mentalité au XIX^e siècle » !



« Harry N. Pillsbury, âgé de 22 ans au moment du tournoi, est originaire de Somerville, dans le Massachusetts (Etats-Unis). Ayant d'abord fait des études commerciales, il a commencé à s'intéresser aux échecs il y a environ cinq ans.

M. Pillsbury est d'une grande gentillesse et d'une simplicité incomparable, en somme le type parfait d'Américain, en outre un grand fumeur. Il est toujours calme, décontracté devant l'échiquier, absolument maître de lui.

¹ Horace F. CHESHIRE (ed.), *The Hastings Chess Tournament 1895. Containing the Authorized Account of the 230 games played Aug.-Sept. 1895, with Annotations by Pillsbury, Lasker, Tarrasch, Steinitz, Schiffers, Teichmann, Bardeleben, Blackburne, Gunsberg, Tinsley, Mason and Albin, and Biographical Sketches of the Chess Masters*, New York : G. P. Putnam's Sons, London-Piccadilly : Chatto & Windus, 1896, 370 pages. (Les biographies sont aux pages 345-362.)

Le style de jeu de Pillsbury est énergique, on l'imagine insensible aux modes passagères. Tout en veillant sur sa défense, Pillsbury pousse toujours vers l'avant et ne tarde pas à détecter la moindre opportunité de victoire. En matière d'ouvertures, il est infailible. Quant à son milieu de partie, il se développe en manœuvres audacieuses et admirables. »



« Mihail Tchigorine avait 44 ans lors du tournoi. Il a fait ses études à Saint-Petersbourg, où il s'est engagé dans l'administration. Pour lui, les échecs sont longtemps restés un divertissement. Ce n'est qu'en approchant de la trentaine qu'il s'est véritablement lancé, après avoir battu, en 1880, Schiffers, son professeur, qui était alors considéré comme le champion de Russie.

De toute évidence, le style de Tchigorine relève de l'« ancienne école ». Toujours concentré sur le mouvement et l'attaque, Tchigorine ne perd jamais de vue le Roi de l'adversaire. Si l'on devait brièvement caractériser son jeu, on devrait simplement dire qu'il est de toute beauté. Tchigorine est sans nul doute, à l'heure actuelle, le meilleur connaisseur de l'attaque sur l'aile du Roi. Ses parties, naturellement, sont rarement ennuyeuses. Jetant le plus fort de son énergie en milieu de partie, il se rend, reconnaissons-le, parfois coupable de négligence en ce qui concerne l'ouverture.

Quand il rencontre une difficulté, il n'est pas rare que Tchigorine réagisse avec excès. Il peut paraître féroce, quand il transperce du regard l'échiquier, sa crinière de geai renvoyée en arrière. En revanche, quand il est calme, son visage séduisant peut même inspirer la confiance. »



« Emanuel Lasker, âgé de trente-six ans au moment du tournoi, est né à Berlinche, en Prusse, mais il a adopté l'Angleterre comme sa « deuxième patrie ». Il pratique les échecs depuis l'enfance.

L'impression qu'il donne est celle d'un homme intelligent et modeste, cultivé, mais de santé délicate.

Lasker est connu pour être extrêmement fort et très rapide aux parties simultanées. Il accorde une attention particulière à l'ouverture. D'autre part, contrairement à plus d'un confrère joueur d'échecs, il est doté de grandes qualités d'homme d'affaires.

Le 26 mai 1894, il a remporté le championnat du monde en obtenant, contre Steinitz, dix victoires contre cinq défaites (quatre nulles).

Pour Lasker, de même que pour son grand rival (Steinitz), le jeu d'échecs, comme la vie en général, est une affaire sérieuse, laissant peu de place au divertissement. Si cela signifie que l'humour est incompatible avec les échecs, tant pis pour les échecs... Mais pensons également au Dr. Tarrasch, qui est plein d'humour, ou à Pillsbury, qui n'en manque pas. »



« Siegbert Tarrasch, âgé de trente-trois ans au moment du tournoi, est né à Breslau. Il est docteur en médecine. Du temps de ses années universitaires, il jouissait déjà d'une réputation considérable, en dépit du temps qu'il consacrait nécessairement à l'étude. Plus tard, la pratique de la médecine l'a tout de même empêché de jouer aux échecs autant que ses admirateurs l'auraient souhaité. D'ailleurs, ses résultats ont été quelque peu irréguliers, il lui est même arrivé de disparaître entièrement, pour un certain temps, du monde échiquéen.

Ceux qui étaient à Hastings se souviendront de lui comme d'un gentleman soigné, toujours tiré à quatre épingles, une fleur fraîche à la boutonnière, aux manières vives et avenantes. Etant l'un des joueurs favoris du public, sa table était généralement bien fréquentée, quel que soit son adversaire.

Il s'est consacré avec ardeur au travail journalistique. Et ses annotations figurent parmi les meilleures du genre. Celle qui figurent dans le présent ouvrage (le compte-rendu du tournoi de Hastings) ont été produites en langue allemande ; souhaitons qu'elles n'aient point perdu leur beauté primitive dans le processus de traduction... »



« Wilhelm Steinitz avait cinquante-neuf ans quand le tournoi a commencé. Né à Prague, en Bohème, il a fait ses études à Vienne, où est il s'est rapidement fait un nom dans le monde échiquéen. En 1862, il représenta l'Autriche au tournoi de Londres. C'est alors qu'il s'installa en Angleterre, avant de désertir la couronne en 1883 pour devenir un citoyen américain.

Son style est caractérisé par la ténacité, il est fondé sur la progression régulière et la précision du positionnement, plutôt que sur le jeu rapide, offensif, et brillant. Steinitz tient à traiter tous ses adversaires avec un respect constant ; s'il est face à un joueur faible, l'écrasement ne tarde pas, mais le "jeu de quilles" lui est une pratique inconnue.

Au demeurant, lors de l'ouverture, il peut aussi faire preuve d'excentricité, soit qu'il souhaite expérimenter une position, soit qu'il cède à un excès de confiance en soi. Confronté à une manœuvre apparemment faible, en début de partie, l'adversaire de Steinitz se sentira peut-être offensé, voire finalement déstabilisé.

M. Steinitz est réputé pour ses capacités de théoricien. Sa plume est expressive et il est capable de la manier en anglais, aussi bien que dans sa langue maternelle. Il s'efforce évidemment d'être juste envers ses ennemis, comme envers ses amis, mais il semble parfois ne pas admettre qu'en cela, il ne diffère pas de la plupart des joueurs. Doté d'une grande intelligence, capable de se passionner exclusivement pour le jeu, il a tendance à perdre de vue toutes autres considérations, qu'il s'agisse des gens ou des situations. En un mot, il vit pour les échecs.

L'apparence physique de Steinitz est singulière et frappante. Son visage, orné d'une formidable barbe rousse, est surmonté d'une large front proéminent couvert de cheveux gris. Assez corpulent, il souffre d'une légère claudication qui s'accroît avec les années ; il marche désormais avec une canne. On dit qu'il est bon nageur. De bonne nature, il peut aussi être affable et amusant. Il y a quelque chose de curieux à son propos, c'est qu'en dépit de sa myopie, son écriture est fine et de très petite taille, au point d'être difficile à lire. »





Paul Morphy (1837-1884) est mort jeune, une dizaine d'années avant le tournoi de Hastings. De plus, il a cessé de jouer aux échecs publiquement dès le début des années 1860.

Etant un jeune prodige, il s'est principalement mesuré aux joueurs de la génération précédente (Harrwitz, Löwenthal, Anderssen), mais il a aussi eu l'occasion de jouer contre certains joueurs appartenant aux deux versants du XIX^e siècle, comme Henry Bird, encore présent au tournois de 1895 (à l'âge de 65 ans).

Morphy sera évoqué dans le présent numéro, en particulier à la rubrique de l'Échiquier littéraire, où l'on découvrira plus de détails sur sa biographie et sa personnalité.

Compositeurs d'échecs

LE TOURNOI DE PROBLÈMES DE HASTINGS DE 1895 — Camelia de Montety

Le tournoi international organisé à Hastings en 1895 fut un tournoi majeur, lors duquel se sont affrontés vingt-deux des meilleurs joueurs d'échecs de l'époque.

Afin de permettre au grand public de prendre une part active aux festivités échiquiennes, trois tournois mineurs furent ajoutés au programme : le tournoi de problèmes, le tournoi des amateurs et le tournoi féminin.

Le tournoi de problèmes, qui se déroula le jeudi 22 août, attira une quarantaine de participants, ce qui peut être considéré comme un grand succès.

Les trois lauréats furent :

- 1^{er} prix : Georg Marco², Autriche-Hongrie (1 h 35 min.)
- 2^e prix : Karl Schlechter³, Autriche-Hongrie (1 h 40 min.)
- 3^e prix : Jacob Mieses⁴, Allemagne (1 h 55 min.)

Dans la synthèse qu'il a publiée l'année suivante, intitulée *The Hastings Chess Tournament 1895*, Horace F. Cheshire a inséré un compte-rendu du tournoi de problèmes, dans lequel nous apprenons que l'organisation du tournoi de problèmes fut confiée à un gentleman et officier en retraite de Brighton, A. E. Studd Esq., problémiste reconnu dans le milieu des spécialistes.

² Georg Marco est un problémiste, joueur d'échecs et journaliste, né en 1863 à Czernowitz, mort en 1923 à Vienne. Il dirigea la revue Wiener Schachzeitung de 1898 à 1914.

³ Karl Schlechter est un problémiste et joueur d'échecs hongrois, né à Vienne en 1874, mort à Budapest en 1918. En 1910, il a annulé un match contre le champion du monde Emanuel Lasker.

⁴ Jacob Mieses est un joueur d'échecs né en 1865 à Leipzig, mort en 1954 à Londres. Il fut parmi les premiers joueurs à recevoir le titre de grand maître international créé en 1950.

Studd, aux dires de Horace Cheshire, fut particulièrement félicité pour la qualité de la présentation des problèmes : « Il a conçu [...] des énoncés très élaborés pourvus d'instructions détaillées et de diagrammes magnifiquement imprimés⁵. »

Cheshire décrit le déroulement du tournoi : La compétition s'est déroulée dans la grande salle du Tournoi, où les concurrents se sont installés librement parmi les tables utilisées par les joueurs du tournoi principal. Ils ont ensuite reçu des mains de M. Studd une élégante feuille double. Sur la première page se trouvait un entête imprimé en rouge et or ; la deuxième page contenait les trois problèmes ; la troisième page et la quatrième page étaient réservées aux solutions. Avant de lancer la compétition, l'arbitre a souligné que les problèmes étaient garantis par leurs auteurs, comme n'ayant jamais été publiés, et qu'en outre ils avaient été vérifiés avec la plus grande attention ; « mais s'il devait arriver qu'un problème soit mal cuit, on ne manquerait pas de s'adresser au cuisinier⁶. »

Sur le plan pratique, les organisateurs semblent avoir fait preuve d'une grande souplesse. Horace Cheshire signale que le déjeuner précédant le tournoi de problèmes fut organisé chez un gentleman des environs. S'étant attardés dans l'accueillante atmosphère campagnarde, les concurrents furent tous en retard.

À cette époque, chaque nation avait sa manière particulière d'envisager la part indispensable en toute chose du divertissement. En France, *Le Palamède*, puis le *Palamède français* régalaient les amateurs d'échecs avec des poèmes, des anecdotes ou de petites histoires. Ce dont les britanniques se régalaient, c'était ce qu'ils appelaient les « curiosités ». Nous connaissons tous la situation typique d'un gentleman retiré dans un manoir où il poursuit une existence paisible au rythme des saisons de la vie rurale anglaise, qui dévoile à quelques visiteurs une collection de poignards indiens ou malais et sabres chinois ou autres objets exotiques, en fournissant force détails pittoresques sur leurs origines et leur maniement. Ce qui fascine, chez les britanniques, c'est la symbiose entre l'élément rural et insulaire et l'élément absolument dépayasant. Ainsi les quarante participants du tournoi de problèmes, pour certains étrangers, eurent-ils le loisir de découvrir et d'admirer

⁵ Horace F. Cheshire, *The Hastings Chess Tournament 1895 Containing the Authorised Account of the 230 Games Played Aug.-Sept. 1895 With Annotations by [...] and Biographical Sketches of the Chess Masters*, New York : G. P. Putnam's Sons, London : Chatto & Windus, Piccadilly, 1896. p. 21.

⁶ Ibidem, p. 215.

des « curiosités » au village d'Ore, non loin de Hastings, dans une ambiance typiquement anglaise et conviviale.

D'ailleurs, le jeu lexical de Cheshire pour décrire l'atmosphère du tournoi de problèmes de Hastings pourrait nous faire croire que l'auteur, plusieurs mois après la fin du tournoi, se trouvait encore sous l'influence de la digestion, quand il a écrit son compte-rendu : « bien nourri », « les nourritures spirituelles », « la cuisson et les cuisiniers. »

On serait tenté de ne pas croire à l'existence du sens de l'hospitalité tel qu'on le pratiquait à Ore ; les temps décrits, naturels et picaresques, nous paraissent mythiques, tant il nous est difficile d'imaginer leur admirable et sympathique opulence.

Nous ne connaissons pas les détails du menu servi au manoir d'Ore. Mais nous sommes renseignés sur celui du banquet officiel offert le soir à l'hôtel Victoria par le Comité d'organisation⁷.

Tortue Claire.
Saumon et Concombre. Sauce Mousseline.
Filets de Soles Frites.
Petites Bouchees de Homard.
Poulet Sauté à la Chasseur.
Aloyau de Bœuf.
D'Agneau Roti, Sauce Menthe.
Légumes de Saison.
Caneton d'Aylesbury.
Pouding St. Clair aux abricots.
Compôte de Fruits. Gelee au Marasquin.
Tarte de Pommes. Custard.
Bavaroise au Chocolat.
Pouding Glacé Nesselrode.
Dessert.

⁷ Ibidem, p. 217.

En bonne place dans le compte-rendu de Horace Cheshire, le menu est libellé en français, ce qui nous fait penser que dans l'esprit des Anglais de l'époque, si les « curiosités » devaient être exotiques, la cuisine, quant à elle, relevait bel et bien du domaine français (cela dit, on notera que le chef n'a pas renoncé aux spécialités locales, entre autres à l'agneau rôti, sauce à la menthe).

Étudions ensemble les trois problèmes qui ont été mis au menu du « repas intellectuel » servi au tournoi de problèmes organisé dans le cadre du Tournoi international de Hastings de 1895.

Problème 1
Compositeur J. Berger



Les Blancs jouent et font
mat en trois coups.

Problème 2
Compositeur Samuel Gold



Les Blancs jouent et font
mat en trois coups.

Problème 3
Compositeur D. P.



Les Blancs jouent et font
mat en quatre coups.

Solutions après l'Atelier des échecs du numéro en cours.

Notes sur la pratique des échecs

QUELQUES TOURNOIS MARQUANTS DU XIX^E SIÈCLE

— Louis Delorme

Trois importants tournois de la deuxième moitié du XIX^e siècle nous permettent de cerner différents types d'organisation d'une rencontre d'échecs.

Le tournoi d'échecs de Londres (1851) – vainqueur : Adolf Anderssen

Tournoi à élimination directe. À chaque ronde, le gagnant du match franchit le tour, le perdant étant éliminé.

Le tournoi d'échecs de Londres a été organisé en quatre rondes. À chaque ronde, les joueurs se sont rencontrés pour un match (pas seulement une partie). Au cours de la première ronde, le meilleur résultat sur trois parties permettait de désigner le vainqueur (les nulles n'étaient pas comptabilisées). En pratique, le premier joueur qui atteignait deux victoires franchissait donc le tour. Au cours des rondes suivantes, c'était le meilleur résultat sur sept parties (donc, dans la pratique, le premier joueur atteignant quatre victoires franchissait le tour).

Nombre de concurrents : 16 joueurs

Le tournoi d'échecs de Hastings (1895) – vainqueur : Harold N. Pillsbury

Tournoi "toutes rondes". Chaque joueur devait jouer une partie contre chaque autre concurrent. Tous les participants ont joué pendant toute la durée du tournoi.

En désignant par « n » le nombre de concurrents, on peut calculer le nombre de parties dans un tournoi toutes rondes simple de la manière suivante : $\frac{n(n-1)}{2}$.

Nombre de concurrents : 22 joueurs (Il y eut donc 231 parties.)

Le tournoi d'échecs de Saint-Petersbourg (1895-96) – Vainqueur : E. Lasker

Tournoi à six tours. Chaque joueur devait jouer six parties contre chacun des autres concurrents.

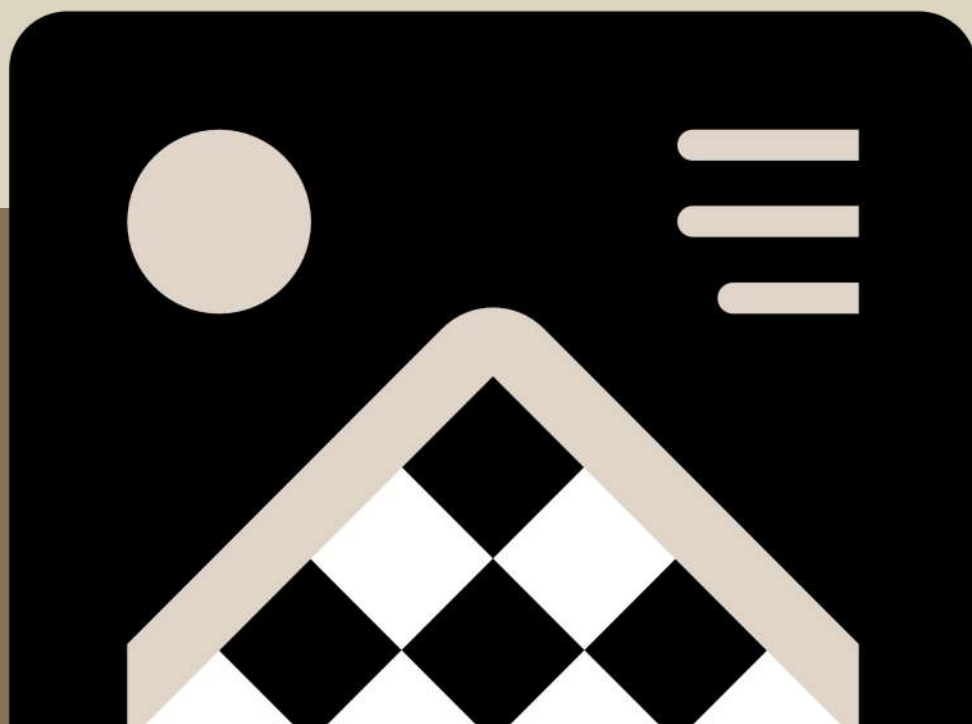
Nombre de concurrents : 4 joueurs

Ce système est en usage lorsqu'il s'agit de tournois de très haut niveau ayant peu de participants, mais de qualité supérieure (en l'occurrence les quatre meilleurs joueurs mondiaux : Lasker, Pillsbury, Tchigorine, Steinitz).



À l'issue du Tournoi international de Hastings de 1895, Tchigorine convia les occupants des cinq premières places à disputer le tournoi de Saint-Petersbourg. Le Dr. Tarrasch ne fut pas en mesure de donner suite à l'invitation. De gauche à droite : Tchigorine, Lasker, Pillsbury, Steinitz.

Analyse. Technique des échecs



Analyse. Technique des échecs

WILHELM STEINITZ HIER ET AUJOURD'HUI. QUELQUES ASPECTS DE SA CONTRIBUTION THÉORIQUE

— Gérard M. Robert

Wilhelm Steinitz a occupé la place de champion du monde des échecs pendant près de trente ans. En 1866, il remporta la victoire sur Adolf Anderssen, considéré alors comme le meilleur joueur du monde (+8,-6,=0). En 1894, il fut, à son tour, vaincu par Emanuel Lasker (+5,-10,=4), ce qui lui fit perdre sa première place.

Emanuel Lasker a lui-même rendu hommage à son prédécesseur, en lui consacrant plusieurs chapitres de son livre de synthèse, *Lasker's Manuel of Chess*, publié en 1925⁸.

Lasker, en l'occurrence, considérait Steinitz comme le théoricien par excellence ayant cherché à donner « une application dans le domaine des échecs au principe de raison suffisante⁹. » Steinitz, refusant d'admettre que le joueur d'échecs génial pût se contenter de la seule flamme de son inspiration personnelle, aurait plutôt fait siennes les conceptions de Leibniz, telles que ce dernier les a formulées dans sa *Théodicée*, c'est-à-dire la conviction intime que « jamais rien n'arrive sans qu'il n'y ait une cause ou du moins une raison déterminante, c'est-à-dire qui puisse servir à rendre raison à priori pourquoi cela est existant plutôt que non existant et pourquoi cela est ainsi plutôt que de toute autre façon¹⁰. »

⁸ Emanuel LASKER, *Lasker's Manuel of Chess, with 308 diagrams*, édition et préface de Fred Reinfeld, David McKay Co., Philadelphia, 1947. Les pages 188 à 203 sont consacrées à Steinitz. (Toutes les références suivantes sont issues de cette édition).

⁹ *Lasker's Manuel...*, p. 190.

¹⁰ LEIBNIZ, *Théodicée* (1710), I, 44.

Selon Steinitz, les combinaisons, étant de l'ordre de plusieurs millions, sont subordonnées à un principe d'ordre unique permettant la conception d'un plan général, lequel, à son tour, peut dès lors être concrétisé en action adéquate et efficace. Quant au plan, il doit être conçu sur la base d'une « évaluation » pertinente de la partie.

Pour les représentants de l'école romantique, en revanche, l'attaque était le moteur de la partie, car, selon eux, seule l'attaque était capable de générer de brillantes combinaisons. Lasker décrit ainsi le jeu des romantiques : « Le jeu était tout entier dominé par le désir fiévreux de se précipiter sur le roi de l'adversaire. Tout obstacle devait être anéanti, quels que soient les sacrifices requis¹¹. »

Revenons à Steinitz. Au sujet de l'attaque, sa doctrine est intimement liée au principe d'évaluation. Si le résultat de l'évaluation est que les deux positions, de part et d'autre de l'échiquier, sont égales, aucune attaque ne doit être entreprise. Une attaque, en effet, ne peut être lancée qu'à la condition absolue qu'une position avantageuse ait été observée lors de la phase d'évaluation. Dans cet ordre d'idées, Steinitz souligne que les débuts de partie ne doivent pas être consacrés à l'attaque, mais, d'une part, au développement correct des pièces, c'est-à-dire à leur déploiement sur les cases permettant la création d'une position solide ; d'autre part, à l'analyse des faiblesses dans la position de l'adversaire et à l'élaboration d'un plan permettant d'exploiter lesdites faiblesses, dûment évaluées.

Sur ce point, Lasker partageait l'opinion de Steinitz : « Le maître ne doit pas poursuivre des combinaisons gagnantes avant de s'être persuadé, au terme d'une analyse approfondie, qu'il bénéficie d'un avantage¹². »

Comment évaluer une partie ?

Principes généraux d'analyse. Outils d'évaluation

Steinitz a proposé plusieurs clefs servant à l'évaluation d'une partie dans ses diverses étapes de déroulement.

D'ailleurs, la manière d'évaluer une position peut différer sensiblement, selon l'époque (par exemple, Steinitz au XIX^e siècle, ou Réti au XX^e), mais aussi selon

¹¹ *Lasker's Manuel...*, p. 193

¹² *Ibidem*, p. 197.

l'école de jeu (par exemple, Steinitz, chef de file de l'école moderne, ou Tchigorine, précurseur de l'école russe).

Cela dit, Steinitz occupe une place particulière, à cet égard, parce qu'il a eu le mérite de formuler des principes d'analyse généraux, qui peuvent être appliqués systématiquement, quel que soit le système de référence dans lequel se place l'analyste. Dans son ouvrage intitulé, *The Modern Chess Instructor* (1889) Steinitz a théorisé des concepts qui sont encore aujourd'hui largement admis :

- l'équilibre des positions et la compensation - *Si les avantages d'un joueurs sont compensés par les avantages de son adversaire, les positions sont équilibrées. Si les deux positions sont équivalentes, toute attaque de la part de l'un ou l'autre joueur est inutile et même risquée.*
- les principes de l'attaque - *L'attaque peut commencer au moment où l'un des joueur possède un avantage qui n'est pas compensé. Non seulement l'attaque en vue de la victoire peut commencer, mais elle doit commencer, sinon le joueur en question aura pour punition d'être privé de son avantage.*
- les points faibles de l'adversaire comme cibles - *L'attaque sera dirigée vers la faiblesse dans la position de l'adversaire. Il est important de bien évaluer la situation, afin de déterminer quel est le point de moindre résistance vers lequel diriger ses efforts (en vertu du principe militaire : linea minores resistentiae). Selon l'observation de Lasker, si, dans l'art de la guerre, on peut parler de « lignes de moindre résistance », aux échecs, Steinitz a cherché à définir des « points de moindre résistance ». Dans les parties qui se terminent par une victoire rapide, à la suite d'une attaque fulgurante, l'attaque a généralement été dirigée vers le Pion du Fou du Roi, car c'est le point le plus faible de la position de départ. Dans les parties longues, comme dans les courtes, les Pions f2 et f7 constituent la cible principale, tout au moins en début de partie. Steinitz a attiré l'attention sur le fait qu'à tous les stades du jeu un point faible peut être repéré dans le camp adverse.*
- les avantages durables opposés aux avantages éphémères. - *Si certaines pièces n'ont pas suffisamment de mobilité ou ont une position exposée, un seul coup, parfois, permet de redresser la situation. En revanche les faiblesses, même légères, qui concernent la structure des Pions ont un caractère durable.*

Steinitz ne s'est pas contenté de la théorie abstraite. Il a procuré à son lecteur des outils concrets permettant, par l'évaluation des positions respectives, de

déterminer le moment où l'équilibre entre les deux positions adverses est rompu, dans le but de permettre au joueur ayant l'avantage de formuler sa ligne d'action. Les facteurs déterminants sont les suivants :

- des forces matérielles supérieures
- une mobilité supérieure
- une action supérieure sur le Roi adverse.

Sur certains points précis, Steinitz impose la discipline absolue (en opposition non moins absolue avec l'esprit de l'école romantique) :

- la mise en sécurité du Roi
- la préparation de l'attaque par degrés
- le refus des sacrifices.

Par ailleurs, l'attaque sera facilitée par :

- la création d'une majorité en matière de Pions sur l'aile Dame
- les efforts en vue de l'affaiblissement de la phalange de Pions adverse
- un poste avancé bien gardé
- le contrôle des colonnes ouvertes.

Richárd Réti a mis en valeur la contribution de Steinitz, du point de vue théorique et pratique, sur la question des cases faibles dans la position de l'adversaire.

Voici deux positions, lors de la partie Steinitz vs. Blackburne, ronde 1 du 17 février, Londres, 1876, C 77, 1-0.

Position après le 17^e coup
des Noirs 17 ... c5
Les cases f6 et h6 sont des
points faibles.



Position après le 25^e coup
des Blancs 25 Ff6
Les Blancs viennent
d'occuper les cases f6 et h6.



Dans son analyse de la partie, Réti attire l'attention sur les cases faibles f6 et h6 :

« Quand les Noirs (Blackburne) ont joué ... g6, ils auraient dû placer un Fou un g7, afin de garder les cases f6 et h6. À partir du moment où les Fous ont été échangés, les cases f6 et h6 sont devenues des cases faibles, sur lesquelles les Blancs (Steinitz) ont pu installer leurs pièces¹³. »

Réti exprime son admiration pour la manière dont Steinitz a mis en application ses principes de jeu, en exploitant les faiblesses dans la position de l'adversaire.

En quelques lignes, nous venons de présenter une image idéalisée, pour ainsi dire lissée, de Steinitz. Tout homme est fait de contradictions. Lasker, quant à lui, souligne que Steinitz, à force de vouloir prouver à tout prix la validité de ses théories emplies de prudence, a fini par adopter un style de jeu provocateur¹⁴.

Certaines théories de Steinitz étaient regardées avec suspicion. L'une d'elles, que Steinitz s'entêtait à prouver, postulait que le Roi devait prendre une part active au jeu, non seulement en fin de partie, mais aussi en début et milieu de partie. « Il est parfois nécessaire, en milieu de partie, à des fins d'attaque aussi bien que de défense, de déplacer le Roi d'un côté à l'autre, voire de l'avancer de plusieurs cases au milieu de l'échiquier¹⁵. »

Lorsqu'il s'est penché sur la notion d'« avantage », Steinitz est arrivé à la conclusion que, non seulement un avantage d'importance est digne d'être pris en compte, mais aussi la somme d'une multitude d'avantages infimes (par exemple, si son propre Fou peut se déplacer sur quatre cases, alors que celui de l'adversaire n'a que trois cases à sa disposition).

Steinitz donne une valeur particulière à chaque pièce, ainsi qu'à chaque groupe de pièces qui se trouvent dans une relation de coopération.

Avec sa finesse et sa patience analytique, Steinitz analyse chacune des « co-opérations », en considérant le type d'opérations auxquelles elle est destinée. Un

¹³ Richárd RÉTI, *Modern Ideas in Chess*, 1923, ch. II.

¹⁴ *Lasker's Manuel...*, p. 199.

¹⁵ W. STEINITZ, *The Modern Chess Instructor*, G. P. Putnam's Sons, New York & London, 1889, p. xxxiv.

exemple : les Tours défendent bien les Pions qui se dirigent vers la promotion. Tandis que : les Tours n'attaquent pas efficacement les Pions qui se dirigent vers la promotion. Ou encore : la Dame co-opérant avec le Fou défendent moins bien que deux Tours les Pions en route vers la promotion, mais sont plus efficaces dans la défense contre l'avancée des Pions adverses. Sur la base de ces observations, Steinitz encourage le joueur possédant de forts Pions à ne pas hésiter à échanger sa Dame et son Fou, afin de conserver ses Tours ; au contraire, si le joueur est dans la situation où il doit arrêter les Pions adverses, Steinitz recommande de s'appuyer sur l'action de la Dame co-opérant avec le Fou. Les travaux de Philidor sur la coopération des pièces et en particulier des chaînes de Pions ont beaucoup intéressé Steinitz.

Aujourd'hui Steinitz est particulièrement connu pour l'importance qu'il a accordée à l'action de la paire de Fous, qu'il considérait nettement supérieure à celle des Cavaliers et légèrement supérieure à la coopération Fou-Cavalier¹⁶.

Dans son ouvrage, Lasker souligne tout particulièrement l'importance des recherches de Steinitz sur les Pions, à la fois en continuité et en opposition avec celles de Philidor.

- la notion de phalange
- les Pions doublés
- les Pions arriérés
- les Pions bloqués
- les Pions isolés
- le « trou ».

Steinitz mettait en garde contre les « trous », c'est-à-dire les cases où des pièces adverses pourraient s'installer durablement. Aujourd'hui, la théorie de Svechnikov, pour l'ouverture sicilienne, préconise de créer sciemment un pion arriéré "d" et un « trou » en d5 (case que les Noirs ont affaiblie en jouant ... e7-e5), avec l'idée que cette faiblesse positionnelle sera compensée par le gain de temps et un jeu dynamique.

Peut-on affirmer que la défiance de Steinitz, par rapport aux « trous » qui créent des faiblesses positionnelles, est aujourd'hui démodée ? En un sens, oui. Mais son *appareil d'analyse*, à proprement parler, reste parfaitement valable dans son

¹⁶ *The Modern Chess Instructor...* p. xxxvi-xxxviii.

ensemble : « évaluation », « trou », « compensation », « accumulation des avantages infimes », etc.

Les contemporains de Steinitz, avant tout friands de combinaisons audacieuses, éprouvaient une certaine incrédulité à l'égard de ses idées ; ils considéraient comme sans fondement son inclination à additionner les tout petits avantages.

Lasker, quant à lui, a jeté une nouvelle lumière, à la fois scientifique et poétique, sur les conceptions de Steinitz. D'après lui, l'accumulation d'avantages produit une tension qui finit par se décharger, comme un courant électrique, en produisant les conditions pour la création d'une combinaison victorieuse¹⁷.

C'est la raison pour laquelle Steinitz considérait qu'il était inutile de chercher des combinaisons dès le début de la partie ; qu'il était plus avisé de s'abstenir alors des coups violents et plutôt avoir en vue l'accumulation de petits avantages, lesquels aboutiraient tout naturellement à de brillantes combinaisons.

Voici un exemple de brillante combinaison dans la partie que Steinitz a jouée lors du tournoi de Hastings de 1895 et qui lui a valu le premier Prix de beauté.

W. Steinitz vs. C. von Bardeleben. Hastings, 1895, rd 10, 17 août, C54, 25 coups, 1-0.

Position après le 21^e coup
des Noirs 21 ... Re8
Les Blancs vont jouer :
22 Txe7+(!!)



Position après le 22^e coup
des Noirs 22 ... Rf8.
« Toutes les pièces
blanches sont en prise. »



¹⁷ *Lasker's Manuel of Chess*, p. 198.

Dans l'ouvrage de synthèse édité par Horace Cheshire, la partie est commentée par Siegbert Tarrasch¹⁸ :

Après le 22^e coup des Blancs : « Ici commence une grande combinaison. »

21 ... Re8
22 Txe7+ Rf8

Après le 22^e coup des Noirs, Tarrasch observe : « La position est des plus intéressantes, car toutes les pièces blanches sont en prise. Si les Noirs jouent 22 ... Rxe7, alors 23 Te1+ Rd6 ; 24 Db4+ Rc7 ; 25 Ce6+ Rb8 ; 26 Df4+ et les Blancs gagnent.

23 Tf7+ Rg8
24 Tg7+ Rh8
25 Txe7+ 1-0

Tarrasch exprime son admiration : « Les échecs de la Tour sont de toute beauté, car les Noirs ne peuvent pas prendre la Tour avec leur Roi, sous peine de perdre leur Dame avec un échec, et ils ne peuvent pas la prendre non plus avec la Dame [...]. »

Tarrasch continue son commentaire : « si 25 ... Rg8, M. Steinitz nous a présenté après la partie le brillant et remarquable mat en dix coups qui aurait suivi : 26 Tg7+ Rh8 ; 27 Dh4+ Rxg7 ; 28 Dh7+ Rf8 ; 29 Dh8+ Re7 30 Dg7+ Re8 ; 31 Dg8+ Re7 ; 32 Df7+ Rd8 ; 33 Df8+ De8 ; 34 Cf7+ Rd7 ; 35 Dd6#. »

Nous sommes obligés de reconnaître que Steinitz donne un exemple de combinaison « de toute beauté » (ajoutons : dont tout représentant de l'école romantique aurait été fier).

De fait, Steinitz s'est d'abord formé à l'école allemande des combinaisons. Et son expérience du jeu l'a conduit par la suite à changer son optique sur les échecs.

¹⁸ Horace F. CHESHIRE (ed.), *The Hastings Chess Tournament 1895. Containing the Authorized Account of the 230 games played Aug.-Sept. 1895, with Annotations by Pillsbury, Lasker, Tarrasch, Steinitz, Schiffers, Teichmann, Bardeleben, Blackburne, Gunsberg, Tinsley, Mason and Albin, and Biographical Sketches of the Chess Masters*, New York : G. P. Putnam's Sons, London-Piccadilly : Chatto & Windus, 1896, p. 158.

Lasker donne quelques éclaircissements sur le parcours de Steinitz : « dans sa jeunesse [...], ayant l'habitude de proposer divers gambits, il s'était souvent, pour cette raison, retrouvé en mauvaise posture, mais il nourrissait encore l'illusion qu'un tel type de jeu était indissociable de l'attaque et surtout qu'un joueur était obligé d'attaquer, quelles que soient les pertes encourues, s'il voulait être en position d'exploiter, le moment venu, la soudaine et inexplicable inspiration qui mène à la victoire¹⁹. »

D'après Lasker, c'est à Londres que Steinitz a découvert les débuts fermés, si différents de la pratique du gambit en usage à Vienne, car les Anglais avaient l'habitude de pratiquer une manière de jouer plus solide. Ainsi Steinitz aurait-il été en mesure de réaliser la synthèse entre deux styles, d'une part « la combinaison héroïque héritée du tempérament d'Anderssen », d'autre part, « le jeu positionnel et systématique propre à la vision élargie du jeu de l'école anglaise ».

Dans la partie espagnole, plusieurs défenses aujourd'hui portent le nom de Steinitz (C62, C71, C72, C73, C74, C75, C76, C79). C'est aussi le cas d'une attaque dans l'ouverture française (Coo), et d'un gambit dans la partie viennoise (C25).

Nous allons vous proposer trois dossiers permettant d'explorer le jeu de Steinitz et sa contribution aux échecs hier et aujourd'hui :

Dossier I : Trois parties jouées par Steinitz contre Anderssen en 1862, 1866 et 1873, qui reflètent le changement de conception du jeu chez Steinitz et le passage qu'il opéra du jeu romantique au jeu positionnel.

Dossiers II : 16 des 231 parties jouées lors du tournoi de Hastings, en 1895, sont aujourd'hui répertoriées sous les codes ECO de la partie espagnole attribués à la défense Steinitz, à la défense Steinitz moderne ou à la variante Steinitz différée (chessgames.com). Or toutes les parties du tournoi ont été analysées par l'un ou l'autre des concurrents eux-mêmes (dans le livre de Cheshire). Nous vous invitons à comparer les opinions respectives des maîtres sur les variantes "Steinitz" de la partie espagnole sus-mentionnées.

Dossier III : Aujourd'hui, la défense Steinitz jouit d'une popularité moindre. Sur 4029 parties jouées lors des olympiades de Budapest, en 2024, 205 ont débuté par

¹⁹ p. 192.

la partie espagnole et seulement 26 avec l'une des variantes Steinitz. Cinq parties sont répertoriées sous le code ECO C72 : c'est-à-dire partie espagnole, défense Steinitz moderne 5 0-0. Nous avons sélectionné ces 5 parties, afin que nos lecteurs puissent comparer la manière dont les jeunes maîtres d'aujourd'hui abordent cette ouverture, par rapport aux joueurs d'échecs du XIX^e siècle.



Voici quelques éléments qui vous permettront de suivre les débuts de partie des dossiers I à III.

Dans son livre, *Modern Ideas in Chess*, Richard Réti a détaillé quelques caractéristiques du jeu tel qu'il était pratiqué à l'époque de Steinitz. Il met notamment en évidence :

(1) L'opposition entre ceux qui appréciaient les positions ouvertes et cherchaient à rompre le centre le plus tôt possible, et ceux qui, comme Steinitz, ne cherchaient pas à se tailler rapidement un chemin à travers le centre, mais consolidaient leur position pour la rendre invulnérable, afin de préparer une attaque sur l'aile. Réti nous fait observer que l'attaque, dans ce type de position fermée, commence avant même que les pièces aient terminé leur développement, ce qui n'est pas possible dans le cas d'une position ouverte.

Position après le 5^e coup
des Blancs 5 c3



Steinitz vs. Tchigorine, La Havane, 1892, partie 4 du 7 janvier, C65, 28 coups, 1-0.

Steinitz joue avec les Blancs.

Après le coup 5 c3, nous nous trouvons, selon Réti, devant un schéma typique de Steinitz, qui ferme le centre pour préparer une attaque sur l'aile.

Position après le 15^e coup
des Noirs 15 ... f5



Anderssen vs. Steinitz, 1866, Londres, ronde 13 du 8 août, C65, 43 coups, 0-1.

Steinitz a les pièces noires.

Exemple typique d'une attaque de Steinitz sur l'aile.

Du coup 15 ... f5, Lasker fait le commentaire suivant :

« La phalange se remet en marche. »

Vous pourrez découvrir la partie dans sa totalité commentée par Lasker dans le Dossier I.

(2) L'opposition entre ceux qui roquent rapidement et ceux qui, comme Steinitz, tardent à roquer, afin de pouvoir choisir le côté le plus prometteur, ou de ne pas roquer du tout.

(3) La manœuvre de Cavaliers, devenue "très en faveur" à l'époque de Réti, que ce dernier attribue à Steinitz. Cette manœuvre consiste, par exemple, pour le Cavalier des Blancs à faire le mouvement Cb1-Cd2, puis Cf1 avec les possibilités de continuer par Ce3 ou Cg3. Vous pourrez découvrir, au Dossier II, des opinions assez diverses au sujet de la pertinence de cette manoeuvre en faveur à l'époque de Steinitz.

Position après le 13^e coup
des Noirs 13 ... fxg6



Steinitz vs. Tchigorine, La Havane, 1892, partie 4 du 7 janvier, C65, 28 coups, 1-0²⁰.

Mouvements du Cavalier blancs Cb1 de Steinitz :
6. Cbd2 7. Cf1 [...] 9. Ce3

Mouvements du Cavalier noir Cg8 de Tchigorine :
3 ... Cf6 [...] 8 ... Cd7 9 ... Cc5 10 ... Ce6

²⁰ Voir la partie commentée par Michel Faber à l'Atelier des échecs du numéro en cours.

DOSSIER I. – L'ÉVOLUTION DE STEINITZ (DU STYLE ROMANTIQUE AU STYLE MODERNE)

— Sélection par Gérard M. Robert

Les trois parties suivantes illustrent l'évolution du jeu de Steinitz, du style romantique au style moderne.

Première partie (1866)

*Adolf Anderssen vs. Wilhelm Steinitz, Londres, 1866, ronde 13, 8 août, 43 coups, 0-1²¹.
Partie espagnole : défense berlinoise C65.*

Commentaires d'Emanuel Lasker :

1 e4 e5
2 Cf3 Cc6
3 Fb5 Cf6
4 d3 d6
5 Fxc6+

Position après le 5^e coup
des Blancs 5 Fxc6+



« Les Blancs ici abandonnent sans qu'il ne soit nécessaire un petit avantage : le clouage du Cavalier par un Fou mobile. À la suite de l'échange, la Tour et le Fou des Noirs gagnent en mobilité, ce qui pourvoit les Noirs d'un petit avantage additionnel. »

²¹ *Lasker's Manual of Chess*, 1947, p. 200-202.

5 ... bxc6

6 h3

Position après le 6^e coup
des Blancs 6 h3



« C'est une perte de temps, due au fait que les Blancs veulent éviter le coup des Noirs ... Fg4. Anderssen semble considérer que la valeur du Cavalier est supérieure à celle du Fou, ce qui n'est pas justifié. Le Pion déplacé en h3 affaiblit la phalange des pions blancs de l'aile Roi. Cette partie est peut-être historique, étant précisément celle qui est à l'origine de la théorie de Steinitz sur les phalanges de pions. »

6 ... g6

« Préparation d'un assaut par une masse de Pions, comme enseigné par Philidor. Pour cette raison, il est essentiel de maintenir l'obstruction au centre. Le Fou qui va soutenir le centre depuis g7 s'y trouve à la meilleure place. »

7 Cc3 Fg7

8 o-o o-o

9 Fg5 h6

10 Fe3 c5

Position après le 10^e coup
des Noirs 10 ... c5



« Pour empêcher les Blancs d'aller en d4, ce qui ouvrirait le centre et leur permettrait d'agir avantageusement. »

11 Tb1

Position après le 11^e coup
des Blancs 11 Tb1



« Les Blancs ne jouissent d'aucun avantage à aucun endroit de l'échiquier. Pourtant, ils passent à l'attaque. C'était dans l'esprit du temps. Anderssen, au lieu d'attaquer, aurait dû anticiper l'attaque des Noirs et consolider sa position en retirant son Cavalier, exposé en f3, pour le placer en h2 puis, si possible, en f1 et attendre la suite. Les Blancs auraient plutôt dû jouer au centre, soit Ce2, c3 et, après une préparation, d4, non pas dans l'intention d'attaquer, mais de gagner davantage de mobilité. Notons que les Noirs, ignorant l'attaque des Blancs, poursuivent leur propre attaque. »

11 ... Ce8
12 b4 cxb4
13 Txb4 c5
14 Ta4

Position après le 14^e coup
des Blancs 14 Ta4



« Les Blancs sont hypnotisés par l'idée d'attaque. Par conséquent, ils sélectionnent la première cible venue : le pion de la Tour de la Dame. Évidemment, le coup 14 Tb1 aurait été supérieur. »

14 ... Fd7
15 Ta3 f5

Position après le 15^e coup
des Noirs 15 ... f5



« La phalange se met en marche. »

16 Db1 Rh8

17 Db7 a5

L'attaque fut évincée facilement.

18 Tb1 a4

Position après le 18^e coup
des Noirs 18 ... a4



« Absence de cibles en vue. Les troupes des Blancs sont complètement désordonnées. »

19 Dd5 Dc8

20 Tb6 Ta7

Position après le 20^e coup
des Noirs 20 ... Ta7



« Désormais, les Noirs ouvrent plus franchement les hostilités. Ils menacent fxe4, suivi de Fxh3. »

21 Rh2 f4
22 Fd2 g5
23 Dc4 Dd8
24 Tb1 Cf6
25 Rg1 Ch7

Position après le 25^e coup
des Noirs 25 ... Ch7



« Le pion du Cavalier protégé, la phalange se remet en marche. »

26 Rf1 h5
27 Cg1 g4
28 hxg4 hxg4
29 f3 Dh4
30 Cd1 Cg5

Position après le 30^e coup
des Noirs 30 ... Cg5



« Les pièces se déploient derrière la phalange de manière menaçante. Bientôt, les lignes s'ouvriront et les pièces des Noirs approcheront le Roi blanc. »

31 Fe1 Dh2

32 d4

Coup de désespoir ! La Tour en a3 sera jetée dans la bataille, aux dépens d'un Pion important. Mais c'est trop tard. Les Blancs ne seront pas désarçonnés par une bagatelle.

32 ... gxf3

33 gxf3 Ch3

34 Ff2 Cxg1

Position après le 34^e coup
des Noirs 34 ... Cxg1



« Les Noirs gagnent une pièce. »

35 dxc5 Dh3+

36 Re1 Cxf3+

37 Txf3 Dxf3 Et les Noirs gagneront avec aisance.

[...] 43 Cc7 De3+ 0-1.

Deuxième partie (1862)

Voyons quelle était la manière de jouer de Steinitz en 1862.

Adolf Anderssen vs. Wilhelm Steinitz, 5th BCA Congress, London, 1862, ronde 1, 17 juin, 42 coups, 1-0.

Partie espagnole, défense berlinoise C67.

Commentaires d'Emmanuel Lasker²².

1 e4 e5

2 Cf3 Cc6

3 Fb5

Le maître a choisi un début solide.

3 ... Cf6

4 o-o Cxe4

5 d4 Fe7

6 d5

L'attaque démarre.

6 ... Cb8

Position après le 6^e coup
des Noirs 6 ... Cb8



« Mieux aurait été la contre-poussée 6 ... Cd6, suivie de e4 etc. »

7 Cxe5 o-o

8 Te1 Cf6

9 Cc3 d6

10 Cf3 c6

²² *Lasker's Manual of Chess*, 1947, p. 194-195.

11 Fa4 Fg4
12 De2 Fxf3
13 gxf3

Position après le 13^e coup
des Blancs 13 gxf3



« Un des Rois est exposé. »

13 ... Te8
14 Fg5 b5
15 Fxf6 gxf6

Position après le 15^e coup
des Noirs 15 ... gxf6



« À présent, le Roi Noir est à son tour exposé. »

16 dxc6 bxa4
17 c7 Dd7

Position après le 17^e coup
des Noirs 17 ... Dd7



« Les Blancs ont été en mesure de faire une bien jolie combinaison. les Noirs n'auraient pas dû précipiter leur Fou dans une attaque illusoire contre le Roi Blanc et le perdre après le 12^e coup 12 ... Fxf3, mais ils auraient dû jouer a6 pour menacer b5 et ainsi libérer leur position à l'étroit. »

18 cxb8=D Taxb8
19 Cd5 Rf8
20 De3 Rg7

Position après le 20^e coup
des Noirs 20 ... Rg7



« Les Blancs auraient pu gagner sans difficulté en jouant 21 Rh1 et en occupant la colonne g (tout aurait été fini), mais il y a une pièce à prendre, et aucune menace de combinaison de la part de l'ennemi - d'ailleurs, est-on sûr qu'il n'y a pas de menace ? »

21 Cxe7 Tb5
« Il y en a une ! Les noirs menacent Te5. »
22 Cf5+

Position après le 22^e coup
des Blancs 22 Cf5+



« Un coup violent qui est mauvais. En jouant 22 f4 Rf8 ; 23 c4 Txb1 24 f5 ou 23 ... Th5 ; 24 Df3 Th3 ; 25 Dg2, les Blancs auraient pu sauvegarder l'avantage, mais le dernier coup de Steinitz surexcita son adversaire. »

22 ... Txf5

« La Tour ne peut pas être prise à cause de Tg5+, suivi par Dh3. »

23 Dd3 Tee5

24 Rh1 Tf4

25 Tg1+ Tg5

26 Tg3 Df5 ?

Position après le 26^e coup
des Noirs 26 ... Df5



« Pourquoi les Noirs ont-ils proposé l'échange des Dames ici s'explique seulement en supposant qu'ils cherchaient un coup violent, voire forçant. Le coup naturel aurait été Dc6. »

27 Dxf5

Position après le 27^e coup
des Blancs 27 Dxf5



« À présent, il est évident que les Blancs ont une meilleure position, car les Pions noirs sont faibles. De plus, Steinitz n'a pas opposé une défense patiente et il a ainsi omis de profiter des légères opportunités qui se sont offertes à lui. Les Blancs ont fini la partie en gagnant avec facilité. »

27 ... Txf5
etc.
42 Tc7 1-0

Troisième partie (1873)

*Adolf Anderssen vs. Wilhelm Steinitz, Vienna, 1873, ronde 7, 12 août, 45 coups, 0-1.
Partie espagnole C77.*

28

THE RUY LOPEZ.

1 P-K4
P-K4

Game 9.

Vienna Chess Con-
gress, 1873.

ANDERSSSEN
STEINITZ.

3 P-QR3
B-R4
4 Kt-B3
P-Q3
5 P-Q3
BxKt ch.
6 PxB
P-KR3 111
7 P-KKt3
Kt-B3
8 B-Kt2
B-K3
9 R-Kt sq.
P-QKt3
10 P-QB4 112
Q-Q2
11 P-KR3
P-KKt4
12 Kt-Kt sq.
O-O O
13 Kt-K2
Kt-K2
14 Kt-B3
Q-B3 113
Kt-Q5
KKt-Kt sq.
15 O-O 114
Kt-Kt3
16 B-K3
KKt-K2 115
Q-Q2
BxKt 116
17 BPxB
Q-Kt2
18 P-QR4
K-Q2
19 P-Q4
P-KB3
20 Q-K2
QR-KB sq.
21 Q-Kt5 ch.
K-Q sq.
22 P-R5
R-R2
23 P-QB4
Kt-B sq.
24 P-B5 117
P-QR3
25 Q-K2
P-Kt4 118
Q-P6
Q-R sq.
26 Q-Kt4

2 KKt-B3
QKt-B3

Game 10.

London Chess Con-
gress, 1862.

ANDERSSSEN
PAULSEN.

3 Kt-B3 121
P-Q3
4 P-Q3
BxKt ch.
5 PxP
P-KR3
6 B-K2
QKt-B3
7 O-O
O-O
8 Kt-K sq.
P-Q4
9 PxP
KtXP
10 B-Kt2 122
B-K3
11 P-Q4 123
Kt-B5 124
12 B-B3
B-B5
13 Kt-Q3
KR-K sq.
14 KR-K sq.
Q-Kt4
15 KtXKt 125
PxKt
16 Q-Q2
Q-B3
17 P-QR4
Kt-K2
18 P-R5 126
P-B3
19 P-R4
B-Q4
20 Q-Q3
Kt-Kt3
21 B-K4 127
P-B6! D 128
22 QXP 129
Q-R5
23 P-KKt4
Q-K2 130
24 Q-KR sq. 131
BxB
25 P-B3
Q-R5
26 RxB
RxB
27 PxR
Q-K8 ch.
28 K-Kt2
Kt-R5 ch.
29 Black resigns.

Game 9—Cont'd.

R(B sq.)—B2
P-B4 119 D
KPXP
30 PxP
P-R4
31 Q-Kt3
KtXP
32 BxKt
PxP
33 RxBP
Kt-K2
34 QR-KB sq.
Q-R2
35 Q-B2
R-R3
36 K-R2
Kt-Kt sq.
37 B-B3
K-K2
38 R-KKt sq.
K-B sq.
39 B-K2
Kt-K2
40 R-R4
P-B4
41 BxRP
QR-B3
42 P-K5
PxP
43 Q-Kt3
Kt-Kt3
44 BxKt
White resigns. 120

3 B-Kt5

Game 11.

Salvioli.

ANDERSSSEN
PAULSEN.

3 P-QR3
B-R4
4 P-Kt4
B-Kt3
5 B-Kt2
O-O
6 P-KKt3
P-Q3
7 B-Kt2
B-QR4 132
8 KKt-K2
Kt-B3
9 Kt-Q5
B-R2
10 P-Kt5
KtXKt
11 KPXP
Kt-K2
12 P-Q4
P-KB3
13 O-O
Q-K sq.
14 P-QB4
Q-Kt3
15 P-B5 133
B-Kt5
16 P-Kt6
BPXP
17 BPXQP
Kt-B4
18 PxP
PxP
19 BXP? 134
Q-K sq! 135
20 P-B4
B-Kt4 dis. ch.
21 R-B2 136
Kt-K6
22 Q-Q3
KtXB
23 KxKt
QXB! D 137
24 QR-KB sq. 138
Q-R4
25 Kt-B3
R-B3
26 P-KR4
BXR and wins
27

Game 12.

Vienna Chess Con-
gress, 1883.

BLACKBURNE
STEINITZ.

4 KKt-K2
P-Q4
5 PxP
KtXP
6 KtXKt
QXKt
7 P-QKt4
B-Kt3
8 P-Q3
P-QB3
9 P-QB4? 139
Q-Q sq.
10 B-Kt2
O-O
11 Q-Q2 140
R-K sq.
12 P-B5 141
B-B2
13 Kt-Kt3
Kt-Q2
14 B-K2
Kt-B sq.
15 O-O
Q-R5
16 QR-K sq. 142
Kt-Kt3
17 B-Q sq.
Kt-B5 143
18 P-B3
P-QR4!
19 P-Q4
RXP
20 RXP
B-K3 144
21 PxP
QR-Q sq.
22 Q-QB2
Q-R3 145
23 R-K4 146
R-Q7! D
24 QXR
Kt-R6 ch. wins.
25 147

34. Q-K8 (Q)

35. R-B4
Q+P

Commentaires par Steinitz²³ :

1 e4 e5
2 Cf3 Cc6
3 Fb5 a6
4 Fa4 Cf6
5 d3 d6
6 Fxc6+ bxc6
7 h3

Position après le 7^e coup
des Blancs 7 h3



« Nous considérons que 7 d4 est un meilleur coup. Mais le Pr. Anderssen a déjà adopté cette tactique avec succès en d'autres occasions contre des joueurs de tout premier ordre [...] et sa manoeuvre se base, nous le croyons, sur l'idée que le Fou du Roi des Noirs ne peut pas être mis en action efficacement et que les Noirs s'épuiseront dans des efforts pour dédoubler leur pion c. La ligne d'action adoptée ici par les Noirs démontre que la colonne "b" ouverte et les deux Fous sont une compensation suffisante pour les Pions doublés. »

7 ... g6
8 Cc3 Fg7
9 Fe3 Tb8
10 b3 c5

Position après le 10^e coup
des Noirs 10 ... c5



« Le coup 10 ... c5, ainsi que les cinq coups suivants des Noirs font partie d'un plan, qui est de ramener le Cavalier à la case d4. Dans cet objectif, il fallait empêcher l'arrivée hostile du Fou en h6, dès que le Cavalier Noir s'est installé en e7. »

²³ Wilhelm STEINITZ, *Modern Chess Instructor*, New York & London, 1889, p. 28-29.

11 Dd2 h6
12 g4 Cg8
13 o-o-o Ce7
14 Ce2 Cc6
15 Dc3

Si les Blancs avaient joué 15 c3, les Noirs auraient pu, malgré tout jouer 15 ... Cd4 et auraient recouvré la pièce perdue si 16 cxd4.

15 ... Cd4
16 Cfg1 o-o

Position après le 16^e coup
des Noirs 16 ... o-o



« Les Noirs ont complètement négligé le principe de développement rapide, qui était l'un des principes de l'école ancienne. D'autre part, ils ont tardé à roquer, afin de terminer d'abord la manoeuvre qui leur a permis de s'emparer du centre adverse grâce à leur Cavalier. Il est évident que les Blancs ne peuvent pénétrer par aucun point, alors que les Noirs peuvent mener des attaques dans toutes les directions, après les préparatifs adéquats, par l'avancée du Pion "a", "d" ou "f". »

17 Cg3 Fe6
18 C1e2

« Les Blancs ont sans doute perdu trop de temps, mais il serait difficile de suggérer dans leur position un plan autre que d'attente et de défensive. »

18 ... Dd7
19 Fxd4

Position après le 19^e coup
des Blancs 19 Fxd4



« Après cet échange, qui aurait pu être reporté, mais non évité, les Noirs se retrouvent dans une bien meilleure position. »

19 ... cxd4
20 Db2 a5
21 Rd2 d5
22 f3 De7
23 Tdf1 Db4+
24 Rd1 a4
25 Th2 c5
26 Cc1 c4

Position après le 26^e coup
des Noirs 26 ... c4



« Grâce à ce coup, les Noirs parviennent à leur objectif, consistant à enfermer la Dame adverse, tandis que leurs Pions sont bien défendus, ou impossible à approcher. Il est évident que les Blancs ne peuvent pas échanger des Pions sans s'assujettir aussitôt à une attaque encore plus virulente sur l'aile Dame. »

27 a3 De7

28 b4

Position après le 28^e coup
des Blancs 28 b4



« Si les deux Pions avaient été échangés, les Noirs auraient également obtenu un avantage dans la position grâce au coup f5 ou sinon en prenant possession de la colonne “c” avec la Tour. »

28 ... c3

29 Da1 Dg5

30 Tff2 f5

Position après le 30^e coup
des Noirs 30 ... f5



« Ayant accompli leur objectif (neutraliser la Dame adverse), les Noirs peuvent désormais concentrer leurs attaques sur l'autre aile qu'ils pourront pénétrer en exerçant une pression constante, mais non sans quelques difficultés, ce qui montre que la disposition défensive des forces des Blancs est demeurée forte et cela malgré l'inactivité de la Dame. »

Etc.

45 Cg3 Fxg3 o-1

DOSSIER II. – LE TOURNOI DE HASTINGS DE 1895

— Gérard M. Robert

Parmi les parties jouées par Steinitz entre 1862 et 1899, le site chessgame.com répertorie un total de 131 parties ayant commencé par la *partie espagnole*.

Dans ces parties, nous constatons que les réponses de Steinitz au coup des Blancs 3 Fb5 sont : 3 ... Cf3, 3 ... a6, 3 ... d6 ; ou bien 3 ... f5, 3 ... g6, 3 ... Fc5, 3 ... Cge7.

Steinitz a donné son nom à plusieurs variantes de la partie espagnole. Celles-ci ont été répertoriées, avec toutes leurs dérivées, dans l'Encyclopédie des ouvertures d'échecs (vol. C).

C62, partie espagnole, défense Steinitz

C71, partie espagnole, défense Steinitz moderne

C72, partie espagnole, défense Steinitz moderne, 5 o-o

C73, partie espagnole, défense Steinitz moderne

C74, partie espagnole, défense Steinitz moderne

C75, partie espagnole, défense Steinitz moderne

C76, partie espagnole, défense Steinitz moderne

C79, partie espagnole, variante Steinitz différée

(1) La « défense Steinitz » de la partie espagnole, répertoriée sous le code ECO C62, est donnée par les coups suivants :

Position après le 3^e coup
des Noirs 3 ... d6



1 e4 e5
2 Cf3 Cc6
3 Fb5
3 ... d6

(2) La « défense Steinitz moderne » de la partie espagnole, dans laquelle on trouve le coup des Noirs d6, survient après avoir d'abord joué le coup a6 :

Position après le 4^e coup
des Noirs 4 ... d6



1 e4 e5
2 Cf3 Cc6
3 Fb5
3 ... a6
4 Fa4
4 ... d6

(3) Dans la « variante Steinitz différée », comme son nom l'indique, le coup d6 affectionné par Steinitz est différé :

Position après le 5^e coup
des Noirs 5 ... d6



1 e4 e5
2 Cf3 Cc6
3 Fb5 a6
4 Fa4
4 ... Cf3
5 O-O
5 ... d6

Dans le répertoire de chessgames.com, on trouve 231 parties jouées lors du tournoi international de Hastings de 1895. Sur ces 231 parties, 42 parties ont débuté par la partie espagnole. Sur les 42 parties, 16 sont des variantes de la défense Steinitz.

Le tournoi de Hastings de 1895 a donné lieu à un compte-rendu spécifique, publié en 1896, dans lequel se trouvent répertoriées toutes les parties disputées. Chacune des parties est commentée par l'un ou l'autre des participants.

Nous vous proposons de passer en revue les seize parties ayant commencé par l'une des variantes de la défense Steinitz, en nous appuyant sur les commentaires faits à l'époque par les prestigieux joueurs d'échecs ayant pris part au tournoi.

*I. Georg Marco vs. William Pollock, Hastings 1895, partie 22, ronde 2 du 6 août.
Partie espagnole, défense Steinitz C62, 26 coups, 1-0.*

Partie commentée par R. Teichmann²⁴

1 e4 e5
2 Cf3 Cc6
3 Fb5 d6
4 d4 Fd7
5 Cc3 Cge7
6 d5 Cb8
7 Cg5 Cg6
8 Dh5 Fxb5
9 Cxb5 a6
10 Cc3 h6
11 Ce6 De7
12 o-o Rd7
13 f4 exf4
14 Fxf4 Cxf4
15 Txf4 fxe6 etc.



Partie espagnole.
Défense Steinitz C62



Dernière position :
26 Dxf7, 1-0

²⁴ Horace F. CHESHIRE (ed.), *The Hastings Chess Tournament 1895. Containing the Authorized Account of the 230 games played Aug.-Sept. 1895, with Annotations by Pillsbury, Lasker, Tarrasch, Steinitz, Schiffers, Teichmann, Bardeleben, Blackburne, Gunsberg, Tinsley, Mason and Albin, and Biographical Sketches of the Chess Masters*, New York : G. P. Putnam's Sons, London-Piccadilly : Chatto & Windus, 1896, p. 39.

Position après le 5^e coup
des Blancs 5 Cc3



« Dans cette situation, le coup 5 c3 est préférable. Il a été joué très efficacement contre la défense Steinitz de la partie espagnole au cours de ce tournoi. »

Position après le 6^e coup
des Blancs 6 d5



« Nous n'apprécions pas que le Pion de la Dame s'avance si tôt dans la partie, mais les Blancs semblent avoir prévu un plan d'attaque, qu'ils souhaitent lancer rapidement. »

Position après le 7^e coup
des Blancs 7 Cg5



« Ce coup, mis en connexion avec le prochain coup quelque peu aventureux 8 Dh5, constitue une nouvelle forme d'attaque dans ce début, qui ne peut pas être considéré correct, mais il a le mérite de rendre la défense une tâche difficile. »

Position après le 10^e coup
des Noirs 10 ... h6



« Nous considérons ce coup comme une étrange erreur, qui mène à la défaite rapide des Noirs. Le coup 10...Cd7 suivi de 11...Cf6 auraient permis aux Noirs de repousser les pièces Blanches avec un bon développement. Les Blancs n'auraient pas pu prendre le Pion des Noirs h7. Soit 10...Cd7, 11 Cxh7 Fe7, 12 Cf6+ et les Noirs auraient gagné une pièce. »

Position après le 11^e coup
des Blancs 11 Ce6



« Les Blancs prennent aussitôt avantage en raison du coup mauvais des Noirs et termineront le jeu après quelques coups forts. »

Position après le 12^e coup
des Noirs 12 ... Rd7



« Une tentative futile de sauver le jeu. Soit 12 ... fxe6, et alors 13 Dxc6+ Df7, 14 Dxe6+ et les Noirs se retrouveraient quand même avec un mauvais jeu et un Pion de moins. »

Position après le 15^e coup
des Noirs 15 ... fxe6



« Soit 15...f6, alors 16 Ce2, puis Cd4, puis Cf5, ou tout ce que l'on voudra du moment que les pièces noires sont bloquées. »

*II. Carl Schlechter vs. Richard Teichmann, Hastings 1895, partie 74, ronde 7 du 13 août.
Partie espagnole, défense Steinitz moderne C71, 29 coups, 1/2-1/2.*

Partie commentée par le Dr. Tarrasch (Cheshire... p. 107)

1 e4 e5
2 Cf3 Cc6
3 Fb5 a6
4 Fa4 d6
 5 d4 exd4
 6 Cxd4 Fd7
 7 o-o Cf6
 8 Cc3 Fe7
 9 Fxc6 bxc6
 10 b3 o-o
 11 Fb2 Te8
 12 f3 Ff8
 13 Cde2 g6
 14 Cg3 Fg7
 15 Dd3 c5 etc.



Partie espagnole.
Défense Steinitz
moderne C71



Dernière position :
29 ... Cf7, 1/2-1/2

Position après le 4^e coup
des Noirs 4 ... d6



Tarrasch informe : « Celui qui est à l'origine de la défense
3 ... a3 et 4 ... d6 est Alapin. »

Position après le 5^e coup
des Noirs 5 ... exd4



Tarrasch recommande le coup 5 ... Fd7 : « afin de maintenir
e5 le plus longtemps possible. L'échange des Pions est en
faveur de l'attaque des Blancs. »

Position après le 9^e coup
des Blancs 9 Fxc6



« Ce coup prépare le coup suivant : 10 b3. »

Position après le 12^e coup
des Blancs 12 f3



« Les Blancs n'auraient peut-être pas dû jouer ce coup, ainsi que le suivant, à moins d'y être obligés. D'abord Dd3, suivi de Tad1, puis Tfe1 semble correct. »

Position après le 14^e coup
des Noirs 14 ... Fg7



« Les Noirs ont joué admirablement et sont parvenus presque entièrement à égaliser. Ils ont surtout réussi à neutraliser l'action du Fou adverse. »

Position après le 15^e coup
des Blancs 15 Dd3



« La Dame est bien placée sur cette case d3. Le Pion en a6 est attaqué et la Tour des Noirs est ainsi obligée de ne pas quitter sa case de départ. »

*III. Mason vs. Mieses, Hastings 1895, partie 94, ronde 9 du 16 août.
Partie espagnole, défense Steinitz moderne, C71, 1-0.*

Partie commentée par J. H. Blackburne (Cheshire... p. 141)

1 e4 e5
2 Cf3 Cc6
3 Fb5 a6
4 Fa4 d6
5 Cc3 Ce7
6 d4 Fd7
7 Fb3 h6
8 Fe3 g6
9 dxe5 dxe5
10 De2 Fg7
11 Td1 Dc8
12 o-o Fg4
13 h3 Fxf3
14 Dxf3 o-o
15 Fc5 b6



Partie espagnole.
Défense Steinitz
moderne C71



Dernière position :
47 Fd1, 1-0

Position après le 3^e coup
des Noirs 3 ... a6



« Si on a l'intention de défendre en d6, il vaut mieux éviter le coup 3 ... a6. »

Position après le 5^e coup
des Noirs 5 ... Ce7



« La ligne de jeu correcte est 5 ... Fd7, bien que Steinitz préfère le coup du texte. »

Position après le 7^e coup
des Noirs 7 ... h6



« Une défense plus vigoureuse est 7 ... Cxd4. »

Position après le 11^e coup
des Noirs 11 ... Dc8



« Il est difficile de dire quel serait le meilleur coup pour les Noirs, mais il est certain que 11 ... Cd4 aurait été préférable à 11 ... Dc8. »

*IV. Lasker vs. Steinitz, Hastings 1895, partie 95, ronde 9 du 16 août.
Partie espagnole, défense Steinitz moderne 5 0-0, C72, 1-0.*

Partie commentée par I. Gunsberg (Cheshire... p. 145-146)

1 e4 e5
2 Cf3 Cc6
3 Fb5 a6
4 Fa4 d6
5 0-0 Ce7
6 c3 Fd7
7 d4 Cg6
8 Te1 Fe7
9 Cbd2 0-0
10 Cf1 De8
11 Fc2 Rh8
12 Cg3 Fg4
13 d5 Cb8
14 h3 Fc8
15 Cf5 Fd8



Partie espagnole.
Défense Steinitz
moderne 5 0-0, C72



Dernière position :
40 Cf5, 1-0

Position après le 4^e coup
des Noirs 4 ... d6



« Si l'on inventorierait les parties espagnoles où les Noirs ont joué la défense d6, on découvrirait que le coup d6 a produit jusqu'à présent la proportion la plus grande des pires résultats. »

Position après le 10^e
coup des Noirs 10 ... De8



« D'une manière ou d'une autre, nous ne croyons pas que la manoeuvre qui consiste à faire venir le Cavalier de la Dame sur l'aile Roi soit bonne ; nous pensons que cette manoeuvre exige trop de temps, de la part des Blancs, et les Noirs, dans ce cas, ont la possibilité d'adopter un mode de jeu agressif avant même que les Blancs n'aient pu terminer le développement de leurs pièces. Supposons que les Noirs aient joué 10 ... exd4 à la place de 10 ... De8. Puis si 11 cxd4, alors 11 ... b5, 12 Fc2 Cb4, 13 Fb3 c5 14 d5 c4 15 Fc2 Cxc2 16 Dxc2 f4. L'important serait plutôt de faire quelque chose pendant que le Cavalier est encore en transition sur la case f1, c'est-à-dire avant qu'il ne parvienne à g3. »

Position après le 12^e coup
des Noirs 12 ... Fg4



« Nous ne voyons pas quelle pourrait être l'utilité de ce coup. De toute façon, il aurait été plus fort, s'il avait été précédé par le coup exd4. »

Position après le 14^e coup
des Noirs 14 ... Fc8



« À présent, on voit clairement que le Fou n'aurait pas dû aller en g4 (12 Fg4). Si 14 ... Fxf3 cela n'aurait guère été mieux que 14 ... Fc8, car les Blancs auraient joué 15 Dxf3 et la Dame des blancs serait devenue plus active. »

*V. Albin vs. Mises, Hastings 1895, partie 115, ronde 11 du 19 août.
Partie espagnole, défense Steinitz moderne, C71, 1-0.*

Partie commentée par C. von Bardeleben (Cheshire... p. 183-184)

1 e4 e5
2 Cf3 Cc6
3 Fb5 a6
4 Fa4 d6
5 Fxc6+ bxc6
6 d3 g6
7 Cc3 Fg7
8 De2 Ce7 !
9 h3 f5
10 Fg5 f4
11 o-o-o h6
12 Fxe7 Dxe7
13 d4 exd4
14 Cxd4 c5
15 Cd5 Df7



Partie espagnole.
Défense Steinitz
moderne C71



Dernière position :
41 Td7, 1-0

Position après le 5^e coup
des Blancs 5 Fxc6+



« Le coup usuel 5 d4 est meilleur. »

Position après le 13^e coup
des Blancs 13 d4



« Ce coup n'est pas bon, car il ouvre la diagonale du Fou des cases noires adverse. »

Position après le 14^e coup
des Blancs 14 Cxd4



« En continuant par 14 ... c5, les Noirs jouent trop précipitamment pour mettre en place une attaque. L'avantage des deux Fous aurait conféré aux Noirs un jeu supérieur, s'ils avaient adopté une ligne de jeu pour améliorer leur position lentement et graduellement. Le coup correct aurait été 14 ... Fd7 ; 15 Df3 o-o permettant de continuer avec Df7 et c5. »

*VI. Mason vs. Pollock, Hastings 1895, partie 132, ronde 12 du 20 août.
Partie espagnole, défense Steinitz C62, 1-0.*

Partie commentée par E. Schiffers (Cheshire... p. 189)

1 e4 e5
2 Cf3 Cc6
3 Fb5 d6
4 Cc3 Fd7
5 d3 Cf6
6 Fg5 Fe7
7 Dd2 h6
8 Fe3 a6
9 Fa4 b5
10 Fb3 Ca5
11 o-o Cxb3
12 axb3 c6
13 Ce2 Ch7
14 Cg3 Cg5
15 Ce1 f6



Partie espagnole.
Défense Steinitz C62



Dernière position :
37 Th4, 1-0

Position après le 4^e coup
des Noirs 4 ... Fd7



« Ce coup paraît futile, car les Pions doublés sur la colonne “c” ne présentent aucun danger pour les Noirs. Le coup correct est 4 ... Cf6 et après 5 d4 Cd7 (défense Tchigorine). »

Position après le 5^e coup
des Blancs 5 d3



« Le meilleur coup serait 5 o-o en conjonction avec d4. »

Position après le 8^e coup
des Noirs 8 ... a6



« Les Noirs pourraient jouer ici avantageusement 8 ... Cg4 afin d'échanger leur Cavalier contre le Fou des Blancs en e3. »

*VII. Schlechter vs. Mieses, Hastings 1895, partie 138, ronde 13 du 21 août.
Partie espagnole, défense Steinitz moderne, C71, 1/2-1/2.*

Partie commentée par E. Schiffers (Cheshire... p. 204-205)
Aucun commentaire n'a été fait avant le 10^e coup.

1 e4 e5
2 Cf3 Cc6
3 Fb5 a6
4 Fa4 d6
5 d4 Fd7
6 o-o b5
7 Fb3 Cxd4
8 Cxd4 exd4
9 c3 dxc3
10 Dh5 De7
11 Cxc3 Cf6
12 Df3 Fc6
13 Cd5 Fxd5
14 exd5 Dd7
15 a4 Tb8



Partie espagnole.
Défense Steinitz
moderne C71



Dernière position :
60 Te7, 1/2-1/2

Position après le 10^e coup
des Blancs 10 Dh5



« Si 10 Dd5 alors 10 ... Fe6 ; 11 Dc6+ Fd7 ; 12 Dd5. Et et cela
aurait mené à la nulle. »

*VIII. E. Schiffers vs. D. Janowski, Hastings 1895, partie 149, ronde 14 du 23 août.
Partie espagnole, défense Steinitz moderne, 5 0-0, C72, 1-0.*

Partie commentée par le Dr. Tarrasch (Cheshire... p 220-221)

1 e4 e5
2 Cf3 Cc6
3 Fb5 a6
4 Fa4 d6
5 0-0 Fd7
6 c3 g6
7 d4 Fg7
8 Fb3 Cf6
9 Te1 0-0
10 Cbd2 De7
11 Cc4 Tad8
12 Ce3 exd4
13 cxd4 Dxe4
14 h3 Fc8
15 g4 De8



Partie espagnole.
Défense Steinitz
moderne 5 0-0, C72



Dernière position :
73 Df7, 1-0

Position après le 12^e coup
des Blancs 12 Ce3



« Les Blancs ont traité le début très attentivement et correctement, et il font maintenant un sacrifice de Pion très prometteur. »

*IX. Marco vs. Tàrrasch, Hastings 1895, partie 152, ronde 14 du 23 août.
Partie espagnole, variante Steinitz différée C79, 0-1.*

Partie commentée par S. Tinsley (Cheshire... p. 231)

1 e4 e5
2 Cf3 Cc6
3 Fb5 a6
4 Fa4 Cf6
5 o-o d6
6 Fxc6+ bxc6
7 d4 Cd7
8 dxe5 dxe5
9 Fg5 f6
10 Fe3 Fd6
11 Dd3 Tb8
12 Cbd2 Cb6
13 c4 De7
14 Dc2 c5
15 b4 Cd7



Partie espagnole.
Variante Steinitz
différée C79



Dernière position :
45 ... Dh2#

Position après le 6^e coup
des Blancs 6 Fxc6+



« Il ne faut pas perdre de vue le principe essentiel de toutes les parties fermées, à savoir l'importance de maintenir les forces de l'adversaire enfermées ; par conséquent, on ne peut pas recommander de procéder à une échange, si tôt dans la partie, ouvrant aussitôt la colonne "b" et ainsi de suite. Le coup usuel d4 est évidemment supérieur, à ce stade du jeu. Les Blancs pourraient éventuellement jouer 6 d3, suivi peut-être par c3 (afin de conserver leur Fou des cases blanches). Puis continuer par : Cd2 ou De2 ou Te1. »

Position après le 7^e coup
des Noirs 7 ... Cd7



« Brevet du Dr. Tarrasch... Ce coup a l'air maladroit. Il est bel et bien maladroit. »

Position après le 8^e coup
des Blancs 8 dxe5



« Cela ouvre davantage le jeu au profit des Noirs. Cc3 est décidément le coup correct, qui contribuerait au développement des Blancs, tout en laissant les Noirs libérer leurs pièces comme cela leur est possible. »

Position après le 12^e coup
des Noirs 12 ... Cb6



« Cela n'aurait pas été judicieux de jouer 12 ... Txb2, car alors les Blancs auraient aussitôt répondu 13 Cb3. »

*X. Teichmann vs. Steinitz, Hastings 1895, partie 162, ronde 15 du 24 août.
Partie espagnole, défense Steinitz moderne, C75, 1/2-1/2.*

Partie commentée par C. von Bardeleben (Cheshire... p. 245)

1 e4 e5
2 Cf3 Cc6
3 Fb5 a6
4 Fa4 d6
5 d4 Fd7
6 c3 Cge7
7 Fb3! h6
8 Fe3 g6
9 Cbd2 Fg7
10 Cf1 Ca5
11 Fc2 Cc4
12 Fb3 Fe6
13 Fc1 b5
14 Ce3 exd4
15 Cxd4 Cxe3



Partie espagnole.
Défense Steinitz
moderne C75



Dernière position :
49 ... Tb1+, 1/2-1/2

Position après le 6e coup
des Blancs 6 c3



« Les Noirs menaçaient de jouer 6 ... b5 ; 7 Fb3 Cxd4 8 Cxd4 exd4 9 Dxd4 (?) alors 9 ... c5 10 De3 c4. »

Position après le 8e coup
des Noirs 8 ... g6



« Ce coup affaiblit l'aile Roi des Noirs. Il serait préférable de jouer Cg6 et Fe7. »

*XI. von Bardeleben vs. Tarrasch, Hastings 1895, partie 163, ronde 15 du 24 août.
Partie espagnole, variante Steinitz différée C79, 1/2-1/2.*

Partie commentée par E. Lasker (Cheshire... p. 237)

1 e4 e5
2 Cf3 Cc6
3 Fb5 a6
4 Fa4 Cf6
5 o-o d6
6 Cc3 b5
7 Fb3 Fg4
8 Ce2 Fxf3
9 gxf3 Dd7
10 a4 Dh3
11 axb5 h5
12 Te1 Cg4
13 fxg4 hxg4
14 Fxf7+ Rxf7
15 Ta3 Dxh2+



Partie espagnole.
Variante Steinitz
différée C79



Dernière position :
40 ... Re6, 1/2-1/2

Position après le 5^e coup
des Noirs 5 ... d6



« Cette défense laisse les Noirs avec une position à l'étroit, si les Blancs continuent : 6 d4 Fd7, 7 dxe5 dxe5 8 Cc3 Fd6, 9 Fg5 Ce7, 10 Fb3. »

Position après le 6^e coup
des Blancs 6 Cc3



« C'est une erreur. Du moment que les Blancs ont roqué, ils devraient ouvrir immédiatement le centre 6 d4. À présent, ils connaîtront des difficultés. »

Position après le 8^e coup
des Blancs 8 Ce2



« Il est difficile d'imaginer comment les Blancs pourraient éviter autrement la menace Cd4. L'alternative aurait pu être 8 h3 Fh5 9 g4 Fg6. Chose remarquable, dans cette position éventuelle, le sacrifice du Cavalier contre deux Pions serait mauvais. Si 9 ... Cxg4 alors 10 hxg4 Fxg4 11 Fd5 (!) Cd4 12 Cxe5 Fxd1 13 Fxf7+ Re7 14 Cd5# ou alors 10 d3 Ca5 et dans ce cas les Noirs auraient une position légèrement supérieure. »

Position après le 10^e coup
des Noirs 10 ... Dh3



« Une splendide et profonde combinaison. L'idée qui lui est propre est illustrée par les prochains coups des Noirs. Si les Blancs en avaient eu conscience, ils auraient probablement joué 10 c3 Dh3 ; 11 Cg3 h5 ; 12 d4 avec un bon jeu, puisque le sacrifice 12 ... Cg4 ; 13 fxg4 hxg4 échouerait grâce à 14 Te1. »

Position après le 12^e coup
des Blancs 12 Te1



« Les blancs doivent ménager une case de sortie pour leur Roi en vue de la menace des Noirs Cg4. Supposons le coup des Blancs 12 bxc6 Cg4 13 fxg4 hxg4 14 Te1 Dxh2+ 15 Rf1 Dh3+ 16 Rg1 Dh1#. »

*XII. Janowski vs Steinitz, Hastings 1895, partie 180, ronde 17 du 27 août.
Partie espagnole, défense Steinitz moderne, 5 0-0, C72, 1-0.*

Partie commentée par H. N. Pillsbury (Cheshire... p. 274)

1 e4 e5
2 Cf3 Cc6
3 Fb5 a6
4 Fa4 d6
5 0-0 Ce7
6 Fb3 Ca5
7 d4 exd4
8 Cxd4 c5
9 Cf5 Cxf5
10 exf5 Cxb3
11 Te1+ Fe7
12 f6 gxf6
13 axb3 d5
14 Dh5 Dd6
15 Cc3 Fe6



Partie espagnole.
Défense Steinitz
moderne 5 0-0, C72



Dernière position :
24 De5+, 1-0

Position après le 6^e coup
des Blancs 6 Fb3



« Un coup nouveau, mais incorrect ; les coups corrects sont
6 d4 ou 6 d3. »

Position après le 7^e coup
des Blancs 7 d4



« Ce coup et le suivant auraient dû coûter aux Blancs une
pièce et la Partie. »

Position après le 9^e coup
des Noirs 9 ... Cxf5



« De toute évidence : une grave erreur, Car après 9 ... Fxf5 si 10 exf5 le coup 10 ... c4 gagne toute une pièce, et les Blancs n'obtiennent rien pour celle-ci. »

Position après le 10^e coup
des Noirs 10 ... Cxb3



« Évidemment, si 10 ... c4, alors 11 De2+ et les Blancs gagneraient un Pion. »

*XIII. Marco vs Steinitz, Hastings 1895, partie 207, ronde 19 du 30 août.
Partie espagnole, défense Steinitz moderne, 5 0-0, C72, 0-1.*

Partie commentée par C. von Bardeleben (Cheshire... p. 300)

1 e4 e5
2 Cf3 Cc6
3 Fb5 a6
4 Fa4 d6
5 0-0 Ce7
6 c3 g6
7 d4 Fd7
8 Fe3 Fg7
9 dxe5 dxe5
10 Cbd2 0-0
11 Te1 Cc8
12 Fc5 Te8
13 Cf1 b6
14 Fa3 C8a7
15 Dd3 Fc8



Partie espagnole.
Défense Steinitz
moderne 5 0-0, C72



Dernière position :
37 ... Fxh2, 0-1

Position après le 5^e coup
des Noirs 5 ... Ce7



« Dans cette situation, je préfère 5 ... Cf6. »

Position après le 10^e coup
des Blancs 10 Cbd2



« Les Noirs, étant très à l'étroit, ont raison de sacrifier un Pion pour disposer d'un jeu plus léger. »

*XIV. Lasker vs Blackburne, Hastings 1895, partie 211, ronde 20 du 31 août.
Partie espagnole, défense Steinitz C62, 0-1.*

Partie commentée par le Dr. Tarrasch (Cheshire... p. 316)

1 e4 e5
2 Cf3 Cc6
3 Fb5 d6
4 d4 Fd7
5 Cc3 exd4
6 Cxd4 Cxd4
7 Dxd4 Fxb5
8 Cxb5 Ce7
9 o-o Cc6
10 Dc3 a6
11 Ca3 Df6
12 Db3 o-o-o
13 c4 Te8
14 Te1 Dg6
15 Fd2 Fe7



Partie espagnole.
Défense Steinitz C62



Dernière position :
44 ... Dxd5+ , 0-1

Position après le 7^e coup
des Blancs 7 Dxd4



« Les Blancs auraient dû jouer d'abord Fxd7+ et auraient eu un bon jeu, tandis que maintenant leur Cavalier se trouve mal placé. »

Position après le 8^e coup
des Noirs 8 ... Ce7



« Grâce à des échanges répétés, les Noirs sont parvenus à se débarrasser de leur position à l'étroit. »

Position après le 10^e coup
des Blancs 10 Dc3



« Les Blancs souhaitent entraver le développement du Fou des cases noires adverse, mais ils manquent à leur objectif, tout en privant leur propre Cavalier de sa meilleure case ; 10 De3 aurait été un meilleur coup. »

Position après le 11^e coup
des Blancs 11 Ca3



« Après 11 Cd4, la même contre-attaque pourrait suivre. »

Position après le 11^e coup
des Noirs 11 ... Df6



« Bien joué. Les Noirs ne craignent pas de doubler leurs Pions, afin de relâcher la pression qui pesait sur le Pion “g”. Quant aux Blancs, ils auraient dû procéder à un échange, plutôt que déplacer leur Dame ; leurs chances d’attaque sont maintenant nulles. »

*XV. Schlechter vs. Tchigorine, partie 224, Hastings 1895, ronde 21 du 2 septembre.
Partie espagnole, variante Steinitz différée C79, 0-1.*

Partie commentée par W. Steinitz (Cheshire... p. 335)

1 e4 e5
2 Cf3 Cc6
3 Fb5 a6
4 Fa4 Cf6
5 o-o d6
6 d4 Cd7
7 Cc3 Fe7
8 Ce2 o-o
9 c3 Ff6
10 Cg3 Ce7
11 Fb3 Cg6
12 Fe3 Te8
13 Dd2 Cdf8
14 dxe5 dxe5
15 Dxd8 Fxd8



Partie espagnole.
Variante Steinitz
différée C79



Dernière position :
78 ... Rc4, 0-1

Position après le 6^e coup
des Noirs 6 ... Cd7



« L'idée de bloquer le Fou avec le Cavalier, dans le contexte du développement des Blancs et de la retraite des Noirs, fut mise en évidence pour la première fois par Steinitz, et par coïncidence à chaque fois dans une partie contre Blackburne. Le développement de cette manière a eu lieu lors d'une partie du match de 1876, tandis que la retraite, de cette manière, a été jouée dans une partie des trois Cavaliers disputée au tournoi de Londres de 1883. Dans ce début, le but principal de la retraite est d'éviter l'échange de Pions au Centre et d'empêcher ainsi l'activité du Cavalier du Roi des Blancs. Pour juger de l'efficacité de cette idée, il faut se demander si le Cavalier du Roi des Noirs sera d'abord mieux placé en f6 ou en e7. »

Position après le 8^e coup
des Blancs 8 Ce2



« Cela vaut toujours la peine de posséder, très tôt dans la partie, deux Fous contre un Cavalier et un Fou. 8 Cd5 avec la perspective d'un échange, suivi de Te1, aurait été par conséquent un coup plus fort. »

Position après le 11^e coup
des Blancs 11 Fb3



« Le coup 11 Fc2 serait préférable dans cette position, car il laisserait plus de liberté au Pion "b", qui pourrait avoir intérêt à avancer dans certains cas. »

Position après le 14^e coup
des Blancs 14 dxe5



« Le coup 14 Cg5 aurait été plus dynamique. Soit 14 Cg5 Ce6 15 Cxe6 fxe6 16 Fxe6 Txe6 17 f4 etc. Si les échanges qui dérivent naturellement du présent coup ont lieu, la partie a toutes les chances de se dérouler pendant longtemps et dans la plus grande monotonie. »

*XVI. Walbrodt vs. Steinitz, Hastings 1895, Partie 227, ronde 21 du 2 septembre.
Partie espagnole, variante Steinitz différée C79, 0-1.*

Partie commentée par I. Gunsberg (Cheshire... p. 329)

1 e4 e5
2 Cf3 Cc6
3 Fb5 a6
4 Fa4 d6
5 o-o Cf6
6 c3 Fd7
7 d4 Fe7
8 Te1 o-o
9 Cbd2 Te8
10 Cfi exd4
11 Cxd4 Cxd4
12 Dxd4 Fxa4
13 Dxa4 d5
14 exd5 Dxd5
15 Ff4 c6



Partie espagnole.
Variante Steinitz
différée C79



Dernière position :
32 ... h5, 0-1

Position après le 4^e coup
des Noirs 4 d6



« Nous avons déjà donné notre opinion sur cette défense en analysant Lasker vs. Steinitz. Le fait que les Noirs ont été victorieux dans la présente partie ne modifie en rien notre appréciation. Le succès des Noirs peut être attribué au vigoureux effort de contre-attaque ; effectivement, tout joueur de la partie espagnole s'engageant dans la défense en d6 ou a3 doit faire un tel effort. »

Position après le 5^e coup
des Noirs 5 ... Cf6



« Ce coup, à notre avis, est préférable au coup 5 ... Ce7 joué par Steinitz dans sa partie contre Lasker, du moment qu'il permet aux Noirs de roquer plus rapidement. »

Position après le 6^e coup
des Noirs 6 ... Fd7



« Si les Noirs avaient joué 6 ... Cxe4, les Blancs n'auraient pas forcément dû jouer 7 Fxc6+ bxc6 ; 8 Da4 pour récupérer leur Pion, mais auraient pu jouer bien plus avantageusement : 7 d4. »

Position après le 10^e coup
des Noirs 10 ... exd4



« Nous avons toujours exprimé notre incrédulité, quant à l'efficacité de la manoeuvre du Cavalier de la Dame. Tant que le Cavalier des Blancs se trouve sur la case f1, les Noirs devraient agir avec vigueur, en commençant par prendre le Pion, et ne pas attendre que les Blancs aient achevé leur lent développement. Le succès obtenu par les Noirs dans la présente partie corrobore entièrement mon opinion. »

Position après le 13^e coup
des Noirs 13 ... d5



« Les Noirs ont eu de la chance et ont su saisir l'opportunité de libérer leur Fou, qui est toujours si malencontreusement bloqué à cause de la défense en d6. »

DOSSIER III. – LA DÉFENSE STEINITZ MODERNE 5 0-0 DE LA PARTIE ESPAGNOLE AUX OLYMPIADES DE BUDAPEST DE 2024

— Sélection par Gérard M. Robert

Sur les 4029 parties disputées lors des Olympiade de Budapest de 2024, on peut en compter 204 ayant débuté par la partie espagnole. Sur les 204 parties espagnoles, le site chessgame.com en répertorie 27 en tant que variantes de la défense Steinitz :

C62, Partie espagnole, Défense Steinitz, 6 parties ;
C71, Partie espagnole, Défense Steinitz moderne, 1 partie ;
C72, Partie espagnole, Défense Steinitz moderne 5 0-0, 5 parties ;
C73, Partie espagnole, Défense Steinitz moderne, 2 parties ;
C74, Partie espagnole, Défense Steinitz moderne, 3 parties ;
C76, Partie espagnole, Défense Steinitz moderne, 1 partie ;
C 79, Partie espagnole, Variante Steinitz différée, 9 parties.

Nous allons comparer les manières dont les participants aux Olympiades de Budapest de 2024 ont respectivement joué la Défense Steinitz Moderne 5 0-0 de la Partie espagnole C72.

Nous pouvons également comparer ces cinq parties, jouées en 2024, aux parties jouées lors du tournoi de Hastings en 1895 (qui figurent dans le dossier II.).

I. Nikita Vitiugov vs. Adelard Bai, Olympiades de Budapest (2024), partie 33/4029, ronde 1, 11 septembre.

Partie espagnole, défense Steinitz moderne 5 0-0 C72, 1-0.

1 e4 e5
2 Cf3 Cc6
3 Fb5 a6
4 Fa4 d6
5 0-0 Fd7
6 c4 g6
7 d4 Fg7
8 Fxc6 Fxc6
9 dxe5 dxe5
10 Dc2 Ce7
11 Cc3 0-0
12 Fe3 Dc8
13 b4 Fd7
14 a4 Fg4
15 Cd2 Cc6



Partie espagnole.
Défense Steinitz
moderne 5 0-0, C72



Dernière position :
42 b6, 1-0

Position après le 6^e coup
des Blancs 6 c4



Position après le 7^e coup
des Blancs 7d4



Position après le 14^e coup
de Noirs 14 ... Fg4



II. Aydın Süleymanlı (Azerbaïdjan) vs. Al Khatib Ahmad (Jordanie), Olympiades de Budapest (2024), partie 45/4029, ronde 1, 11 Septembre.

Partie espagnole, défense Steinitz moderne 5 0-0, C72, 1-0.

1 e4 e5

2 Cf3 Cc6

3 Fb5 a6

4 Fa4 d6

5 0-0 Fd7

6 c3 g6

7 d4 Fg7

8 h3 b5

9 Fc2 Cf6

10 Te1 0-0

11 Cbd2 Te8

12 Cf1 Ch5

13 Fg5 Dc8

14 Dd2 Ca5

15 b3 c5



Partie espagnole.
Défense Steinitz
moderne 5 0-0, C72



Dernière position :
46 Fe3+

Position après le 6^e coup
des Blancs 6 c3



Position après le 7^e coup
des Blancs 7 d4



Position après le 14^e coup
des Noirs 14 ... Ca5



III. Serni Ribera Veganzones (Andorra) vs. Jack Mizzi (Malta), Olympiades Budapest (2024), partie 869/4029, ronde 3, 13 septembre.

Partie espagnole, défense Steinitz moderne 5 0-0, C72, 1-0.

- 1 e4 e5
- 2 Cf3 Cc6
- 3 Fb5 a6
- 4 Fa4 d6
- 5 0-0 Ce7
- 6 c3 Cg6
- 7 d4 Fd7
- 8 Fe3 Fe7
- 9 Cbd2 0-0
- 10 a3 exd4
- 11 cxd4 d5
- 12 exd5 Cb8
- 13 Fb3 Ff5
- 14 Ce5 Fd6
- 15 Df3 Df6



Partie espagnole.
Défense Steinitz
moderne 5 0-0, C72



Dernière position :
47 a5, 1-0

Position après le 6^e coup
des Blancs 6 c3



Position après le 7^e coup
des Blancs 7 d4



Position après le 14^e coup
des Noirs 14 ... Fd6



IV. Jaime Santos Latasa (Espagne) vs. Martin Lokander (Suède), Olympiades de Budapest (2024), partie 1094/4029, ronde 4, 14 septembre.

Partie espagnole, défense Steinitz moderne 5 0-0, C72, 1-0.

1 e4 e5
2 Cf3 Cc6
3 Fb5 a6
4 Fa4 d6
5 0-0 b5
6 Fb3 Ca5
7 d4 Cxb3
8 axb3 f6
9 Te1 Ce7
10 Fd2 Tb8
11 dxe5 fxe5
12 c4 Dd7
13 Cc3 bxc4
14 bxc4 Txb2
15 Cd5 Cxd5



Partie espagnole.
Défense Steinitz
moderne 5 0-0, C72



Dernière position :
34 h4, 1-0

Position après le 6^e coup
des Blancs 6 Fb3



Position après le 7^e coup
des Blancs 7 d4



Position après le 14^e coup
des Noirs 14 ... Txb2



*V. Lance Henderson de La Fuente (espagnol, Andorre) vs Al Khatib Ahmad (Jordanie),
Olympiade de Budapest (2024), partie 1241/4029, ronde 4, 14 septembre.
Partie espagnole, défense Steinitz moderne 5 0-0, C72, 1-0.*

1 e4 e5
2 Cf3 Cc6
3 Fb5 a6
4 Fa4 d6
5 0-0 Fd7
6 a3 g6
7 d3 Fg7
8 Fb3 Cf6
9 h3 0-0
10 Fe3 h6
11 Cc3 Ch5
12 Dd2 g5
13 d4 Cf4
14 dxe5 Cxe5
15 Cxe5 Fxe5



Partie espagnole.
Défense Steinitz
moderne 5 0-0, C72



Dernière position :
32 Rh2, 1-0

Position après le 6^e coup
des Blancs 6 a3



Position après le 7^e coup
des Blancs 7 d3



Position après le 14^e coup
des Noirs 14 ... Cxe5



Atelier des échecs

WILHELM STEINITZ VS. MIKHAÏL TCHIGORINE (1892, PARTIE 4)

— Michel Faber

Wilhelm Steinitz vs. Mikhaïl Tchigorine, 1-0

Championnat du monde d'échecs. La Havane, 7 janvier 1892

Partie n°4, ECO C65

1 e4 e5

2 Cf3 Cc6

3 Fb5 Cf6

Défense de Berlin de la partie espagnole

Position après le 3^e coup
des Noirs 3 ... Cf6



4 d3 d6

5 c3 g6

6 Cbd2 Fg7

7 Cf1 o-o

Cette manoeuvre de Cavalier en f1 n'est plus pratiquée à ce stade, il est préféré o-o et Te1 et ensuite Cf1.

Position après le 7^e coup
des Noirs 7 ... o-o



8 Fa4 Cd7

Ce coup du Cavalier n'est pas utile, il est préféré Fd7 pour terminer le développement.

9 Ce3 Cc5

10 Fc2 Ce6

11 h4 Ce7

Le retard de développement est mis à profit pour lancer une attaque directe sur le roque et ouvrir la colonne h pour la Tour, les Blancs ont l'avantage, le fait de retarder le o-o s'est avéré utile, du fait des pertes de temps des Noirs avec leur Cavalier.

Position après le 11^e coup
des Noirs 11 ... Ce7



12 h5 d5

Lorsque l'on subit une attaque sur l'aile, on doit, en principe, réagir au centre, cependant les lignes s'ouvrent au profit des Blancs.

Position après le 12^e coup
des Noirs 12 ... d5



13 hxg6 fxg6

14 exd5 Cxd5

15 Cxd5 Dxd5

16 Fb3 Dc6

17 De2 Fd7

18 Fe3 Rh8

Le déplacement du Roi noir permet de déclouer le Cavalier, il aurait mieux valu essayer a5 pour intimider le Roi blanc.

Position après le 18^e coup
des Noirs 18 ... Rh8



19 o-o-o Tae8

La stratégie des Blancs a réussi, le Fou blanc cloue le Cavalier et le Roi noir est menacé.

20 Df1 a5

La Dame blanche se retire de la menace de la Tour noire et ce coup permet d4 ouvrant les lignes.

Position après le 20^e coup
des Noirs 20 ... a5



21 d4 exd4

22 Cxd4 Fxd4

23 Txd4 Cxd4

Il aurait fallu résister à la prise de la Tour. La combinaison qui suit est simple et efficace, le Roi noir reste sans défense.

Position après le 23^e coup
des Noirs 23 ... Cxd4



24 Txf7+ Rxf7

25 Dh1+ Rg7

26 Fh6+ Rf6

27 Dh4+ Re5

28 Dxd4+ 1-0

Après 28 ... Rf5 c'est mat 29 g4 ++

La stratégie blanche, basée sur le contrôle des cases importantes, a été suffisante pour dominer la partie. De nos jours, aucun maître ne laisserait un tel avantage positionnel aux Blancs.

Position après le 28^e coup
des Blancs 28 Dxd4+



Solutions des problèmes

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PROPOSÉS DANS LA RUBRIQUE COMPOSITEURS D'ÉCHECS DU NUMÉRO OCT.-DÉC. 2024

— Camelia de Montety

Voici les solutions des deux fins de partie qui portent la signature de La Bourdonnais, proposées par Jean Prédi dans son ouvrage : *A. B. C. des Échecs*, Paris, 1868.

Mahé de La Bourdonnais

Fin de partie N° 6

Les Blancs jouent et ont une
position gagnante en trois coups.



1 e7 Rxe7
2 d8= D+ Rxd8
3 Txb8+

Mahé de La Bourdonnais

Fin de partie N° 10

Les Blancs jouent et font Mat
en six coups.



1 c8=C+ Re8
2 Dg6+ Rf8
3 Df6+ Rg8
4 Ce7+ Rh7
5 Df7+ Rh6
6 Dg6#

SOLUTIONS DES EXERCICES DE FINALES ÉLÉMENTAIRES : “PARTIE REMISE D’UN CAVALIER ÉLOIGNÉ DE SON ROI CONTRE UN PION PRÈS DE DAME” (OCT.-DÉC. 2024)

— Pierre Anquez

Position 1
Les Blancs jouent et font
nulle.



1 Cf7 h3
2 Cg5 h2
3 Ce4+ Rc2! (si 3...Rd3? 4 Cg3 nulle ou bien 3...Rd4? 4 Cf2 nulle)
4 Cg3! seul coup (mauvais serait 4 Cf2 Rd2 5 Rd6 Re2 6 Ch1 Rf3, les Blancs arrivent trop tard)
4 ... Rd1
5 Rd6 Re1
6 Re5 Rf2
7 Rf4 etc nulle.

Position 2
Les Blancs jouent et font
nulle.



Les Blancs vont arrêter le Pion noir en plaçant leur Cavalier en g4 ou en f1 ; pour le moment, il ne peut atteindre f1 et se dirige vers g4 :

1 Cb4! (et non 1 Cc3? h5 2 Cd5+ Rf3 3 Cc7 h4 4 Ce6 Rg4 et il n'est plus possible d'arrêter le Pion)

1 ... h5
2 Cc6 Re4 (dans la lutte contre le Cavalier, le Roi prend l'opposition diagonale : mauvais serait 2 ... h4? 2 Ce5 h3 3 Cg4+ etc, nulle)

3 Ca5!! Ce coup surprenant est le seul bon coup, les Blancs trouvent une case-clef depuis laquelle ils pourront parvenir soit en g4 soit en f1, les Noirs ne pouvant les en empêcher !

3 ... h4
4 Cc4! h3 5 Cd2+ suivi de 6 Cf1 nulle.

Position 3
(connue au XIII^e siècle)
Les Blancs jouent et font
Mat en 3 coups.



1 Cb4+ Ra1
2 Rc1 a2
3 Cc2 mat.

Position 4
Les Blancs jouent
et gagnent (7 coups).



1 Rf3 (*si 1 Rf2? Rh1 les Blancs ne pourront céder le trait à leur adversaire, car le Cavalier ne peut par lui-même perdre un temps*)
1 ... Rh1
2 Rf2 Rh2 (*si 2 ... h2? 3 Cg3 mat*)
3 Cc3 Rh1
4 Ce4 Rh2
5 Cd2 Rh1
6 Cfi h2
7 Cg3 mat.

SOLUTIONS DES COMPOSITIONS DU TOURNOI DE PROBLÈMES DE HASTINGS (1895)

— Camelia de Montety

Voici les solutions publiées dans le compte-rendu de Cheshire.

Problème 1

Compositeur J. Berger



Les Blancs jouent et font mat en trois coups.
Solutions citées dans l'ordre choisi par le Comité :

1 Rb2 Fxf7	1 Rb2 Fc6	1 Rb2 e5
2 Rc2 Cce7	ou 2 Dh2 Rc5	ou 2 Dc2 Fxf7
3 e3+	3 Dg1#	3 e3#

Problème 2

Compositeur Samuel Gold



Les Blancs jouent et font mat en trois coups.

1 Tb2 Fxb2
2 Da3 Fxa3
3 e5#

Problème 3

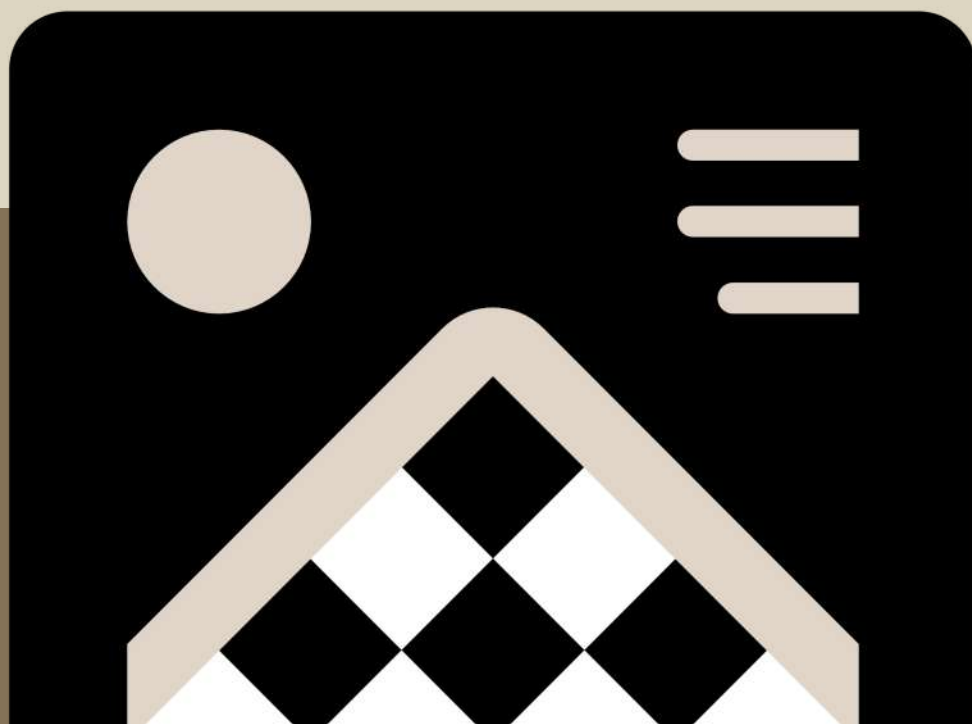
Compositeur D. P.



Les Blancs jouent et font mat en quatre coups.

1 Re7 Fb3
2 Rf8 Fa2
3 De8(!) Fb3
4 Tf4#

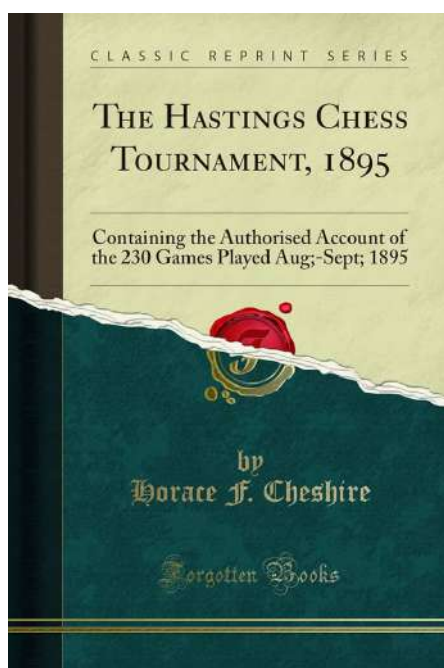
Les échecs dans l'art et dans la culture



Échiquier littéraire

LE DÉROULEMENT DU TOURNOI DE HASTINGS

— Lucien Perrier



L'un des membres du Comité d'organisation du tournoi de Hastings de 1895, Horace F. Cheshire, a publié dès l'année suivante un compte-rendu détaillé des parties jouées²⁵. Les parties sont commentées par les maîtres eux-mêmes (les uns commentant les parties des autres), ce qui en fait un document précieux pour les joueurs d'échecs. D'ailleurs, l'auteur souligne que les commentaires ont, entre autres, cela d'intéressant qu'ils sont d'une grande diversité de style : « de la pondération à la plus grande légèreté, parfois un soupçon de cancan, de la curiosité historique à l'approche strictement analytique en passant par tous les intermédiaires²⁶. »

Le compte-rendu est accompagné d'une description pittoresque et spirituelle, bien que synthétique, des festivités proposées aux joueurs tout au long de leur séjour. C'est sur cet aspect que nous allons nous concentrer particulièrement pour essayer de saisir l'atmosphère de l'événement, telle qu'elle a accompagné les affrontements échiquéens pendant presque un mois.

²⁵ Sauf mention contraire, les références sont extraites du compte-rendu : Horace F. CHESHIRE (ed.), *The Hastings Chess Tournament 1895. Containing the Authorized Account of the 330 games played Aug.-Sept. 1895, with Annotations by Pillsbury, Lasker, Tarrasch, Steinitz, Schiffers, Teichmann, Bardeleben, Blackburne, Gunsberg, Tinsley, Mason and Albin, and Biographical Sketches of the Chess Masters*, New York : G. P. Putnam's Sons, London-Piccadilly : Chatto & Windus, 1896, 370 pages. Comme l'ouvrage est conçu chronologiquement, il est inutile d'alourdir notre article par la pagination systématique des références ; on se contentera, sauf exception, d'indiquer la date.

²⁶ CHESHIRE (ed.), *The Hastings Chess Tournament*, p. 2.



Dans chaque pays, quelle que soit sa latitude, se trouve inévitablement une région méridionale où les températures sont plus clémentes, au moins aux yeux de autochtones. Ainsi, en Angleterre, comme ailleurs, se trouve une “Riviera”, laquelle s’étend sur trois comtés, en l’occurrence le Kent, débordant sur la péninsule

orientale délimitée au nord par l’estuaire de la Tamise, et surtout, tout-à-fait au sud de Londres, le East et le West Sussex.

La ville de Hastings, flanquée de la banlieue résidentielle de Saint Leonard, se trouve dans le East Sussex. Comme Brighton (West Sussex), elle est à moins de 50 miles de la capitale. À la fin du XIX^e siècle, on y bénéficiait depuis longtemps de tout l’équipement des stations balnéaires : des installations pour la baignade, des plages et des parasols, un casino, des hôtels, des restaurants et des cafés, de vastes salles de spectacles.





En août 1895, à Hastings, l'air devait être bon ; peut-être pas au point de se croire sur la *costa del sol* ou en Dalmatie, mais suffisamment ardent pour que Horace Cheshire s'autorise à écrire dans son compte-rendu, en date du 17 août, que « la température est si élevée, que Tchigorine, apathique, a perdu contre Bird ».

Dans l'ensemble, les conditions de jeu étaient bonnes. Et l'on a remarqué un seul cas d'indisposition rédhibitoire. Curt von Bardeleben, un jour, ne se présenta pas contre Pillsbury. Mais Bardeleben, peut-être, était coutumier des sautes d'humeur. Lors d'une autre partie (contre Walbrodt), il a simplement quitté l'échiquier, sans abandonner (dans le rapport sur la partie, en date du 21 août, au lieu de l'officiel « Black resigned », on peut lire « Black abandoned the game »). Ce comportement inhabituel a été, par erreur, associé à une autre partie, également perdue par Bardeleben (le 17 août), précisément celle pour laquelle Steinitz a remporté le premier prix de beauté, le deuxième ayant été accordé à Tarrasch (partie du 9 août, contre Walbrodt) – ce qui ne laisse pas de surprendre, de la part de ces maîtres, l'un et l'autre réputés pour la prudence de leur jeu, plus que pour la beauté de leur style.

Bref nous voilà déjà emportés dans les méandres de la compétition. Mais il reste encore à dire quelques mots sur le tournoi de Hastings en général²⁷. Pour expliquer le succès de l'évènement, Horace Cheshire propose quelques explications dignes d'un stratège échiquéen. Tout d'abord, écrit-il, rendons hommage à la pugnacité de H. E. Dobell et ses « quatre conspirateurs », qui ont eu l'audace de transformer le traditionnel festival des échecs de Hastings en « quelque chose qui a provoqué la stupéfaction à travers le monde ». Avec talent, souligne Cheshire, ils ont « saisi toutes les opportunités pour obtenir le meilleur de la position déjà favorable des pièces ». Quelles étaient ces circonstances favorables ? Le fait que plusieurs maîtres (parmi lesquels Steinitz, Lasker, Tarrasch

²⁷ Ibidem, Introduction, p. 4-5.

et Tchigorine, semblaient impatients d'en découdre au plus haut niveau, sans compter « plusieurs étoiles en pleine ascension, désireuses de mesurer leur éclat déjà brillant, quoique intermittent, à la lumière plus constante des astres de grande altitude ».

Revenu, non seulement à une hauteur plus humaine, mais aussi à l'échelle nationale, Horace Cheshire signalait également la présence d'un grand joueur local, en la personne de Joseph Henry Blackburne, membre du club de Hastings & St Leonard, qui a certainement contribué à l'enthousiasme de la population.

L'occasion se présente alors, dans le cours du compte-rendu, d'expliquer les critères de sélection, ainsi que les règles techniques et l'organisation pratique du tournoi²⁸. Trois critères, en l'occurrence, sont évoqués pour justifier les choix du Comité organisateur : les performances du candidat (cela va de soi), sa nationalité (pour assurer le caractère international de l'évènement) et son âge (pour donner une chance aux jeunes joueurs prometteurs). À ce propos, jouant sur l'anachronisme que permet un compte-rendu publié un an plus tard, l'auteur croit pouvoir se rappeler qu'un membre du Comité, lors des discussions, aurait feint de s'interroger : « Qui sait ? Nous allons peut-être donner un nom au génie de l'avenir ? »

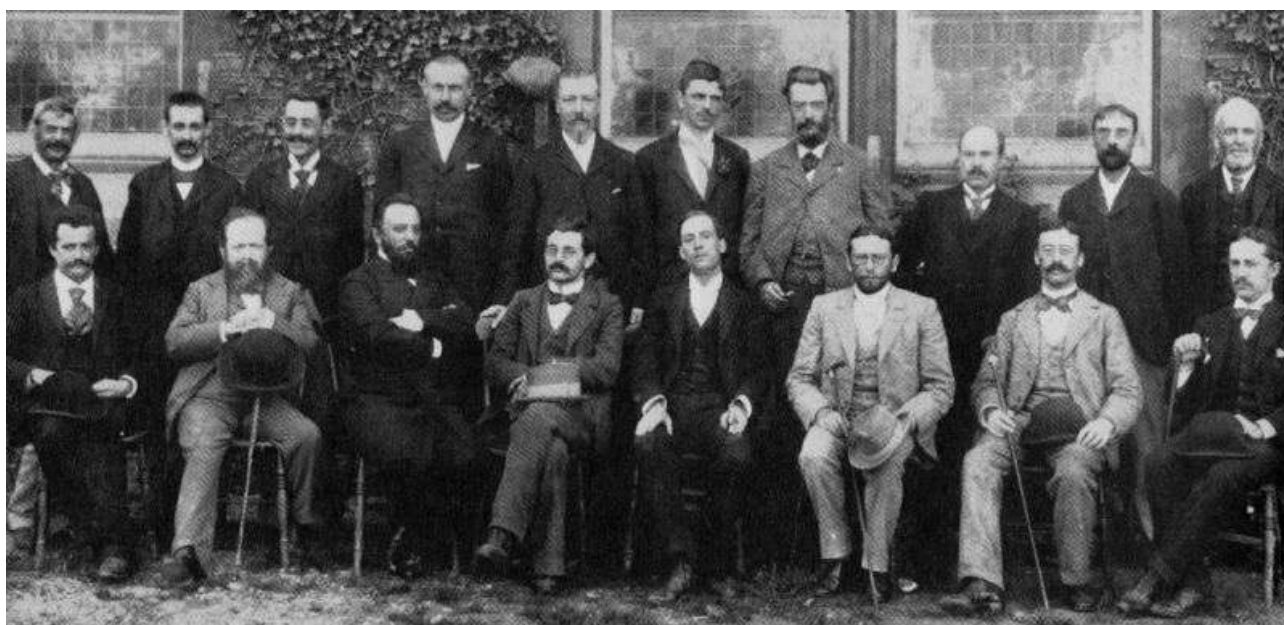
Comme si le monde tenait en équilibre par des forces mystérieuses, Cheshire évoque alors un candidat ayant sollicité la permission de s'inscrire sous un pseudonyme. Qui était-il ? Comment prévoyait-il de préserver son incognito ? Peut-être était-ce un nouveau turc mécanique ? Ou était-ce le joueur autrichien, Szymon Winawer ? Cheshire signale sobrement que le Comité refusa la candidature.

Finalement, vingt-deux concurrents furent admis. La municipalité confia gracieusement aux organisateurs de vastes salles en front de mer. Les joueurs allaient bientôt débarquer. Tout était prêt, écrit Cheshire, pour que commence « la nouvelle bataille de Hastings ». Mais qui étaient les envahisseurs (cette fois-ci sur l'échiquier) ? Observons, en particulier, la faiblesse numérique du contingent français, en la personne unique de David Janowski (d'origine polonaise, il était installé à Paris depuis seulement cinq ans). Et reconnaissons que Janowski a dû se sentir bien seul, pour aller réciter en pleine terre d'Albion la leçon d'histoire sur

²⁸ Ibidem, Introduction, p. 6-9.

nos “ancêtres les Normands”²⁹. Hélas, devancé par des Anglo-saxons, des Russes et des Allemands, il a terminé en 13^e position.

Au terme de la première semaine, Steinitz, champion du monde récemment détrôné, occupait la tête du classement, mais la deuxième semaine lui a été fatale. À mi-parcours, c’est Tchigorine qui prit la tête, suivi de près par le champion du monde en titre, Lasker, et un jeune américain, Harry Pillsbury. Nous verrons comment les trois joueurs se sont finalement départagés.



De g. à d., debout : 1. Albin (47 ans) 2. Schlechter (21 ans) 3. Janowski (27 ans) 4. Marco (32 ans) 5. Blackburne (54 ans) 6. Maróczy (25 ans) (t. des amateurs) 7. Schiffer (45 ans) 8. Gunsberg (65 ans) 9. Burn (47 ans) 10. Tinsley (48 ans). Assis : 1. Vergani (32 ans) 2. Steinitz (59 ans) 3. Tchigorine (45 ans) 4. Lasker (27 ans) 5. Pillsbury (22 ans) 6. Tarrasch (33 ans) 7. Mieses (30 ans) 8. Teichmann (27 ans) (certains joueurs du tournoi ne sont pas présents sur la photo.)

Le montant total des prix devait s’élever à 500£, principalement distribués aux sept premiers classés (de 150£ pour le vainqueur à 15£ pour le septième), suivis par des prix de consolation (1£ ou 2£ par partie gagnée, selon le classement de l’adversaire vaincu). À cela s’ajoutaient des prix indépendants proposés par des donateurs individuels. Ainsi le participant ayant joué le plus de Gambit Evans (acceptés) devait-il recevoir une « splendide bague », ainsi qu’un exemplaire de l’ouvrage de Carlo Salvioli intitulé *Théorie et pratique des échecs*, le tout étant offert par un gentleman, propriétaire à Knockgraffon (en Irlande). Quant au premier

²⁹ Au sujet de la double identité de Janowski, Cheshire écrit mystérieusement que « ses manières étaient plus plus polies que polonaises. » Ibidem, p. 356.

vainqueur de sept parties de suite, il devait recevoir un agrandissement photographique d'une valeur de 4£ 40 shillings (presque équivalente au droit d'entrée, fixé à 5£). Un prix spécial du Comité, d'un montant de 5£, devait récompenser le joueur ne figurant pas parmi les sept vainqueurs, mais ayant réalisé le meilleur score contre ces derniers. Enfin, deux prix (de beauté), déjà mentionnés, furent ajoutés *in extremis* dans le programme, destinés à récompenser les deux plus brillantes victoires.

Sur le plan de l'organisation technique du tournoi, le club de Hastings & St Leonard ne semble pas avoir apporté d'innovation importante. Le principe de faire jouer chaque joueur contre tous les autres était déjà en vigueur. Cela rallongeait considérablement la durée de la compétition, mais écartait toute possibilité d'aberration liée au tirage au sort, comme cela avait, par exemple, été le cas lors du tournoi organisé à l'occasion de l'Exposition universelle de Londres en 1851, où une partie notable des meilleurs joueurs avait disparu dès la première ronde.

Le jeu était suspendu le dimanche. Le jeudi, dédié aux fins de partie reportées, offrait également aux joueurs toutes sortes de loisirs et divertissements. Les autres jours, le jeu devait se dérouler de 13h à 17h, puis de 19h à 22h. Le tournoi commença le lundi 5 août et les dernières parties furent jouées le lundi 2 septembre (quelques-unes furent reportées au lendemain).

Le tournoi s'est déroulé sur quatre semaines et deux jours.

Première semaine (du lundi 5 au samedi 10 août)

En dépit du plan de jeu de tous contre tous, le hasard n'était pas totalement exclu. Il restait encore à déterminer, chaque jour, les appariements. Cela dit, comme l'a bien noté Cheshire, les possibilités allant s'amenuisant au fur et à mesure de l'avancement du tournoi, il était possible d'observer la perspective de parties "faciles" ou "difficiles" (non sans que les plus "faciles" puissent parfois réserver des surprises).

En ce qui concerne les appariements du jour d'ouverture (le 5 août), voici ce qu'en dit Cheshire : « Les appariements du premier jour promettaient quelques belles parties. » On en n'attendait pas moins. Il poursuit : « les spectateurs n'ont pas été déçus. Imaginez une vaste salle dont le sol est entièrement revêtu de rouge, dont

les murs sont ornés d'œuvres d'art des meilleurs artistes ; onze tables disposées sur deux lignes de quatre et une de trois, tandis qu'à une certaine distance des joueurs, sont installées une centaine de chaises pour les spectateurs. »

Dès les premières lignes, Cheshire évoque donc les conditions matérielles de jeu, indispensables selon lui pour que l'esprit (des joueurs) donne le meilleur de lui-même. Dans les appendices, on apprend que les peintures ornant la salle ont été mises à disposition pour la durée du tournoi par un ami et mécène des environs³⁰. (D'autre part, on connaît la passion des Anglais pour la moquette et l'on imagine que le revêtement feutré du sol a permis, non seulement aux joueurs, mais aussi aux spectateurs de déambuler dans la salle en toute quiétude.)

C'est ensuite, seulement, que l'on apprend les résultats du premier jour. Les favoris ont tous gagné, sauf Tarrasch, « qui s'est laissé vaincre par l'horloge ». Quant à Pillsbury, bien que vaincu par Tchigorine, « il a donné du fil à retordre » à ce dernier...

D'ailleurs, le lendemain (6 août), le jeune joueur américain continua d'attirer l'attention en prenant le dessus sur Tarrasch. D'ailleurs, d'autres favoris ont mordu la poussière (Lasker) ou se sont contentés d'égaliser (Steinitz).

Le mercredi 7 août, la journée fut plus calme, si ce n'est la partie de Blackburn et Steinitz, de « vieux adversaires ». Le gambit du fou, par Blackburn, attira de nombreux spectateurs. À un moment donné, le premier semble avoir été près de l'emporter ; « sur le front de Steinitz perlaient déjà des gouttes de sueur. » Mais Steinitz est finalement sorti vainqueur de l'affrontement. D'ailleurs, selon Cheshire, « il mérite d'être félicité pour son esprit chevaleresque, lui qui accepte toujours une ouverture proposée. »

Le jeudi de la première semaine (le 8 août), comme convenu dans le programme, fut le premier jour de détente. Les concurrents furent invités à visiter, avec l'aimable permission, respectivement, de la duchesse de Cleveland et de lord Brassey, deux monuments historiques des environs de Hastings, *Battle Abbey* et *Normanhurst Court*.

L'abbaye dite de la bataille a été édifiée peu après la conquête par Guillaume le conquérant sur le site même de la fameuse bataille de Hastings (1066). Elle doit,

³⁰ Ibidem, appendices, p. 363

dit-on, son existence à deux phénomènes contradictoires. D'une pierre deux coups, en quelque sorte (puis beaucoup de belles pierres). D'une part, le duc de Normandie s'était promis qu'en cas de victoire, il remercierait la Providence en ordonnant la construction d'un monastère. D'autre part, le pape exigea lui aussi la construction d'un monastère, mais pour expier les pertes humaines occasionnées par la conquête de l'Angleterre. Devenu roi d'Angleterre, Guillaume fit élever *Battle Abbey* à l'endroit même où le roi Harold avait perdu la vie.



Battle Abbey. Maison de garde



Battle Abbey. Anciens dortoirs

On peut imaginer la fascination, notamment du joueur américain (Harry N. Pillsbury), mais aussi des nombreux joueurs d'Europe centrale et orientale, région du continent où les pierres sont plus rares, faces à la robustesse architecturale des édifices médiévaux anglais. Peut-être de quoi inspirer aux joueurs un certain type de défense de la Tour ?



Cloisters Museum (New York).
Cloître de saint Guilhém



Cloisters. Vierge
à l'enfant



Cloisters. Chapiteaux
du cloître de Cuxa

En ce qui concerne spécifiquement l'attirance des Américains envers l'histoire du vieux continent, évoquons le *Cloisters Museum*, dans la ville de New York, au nord de Manhattan, dont l'immense bâtisse de style mêlé néo-roman néo-gothique abrite un grand nombre d'objets d'art sacré européens, ainsi que divers éléments architecturaux, dont quatre cloîtres, transportés pierre par pierre et reconstitués sur place.

Les cloîtres, les collections de reliquaires, les manuscrits et autres œuvres d'art, en particulier des sculptures et des retables, ont été acquis par plusieurs collectionneurs américains tout au long du XIX^e siècle, notamment lorsque des biens nationaux étaient remis en vente.

Quant à *Battle Abbey*, elle a été partiellement détruite en 1538, lors de la dissolution des monastères sous le règne de Henry VIII. Etant sécularisée, elle fut transmise de main en main, jusqu'au duc de Cleveland, au milieu du XIX^e siècle. À la mort de la duchesse dont il est question dans le compte-rendu de Cheshire, en 1901, le monastère fut de nouveau vendu et il appartient aujourd'hui à la fondation *English Heritage*.



Catherine Lucy Wilhelmina
Stanhope (1819–1901)
(Lady Rosebury,
puis Lady Cleveland)

La duchesse de Cleveland, dont nous découvrons ci-contre le portrait, avait de qui tenir. Sa tante, Lady Hester Stanhope, avait été la confidente de William Pitt le jeune, premier ministre à la fin du XVIII^e siècle, et plus tard exploratrice en Egypte et au Moyen orient.

Lady Stanhope, future duchesse de Cleveland, fut elle-même une maîtresse-femme. Son fils aîné, de son premier mariage, était Archibald Primrose, chef du gouvernement (précisément en 1895), sous le nom de Lord Rosebury. Quant à son fils cadet, le lieutenant-colonel Everard Henry Primrose, il était mort de la fièvre en Afrique, lors de la retraite de Khartoum après la défaite du général Gordon contre le Mahdi, en 1885. Dans sa jeunesse, Lady Stanhope avait été demoiselle d'honneur de la reine Victoria ; infatigable voyageuse, elle est morte à Wiesbaden à l'âge de 88 ans.

Egalement femme de lettres, Lady Stanhope a écrit des ouvrages de recherche historique, notamment sur Battle Abbey et sur sa tante exploratrice, ainsi que sur l'étrange histoire de son père, le philanthrope excentrique, Philipp Henry Stanhope, qui fut pendant des années le tuteur et le protecteur de Caspar Hauser, l'enfant sauvage trouvé à Nuremberg³¹.

Tout en déambulant sous les vieux murs de *Battle Abbey*, nul doute que les maîtres d'échecs ont aussi rencontré, sur le visage même de Lady Stanhope, une partie de l'histoire de l'Angleterre. Leur œil exercé (de joueurs d'échec) a certainement saisi l'essentiel, même si l'entrevue, probablement, a été courte et que l'on apprend, dans le compte-rendu de Cheshire, que la petite société du tournoi en excursion était une foule (composée de pas moins de cinquante-cinq personnes). D'ailleurs, tous les maîtres en étaient, exceptés Lasker et Burn, dont la partie interrompue avait été reportée au jeudi.

Remontant à bord de leurs wagonnettes (petit véhicule hippomobile à ressorts comportant deux bancs, de part et d'autre de la plate-forme), les villégiateurs furent conduits à l'étape suivante de l'excursion. Or, à *Normanhurst Court*, un aspect très différent de l'histoire de l'Angleterre devait les accueillir – ou peut-être pas si différent ? Comme si l'histoire (ou les organisateurs eux-mêmes ?) avait souhaité les convaincre que la roue tourne toujours dans le même sens (*Rule Britannia* !), même si les boucles se suivent et ne se ressemblent pas.



³¹ <https://battlehistorysociety.com/Documents/O15.pdf>



Thomas Brassey

Le manoir, de toute évidence, n'était pas antique. Il avait été construit au mitant du XIX^e siècle par un certain Thomas Brassey, ingénieur civil ayant fait fortune dans les chemins de fer (on dit qu'au sommet de sa carrière, pas moins d'un kilomètre sur vingt de rails posé en Europe sortait de ses usines).

En outre, Thomas Brassey était un entrepreneur patriote. Lors de la guerre de Crimée (1852-1856)³², il a fait construire, avec un consortium d'industriels anglais, en un temps record et à prix coûtant une ligne ferroviaire de 30km permettant de relier la ville de Sébastopol et la garnison de Balaclava, afin d'acheminer plus rapidement les hommes et le matériel et d'évacuer les blessés.



Lord Brassey
(photo prise en 1895)

Celui qui accueillit les joueurs d'échecs en 1895 était son fils, lord Thomas Brassey, anobli en 1881, élevé à la pairie, au rang de baron, en 1886 (plus tard, il allait être fait comte). Lord Brassey fut plusieurs fois membre du Parlement britannique, ainsi que gouverneur de Victoria, en Australie, de 1895 à 1900.

Sa première épouse, fille d'un riche marchand de vin et collectionneur, fut une grande voyageuse et auteur de récits de voyages autour du monde et dans l'Océan indien.

Dans la première moitié du XX^e siècle, le manoir de *Normanhurst* a connu les mêmes tribulations que *Battle Abbey* (transformation en hôpital, en internat de jeunes filles). Mais ces épreuves (somme toute légères) ont été plus calamiteuses encore pour le bâtiment moderne, que pour la vieille abbaye qui, pourtant, avait déjà subi l'outrage des ans et aussi (surtout) l'épreuve des armées du roi Henry VIII. Il ne faut pas négliger, comme moyen de défense, les vertus de solidité de la construction médiévale.

³² <http://www.thomasbrasseysociety.org/CalugareniDA.pdf>

Devenu tout à fait vétuste, sans doute jugé impossible à remettre en état, ou même à maintenir en l'état, *Normanhurst Court* a été démoli en 1951. Son parc a été transformé en un agréable camping.



Revenons en 1895. À six heures du soir, toute la compagnie était de retour à Hastings, dans la perspective d'une brillante soirée culturelle. Au choix : un concert de musique symphonique ou une pièce de théâtre, plus précisément une « comédie-bouffe » intitulée *Charley's Aunt* (« la marraine de Charley »). Horace Cheshire ne résiste pas à la tentation d'évoquer l'adage, selon lui confirmé, que les joueurs d'échecs sont mélomanes ; car « *tous* choisirent la musique³³ » (c'est Cheshire qui souligne).

Les deux dernières journées de la semaine furent marquées respectivement, le vendredi 9 août par une brillante victoire de Tarrasch (si brillante qu'elle allait procurer à son auteur le second prix de beauté) ; le samedi 10 août, par une tentative (infructueuse) de défense Evans par Gunsberg contre Steinitz, qui attira une immense foule « que l'on eut grand mal à contenir et empêcher de contrevenir au confort des deux gladiateurs³⁴. »

Deuxième semaine (du lundi 12 au samedi 17 août)

Dès le lundi matin (lundi 12 août), les spectateurs s'assemblèrent pour observer la partie de Steinitz, qui entamait la semaine en tête du classement. Surprise : « ayant réussi à développer un avantage gagnant sur l'aile de la Dame, Steinitz laissa finalement échapper la partie sur l'autre aile de l'échiquier. »

Le mardi 13 août, Lasker, selon Cheshire, rendit hommage à Pollock (vainqueur la veille de Steinitz), en refusant son Gambit Evans. Mais c'est la partie Blackburne v. Albin qui attira l'attention du public, puisqu'elle dura 14 heures (123 coups joués) et surtout fut remportée par le premier, membre du club de Hasting & St Leonard.

Du mercredi 14 août, Cheshire se rappelle, d'une part, un jeu « phénoménal » de Schlechter, où ce dernier a accumulé les sacrifices « au point de ravir les plus

³³ Ibidem, p. 59.

³⁴ Ibidem, p. 76.

téméraires » ; d'autre part, un évènement visuel, plutôt qu'échiquéen à proprement parler, en l'occurrence la partie Vergani v. Marco, laquelle, selon Cheshire, donna l'impression d'être « la plus inégale du tournoi », car elle opposait « un pygmée à un géant » (résultat : jeu égal entre le « pygmée » italien et le « géant » autrichien – natif de Czernowitz, donc un “géant des Carpathes”...).

Cette journée du mercredi 14 août a également donné lieu à la partie Schiffers v. Pillsbury, au sujet de laquelle J. H. Blackburne, chargé de rédiger le commentaire, a proposé une analyse “interculturelle” transatlantique. « Aux premières heures du Gambit Evans, la défense [à laquelle Pillsbury a eu recours : 5... Fd6] était considérée comme parfaitement correcte, parmi les joueurs comme Kieskeritzki (sic). Mais elle a ensuite été abandonnée, au profit d'une autre, à savoir le mouvement fA5, qui paraît plus naturel. Il y a sept ou huit ans, deux joueurs de Boston, MM. Stone et Ware, l'ont réintroduite et, pendant un certain temps, elle a fait rage dans les clubs bostoniens. Elle était alors connue sous le nom de « défense Stoneware ». M. Pillsbury, ayant appris les échecs à Boston, est sans nul doute bien renseigné sur l'ensemble de ses étapes compliquées, c'est pourquoi l'on peut comprendre qu'il y a eu recours contre les maîtres européens, dont le plus grand nombre, en revanche, l'ignore complètement ou à peu près³⁵. » Bilan : Pillsbury vainqueur.

Le lendemain, comme de coutume le jeudi, devait être consacré à la détente (sauf parties reportées). En fin d'après-midi, le président et le vice-président offrirent une réception en l'honneur des maîtres. Le programme ajoutait, énigmatique : « il y aura de la musique » (*there will be music*³⁶).

Dans le compte-rendu, en date du 15 août, on peut lire que M. Chapman, accompagné de sa fille, ont « royalement » reçu leurs invités. « Les escaliers, recouvert d'un tapis rouge, étaient ornés de plantes au large feuillage qui produisaient le plus bel effet³⁷. »

Quant au programme musical, aux dires de Horace Cheshire, il a été exécuté de manière magistrale.

³⁵ Ibidem, p. 132.

³⁶ Ibidem, Introduction. « Social Arrangements », p. 10.

³⁷ Ibidem, p. 138.

SONG	‘The Banks of Allan Water’	
	MR. S. MARTIN.	
VIOLIN SOLO	‘2nd Dance’	<i>Nachez</i>
	MISS CONSTANCE COLBORNE.	
SONG	‘Molly Bawn’	<i>Lauer</i>
	MR. EDWARD BRANSCOMBE.	
PIANO SOLO		
	MR. LOHMAN.	
’CELLO SOLOS	(a) ‘Lied’	<i>Schumann</i>
	(b) ‘La Fileuse’	<i>K’aff</i>
	MISS MAY MUKLE.	
SONG	‘Love’s Return’	<i>Tosti</i>
	Mlle. MARIE TIETJENS.	
VIOLIN DUET	‘Tola Novara’	<i>Sarasate</i>
	MR. VAL MARRIOTT AND MISS CONSTANCE COLBORNE.	
SONG	‘Take a Pair of Sparkling Eyes’	<i>Sullivan</i>
	MR. EDWARD BRANSCOMBE.	
SONG	‘The Holy City’	<i>Step. Adams</i>
	Mlle. MARIE TIETJENS.	

Soulignons l’éclectisme de la programmation – sans doute pour satisfaire tous les styles de jeu (aux échecs) ? Du morceau de bravoure virtuose à la *Nachez* ou *Sarasate* aux romances de salon de Francesco Tosti et œuvres légères de Sullivan, en passant par le romantisme pur de Schumann. – Au fait, pour un joueur d’échecs, entre la virtuosité, le romantisme et la légèreté, n’est-ce pas finalement toujours le même style de jeu qui prévaut ? – En finissant par le chant religieux, *the Holy City*, du compositeur britannique Stephan Adams, peut-être pour communier ensemble dans la religion dont, un demi-siècle plus tard, Tartakover allait synthétiser les articles de foi³⁸.

Cheshire souligne que le lendemain, le vendredi 16 août, les maîtres « se rassemblèrent de nouveau, mais pour se mettre au travail ». Au programme se trouvait justement un choc de titans capable d’attirer la plus grande audience : Lasker vs. Steinitz. « Nous pouvons encore aujourd’hui mesurer le degré d’excitation des joueurs et des spectateurs » écrit Cheshire, qui d’emblée décrit la situation. « Steinitz joue une sorte de défense-hérisson, exigeant de son adversaire

³⁸ Xavier TARTAKOVER, *Le bréviaire des échecs* (1934).

le doigté le plus prudent, mais bientôt Lasker, justement, prend l'avantage d'un pion... et finalement il gagne la partie, au terme d'une remarquable combinaison. »

Le lendemain, samedi 17 août, Steinitz retrouva son meilleur niveau. Son jeu contre Bardeleben fut un « diamant de la meilleure eau » ; « le tableau final en particulier fut un chef-d'œuvre digne d'un grand maître » (c'est la partie qui lui a valu le premier prix de beauté).

Ainsi s'acheva la deuxième semaine du tournoi. Le tableau ci-dessous indique les positions des joueurs, où l'on voit, d'une part, qu'en dépit de la brillante partie jouée samedi, la semaine a été fatale à Steinitz ; d'autre part, que le jeune Pillsbury parvient à faire jeu égal avec Tchigorine.

Steinitz .	.	.	4 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	Burn .	.	.	2 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$
Tchigorin .	.	.	4	8 $\frac{1}{2}$	Pollock .	.	.	2	4 $\frac{1}{2}$
Bardeleben .	.	.	4	7 $\frac{1}{2}$	Schlechter .	.	.	2	4 $\frac{1}{2}$
Pillsbury .	.	.	3 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	Gunsberg .	.	.	2	4 $\frac{1}{2}$
Schiffers .	.	.	3 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	Blackburne .	.	.	2	4
Lasker .	.	.	3	7 $\frac{1}{2}$	Janowski .	.	.	2	3 $\frac{1}{2}$
Tinsley .	.	.	3	4	Albin .	.	.	2	3
Mieses .	.	.	3	3 $\frac{1}{2}$	Tarrasch .	.	.	1 $\frac{1}{2}$	5
Bird .	.	.	2 $\frac{1}{2}$	6	Mason .	.	.	1 $\frac{1}{2}$	4
Walbrodt .	.	.	2 $\frac{1}{2}$	6	Marco .	.	.	1 $\frac{1}{2}$	4
Teichmann .	.	.	2 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	Vergani .	.	.	—	1
Maximum .					5 10				

Classement général au 17 août

Troisième semaine (du lundi 19 au samedi 24 août)

La troisième semaine ne fut pas avare de programmes parallèles (tournoi des amateurs, tournoi de problèmes).

Quant aux amateurs, leurs affrontements commencèrent dès le lundi 19 août. Encore faut-il s'entendre sur le sens donné à la qualité d'amateur. En l'occurrence, le tournoi a été gagné par Géza Maróczy (1870-1951)³⁹, un drôle d'amateur, qui non

³⁹ CHESHIRE (ed.), *The Hastings Chess Tournament...* p. 2

seulement s'est mesuré, en d'autres circonstances, aux meilleurs joueurs (Tchigorine, Janowski, etc.), mais a donné son propre nom à un gambit et surtout à « l'étau de Maróczy ». Cela dit, selon le journaliste britannique, Edward Winter, Maróczy n'est pas véritablement l'inventeur dudit étau, mais plus exactement sa première victime, lors d'une partie jouée contre Rudolf Swiderski. Néanmoins, comme cela arrive parfois, le bénéfice d'une invention est attribué, non pas à son auteur, mais à celui qui la cultive publiquement et parvient à la faire connaître. Quant à Swiderski, il s'est suicidé à l'âge de 27 ans. À son propos, le joueur américain Frank Marshall a écrit : « de tous les maîtres que j'ai rencontrés, l'allemand Swiderski était sans conteste le plus bizarre⁴⁰. » Mais cela nous entraîne un peu loin de Hastings et de ses réjouissances.

Quant au tournoi principal (de Hastings), il a brillé le lundi 19 août par la rapidité de ses parties (dont six ont été terminées dans la matinée). Cheshire observe également la déroute générale des forces noires, en soulignant que les joueurs de cette couleur, sur le total de onze points, ont remporté seulement 1 point 1/2. Cette remarque énigmatique nous entraîne, cette fois-ci, soit dans les méandres de la pensée magique, soit, au contraire, dans un effort d'analyse rationnelle permettant d'établir une corrélation « victoire des blancs – victoire rapide », mais aussi, dans ce cas, resterait-il encore à expliquer pourquoi le phénomène s'est brusquement généralisé le lundi 19 août. Cheshire ne propose pas d'hypothèse. Il poursuit. « La partie Schiffers v. Steinitz fut un exemple digne d'attention du jeu pratiqué par les vétérans. » Les temps changeaient... D'ailleurs, le gens et les normes, aussi, changeaient. Cheshire écrit que ce jour-là le Comité, « trouvant que les applaudissements, même discrets, risquaient d'être mal interprétés par les concurrents étrangers, à tout le moins perturbants pour les joueurs, fit placarder un règlement interdisant au public d'applaudir, que les directeurs et assistants reçurent l'instruction de faire appliquer strictement⁴¹. »

Avec le lundi 19 août, le tournoi entra véritablement dans sa deuxième partie. Comme le souligne Cheshire, il restait désormais à chaque joueur dix parties à jouer⁴².

⁴⁰ Robert Long (éd.), *Lasker & His Contemporaries*, vol. III, The Chess Player Ltd, 1976, p. 116, cité sur <https://www.chesshistory.com/winter/extra/swiderski.html>

⁴¹ CHESHIRE (ed.), *The Hastings Chess Tournament...* p. 171.

⁴² Ibidem, p. 184.

Tchigorin	9 $\frac{1}{2}$	Mason	5
Pillsbury	9 $\frac{1}{2}$	Tinsley	5
Lasker	8 $\frac{1}{2}$	Blackburne	5
Bardeleben	7 $\frac{1}{2}$	Pollock	4 $\frac{1}{2}$
Schiffers	6 $\frac{1}{2}$	Burn	4 $\frac{1}{2}$
Steinitz	6 $\frac{1}{2}$	Janowski	4 $\frac{1}{2}$
Bird	6	Gunsberg	4
Walbrodt	6	Marco	4
Teichmann	5 $\frac{1}{2}$	Albin	4
Tarrasch	5 $\frac{1}{2}$	Mieses	3 $\frac{1}{2}$
Schlechter	5	Vergani	I

Classement général au 19 août

Le mardi 20 août ne vit pas survenir d'événement particulier, si ce n'est la « lutte à la fois brillante et désespérée » de Tchigorine (contre Walbrodt), récompensée par 1/2 point qui lui permit de conserver sa première place au classement. Quant à Vergani, il marqua sa première victoire (contre Gunzberg), et « ce fut un plaisir de le voir entouré de spectateurs qui lui serraient la main. »

Le programme du mercredi 21 août était alléchant, puisqu'il annonçait notamment une partie opposant Tchigorine à Steinitz. En outre, celle-ci, et d'autres, devaient non seulement être divertissantes, mais aussi agir sur le classement. « Tchigorine a finalement perdu contre Steinitz une partie à la fois curieuse et de qualité. » Lasker, victorieux, reprit la tête, une demi longueur devant Tchigorine et côte à côte avec Pillsbury. Les autres joueurs, deux points derrière, n'allaient jamais rattraper le retard. Désormais, Cheshire, dont on sent pointer l'enthousiasme, donne plus régulièrement l'état du classement.

Depuis le début du tournoi, le jeudi était consacré au divertissement – où l'on voit que le jeudi 22 août, la résolution de problèmes d'échecs fut bel et bien considérée comme un divertissement. Le programme complet de la journée était donc : de 15h à 17h, tournoi de problèmes ; et le soir banquet au *Queen's Hotel*⁴³.

⁴³ Ibidem, Introduction, « Social Arrangements », p. 10.

Lasker	10½	Blackburne	6½
Tchigorin	10	Janowski	6
Pillsbury	10	Teichmann	5½
Bardeleben	8	Tinsley	5½
Steinitz	8	Pollock	5½
Walbrodt	7½	Burn	5
Schiffers	7	Albin	5
Bird	7	Gunsberg	5
Mason	7	Marco	4½
Tarrasch	6½	Mieses	4½
Schlechter	6½	Vergani	2

Classement général au 21 août

Dans le compte-rendu de Cheshire, nous apprenons que l'organisation du tournoi de problèmes a été confiée à un gentleman du Sussex, l'officier en retraite, A. E. Studd Esq, résidant à Brighton et problémiste reconnu dans le milieu des spécialistes.



Cheshire nous apprend également que le tournoi n'a pas commencé à l'heure précise, car les participants du tournoi principal, ayant été invités à déjeuner chez Mr Henry Atkinson, alias Farmer-Atkinson⁴⁴, dans sa propriété de Ore, non loin de la ville de Hastings, ont été retenus plus longtemps que prévu et, par conséquent, se sont tous présentés en retard.

L'hôte, par ailleurs honorable membre du Parlement britannique, non seulement sustenta ses visiteurs, mais aussi, raconte Cheshire, leur fit visiter son cabinet de curiosités.

On sait que les propriétés rurales anglaises, au XIX^e siècle, étaient souvent pourvues d'un cabinet de curiosités (aussi appelé *Cabinet of rarities*, dans lequel

⁴⁴ Mr Atkinsons a ajouté le patronyme « farmer » à son nom de naissance, après s'être marié avec une demoiselle Farmer. <https://api.parliament.uk/historic-hansard/people/mr-henry-atkinson/index.html>

avaient été déposés les alluvions coloniales du grand fleuve de l'empire britannique, dont le cours, au long des siècles précédents, avait traversé tous les continents.

Tel grand-père, ou arrière-grand-oncle avait fondé un comptoir à la Jamaïque, ou s'était engagé dans la Compagnie des Indes orientales, avait eu des possessions au Bengale avec ses cipayes dont le redoutable armement permettait de composer une belle panoplie ornant le mur d'une cheminée ; ou avait commercé avec les Chinois ou les Japonais, rapportant de ses voyages de six mois ou dix ans des porcelaines et des sabres impressionnants, ainsi que des rouleaux d'aquarelles ornées de caractères qui intriguaient les visiteurs, et en passant quelque statuette ou objet en bois précieux de Birmanie. Sans compter même quelques pistoles espagnoles très anciennes, héritées des razzias d'un ancêtre plus lointain, corsaire de la reine d'Angleterre au XVI^e siècle ?



Dague Koftgari (Rajasthan)



Collection d'armes à feu (Inde)

Certains cabinets de curiosités, comme celui de Snowhill Manor (ci-dessous), dans le Gloucestershire (sud-ouest de l'Angleterre), donnaient l'impression d'une

brocante ayant accumulé toute la production de l'Occident et de l'Orient ; on aperçoit des meubles en bois laqué ou marqueté, parmi lesquels se trouvent, ici et là, un Bouddha, une lanterne peut-être asiatique et divers petits pots de crème ou de poudre en porcelaine chinoise.



Les voyages des grands explorateurs, notamment James Cook, à la fin du XVIII^e siècle, ont éveillé une grande curiosité à l'égard des sciences naturelles. On s'est mis à collectionner les espèces exotiques, en tout ou parties et à l'aide de diverses méthodes de conservation. Des coquillages, des ossements ou des cornes à l'état naturel, des individus empaillés, ou éventuellement séchés (insectes géants, araignées venimeuses), éventuellement conservés dans le formol.



Les éléments pratiques et techniques du tournoi de problèmes sont détaillés dans l'article sur la composition de problèmes du présent numéro. Contentons-nous de signaler ici le nom des trois gagnants : Georg Marco, Autriche-Hongrie (1h 35min.) ; Karl Schlechter, Autriche-Hongrie (1h 40min.) ; Jacob Mieses, Allemagne (1h 55min.)

L'organisateur, A. E. Studd, qui, non seulement prépara tous les documents nécessaires au tournoi, mais aussi finança lui-même les trois premiers prix (respectivement 3£, 2£ et 1£), fut bien remercié de tous ses efforts⁴⁵.

Le banquet clôturant la journée suscita également l'approbation générale.

Tortue Claire.
Saumon et Concombre. Sauce Mousseline.
Filets de Soles Frites.
Petites Bouchees de Homard.
Poulet Sauté à la Chasseur.
Aloyau de Bœuf.
D'Agneau Roti, Sauce Menthe.
Légumes de Saison.
Caneton d'Aylesbury.
Pouding St. Clair aux abricots.
Compôte de Fruits. Gelee au Marasquin.
Tarte de Pommes. Custard.
Bavaroise au Chocolat.
Pouding Glacé Nesselrode.
Dessert.

Plusieurs joueurs portèrent un toast aux organisateurs ; le Dr Tarrasch, notamment, signala que l'atmosphère dans la petite ville de Hastings était si enchanteresse qu'elle pouvait être considérée comme une excuse valable pour les joueurs ayant le malheur de commettre une erreur sur l'échiquier⁴⁶.

Au sujet du lendemain, le vendredi 23 août, Cheshire propose une nouvelle tentative de corrélation implicite, cette fois-ci entre l'accroissement sensible de l'audience dans la salle et le grand nombre de pièces sacrifiées sur les échiquiers. Les joueurs furent-ils tentés d'assurer le spectacle ? Cheshire, quant à lui, évoque « le ballet insouciant d'un nombre considérable de pièces ». Sur certains échiquiers, notamment celui de Steinitz (contre Burn), c'était plutôt le temps qui

⁴⁵ Cheshire... p. 21.

⁴⁶ Ibidem, p. 217.

pressait. La limite des trente coups s'approchait dangereusement, au point que « l'excitation autour des deux joueurs était intense ». Le directeur du tournoi, pour sa part, s'efforçait de garder son calme, afin de pouvoir observer de loin « le mouvement des mains sur les horloges, à mesure que l'on s'approchait de l'heure de jeu. » Cheshire suggère que l'on aurait dû lui procurer des jumelles.

Le samedi 24 août, les passions n'étaient pas retombées, au moment où les joueurs se rassirent devant l'échiquier. Ce dernier jour de la troisième semaine a vu les premières places osciller en fonction des victoires et des nulles. Tchigorine reprit la tête, *ex aequo* avec Lasker (12 points), tandis que Pillsbury restait en embuscade, un demi-point derrière.

L'interdiction des applaudissements n'empêchait pas, fort heureusement, les spectateurs de débattre, lors de l'interruption du jeu entre 13h et 15h. À propos de la partie Tchigorine v. Tinsley (finalement gagnée par le premier). Dans une note de l'éditeur, Cheshire ajoute que « la partie a été la cause de discussions fort intéressantes, au sujet des perspectives de survie de la Dame des Blancs et que l'on a pu observer, au sein du public, une remarquable diversité d'opinions⁴⁷. » Le Dr. Tarrasch, quant à lui, auteur du commentaire dans le compte-rendu, met aussi en exergue la position surprenante de la Dame des Blancs au 31^e coup, ainsi que la remarquable protection du Roi par un unique Cavalier.

Quatrième semaine (du lundi 26 au samedi 31 août)

Le lundi 26 août ne contribua pas à clarifier la situation en tête du classement, puisque les trois leaders l'emportèrent. De plus, les yeux étaient tournés vers le tournoi féminin, qui vit les vingt concurrentes s'affronter pour la première fois le matin même. Si l'on considère le continuum du jeu d'échecs, du loisir le plus badin à la profession la plus coriace, le jeu féminin se situait alors du côté des loisirs et même à l'extrémité. C'est du moins ce qui apparaît quand on observe le montant de l'inscription. Tandis que le droit d'entrée du tournoi professionnel, de 5£, était réduit à 1£ pour les amateurs, les joueuses féminines, quant à elles, devaient s'acquitter de la somme de 5 Shillings (c'est un dire un quart de Livre sterling). Le revers de la médaille, ou plutôt l'explication d'un tel décalage, c'est qu'il aurait été impossible de donner aux gagnantes, comme aux professionnels et même aux amateurs, une somme d'argent – donner de l'argent à une femme aurait été considéré comme une insigne offense ! En guise de premier prix, la gagnante reçut donc un « magnifique échiquier en ivoire » offert par le *Lady's Pictorial*, revue

⁴⁷ CHESHIRE (ed.), *The Hastings Chess Tournament...* p. 247.

féminine anglaise très appréciée dans les années 1890-1920. L'heureuse gagnante, Lady Thomas of the Manor of Marton, n'était autre que la mère du futur maître britannique, sir George Thomas⁴⁸. Comme quoi l'éducation d'un futur grand joueur est une profession qui peut aussi occuper une partie des loisirs.

Le mardi 27 août apporta quelques nouveautés. En particulier Lasker et Bardeleben semblent avoir commencé à marquer le coup. Le second, en particulier, envoya un message de démission avant la reprise de sa partie contre Pillsbury, qui bénéficia donc du forfait. En guise de synthèse de ce tournant dans le tournoi, Cheshire écrit qu'en fin de journée « l'excitation était intense », puisque plusieurs événements inattendus allaient altérer le classement de manière significative. « Tandis que Pillsbury, pour sa part, obtenait une victoire sur un dangereux adversaire (Bardeleben) sans même avoir à verser le sang, Tchigorine et Steinitz, quant à eux, ne parvinrent pas à l'emporter (obtenant la nulle respectivement contre Albin et Janowski). Il reste quatre rondes, et les leaders sont encore dans un mouchoir ! » Ajoutons que Lasker, dont la partie était ajournée, allait lui aussi faire la nulle.

• Lasker	13 $\frac{1}{2}$	• Teichmann	8
• Tchigorin	13 $\frac{1}{2}$	• Gunsberg	8
• Pillsbury	13 $\frac{1}{2}$	• Janowski	7 $\frac{1}{2}$
• Steinitz	10	• Bird	7 $\frac{1}{2}$
• Tarrasch	10	• Burn	7 $\frac{1}{2}$
• Walbrodt	10	• Blackburne	7 $\frac{1}{2}$
• Schlechter	9	• Marco	6 $\frac{1}{2}$
• Bardeleben	8 $\frac{1}{2}$	• Albin	6 $\frac{1}{2}$
• Schiffers	8 $\frac{1}{2}$	• Tinsley	6 $\frac{1}{2}$
• Mason	8 $\frac{1}{2}$	• Mieses	5 $\frac{1}{2}$
• Pollock	8	• Vergani	3

Classement général au 27 août

Le mercredi 28 août, « tout le monde était sur qui-vive », mais les positions évoluèrent peu. D'ailleurs, un autre événement se profilait : le carnaval de Hastings !

⁴⁸ Ibidem, p. 3.

Le jeudi 29 août fut, comme les précédents, consacré aux loisirs. En fait, la ville était en plein carnaval depuis le début de la semaine, mais le Comité attendait le jour de relâche du tournoi pour envoyer les joueurs d'échecs se divertir parmi les fêtes florales et autres processions, les joutes militaires, le défilé des brigades de pompiers et les feux d'artifices⁴⁹.



Hastings avait aussi ses Reines (ci-dessous, à gauche, en 1937). Et n'oublions pas que le carnaval consiste à renverser l'ordre des choses ; celui de Hastings avait donc aussi ses “Belles”, accompagnées de pages, éventuellement d'une ménagerie de dalmatiens (ci-dessous, à droite, en 1923).



⁴⁹ Ibidem, Introduction, « Social Arrangements », p. 10.

Dans son compte-rendu, Horace Cheshire observe que certains joueurs n'ont pas hésité à se mêler à la foule pour goûter à l'atmosphère d'une fête anglaise, tandis que d'autres se sont prudemment reposés dans leur chambre, en vue des derniers affrontements, dont certains étaient sans doute inégaux, mais dont Cheshire dit, avec raison, « que nulle partie d'échecs n'est facile et que l'adversaire, quel qu'il soit, doit être respecté. » Quant aux infortunés joueurs qui avaient une partie ajournée à finir, ils eurent la surprise d'entrer dans une salle envahie de confettis, « signe qu'une bataille de Hastings miniature avait fait rage peu avant⁵⁰. »

Le vendredi 30 août, les combats reprirent sur l'échiquier. L'incertitude était à son comble et le souffle semble manquer à Cheshire, qui se contente de noter les positions en tête. Tchigorine en pole position avec 15 points, suivi par Lasker et Pillsbury avec 14 1/2.

Le samedi 31 août, dans ces conditions, promettait d'être riche en émotions. Cheshire évoque une sorte de « fièvre » qui s'est emparée de tout le monde. Nul ne savait ce qui allait advenir des trois joueurs du peloton de tête. Puis on apprit que « Tchigorine était au bord du précipice. » « La foule se précipita vers son échiquier pour voir s'il allait chuter ou se sauver. » Quant à Lasker, il éprouvait de grandes difficultés face à Blackburne (l'enfant du pays). Et enfin Pillsbury, conservant son calme en dépit des rumeurs qui bruissent autour de lui, ne cessait d'améliorer sa position. Cheshire, dont on connaît le goût pour ce genre de statistiques, note à l'avance que « la journée allait être désastreuse pour les Blancs ».

Coup de tonnerre ! Tchigorine a renoncé au 16^e coup face à Janowski. Richard Teichman, chargé de rédiger le commentaire de la partie dans le compte-rendu, parvient à peine à cacher son émotion derrière plusieurs locutions latines⁵¹. 9. « Nous savons tous que *Interdum dormitat Homerus* (les plus grands ont aussi leurs moments d'égarement...), mais ce coup très faible joue presque un mat contre son camp. » 16. « Tchigorine a dû souffrir d'avoir connu un tel moment d'aveuglement, si proche du dernier jour, alors qu'il était en lice pour la première place, mais telles sont les *vicissitudines belli* (les vicissitudes de la guerre) ».

Finalement, Lasker ayant perdu contre Blackburne, c'est Pillsbury qui prit la tête, d'un tout petit 1/2 point. D'ailleurs, Cheshire souligne qu'à aucun moment du

⁵⁰ Ibidem, p. 289.

⁵¹ Ibidem, p. 320-321.

tournoi, l'avance du premier sur le troisième au classement général n'a dépassé un point. De fait, cet écart minime, normal au début de la compétition, ne s'est jamais accru⁵².

Voici le classement des joueurs au terme de la quatrième semaine.

Pillsbury . . .	15 $\frac{1}{2}$	Mason . . .	9 $\frac{1}{2}$
Tchigorin . . .	15	Burn . . .	9 $\frac{1}{2}$
Lasker . . .	14 $\frac{1}{2}$	Janowski . . .	9 $\frac{1}{2}$
Tarrasch . . .	12*	Gunsberg . . .	9
Steinitz . . .	12*	Bird . . .	8 $\frac{1}{2}$
Schlechter . . .	11	Marco . . .	8 $\frac{1}{2}$
Schiffers . . .	11	Pollock . . .	8
Bardeleben . . .	10 $\frac{1}{2}$	Albin . . .	7 $\frac{1}{2}$
Teichmann . . .	10 $\frac{1}{2}$	Tinsley . . .	7 $\frac{1}{2}$
Walbrodt . . .	10	Mieses . . .	7
Blackburne . . .	9 $\frac{1}{2}$	Vergani . . .	3

* And their adjourned game.

Classement général au 31 août

Dernier jour – dernière ronde (le lundi 2 septembre)

Comme le remarque judicieusement Horace Cheshire, en ce dernier jour du tournoi l'incertitude ne pouvait plus concerner les appariements. En revanche, quand les joueurs s'assirent devant l'échiquier, aucune des places du palmarès n'était encore fixée. De plus, chacun des trois leaders avait devant lui une partie difficile. Suivons la description de la journée proposée par Cheshire : à mesure que l'on avance dans la journée, Pillsbury et Tchigorine semblaient s'acheminer vers la nulle (respectivement contre Gunzberg et Schlechter), tandis que Lasker, de son côté, « en raison d'un brillant sacrifice » remporta bientôt sa partie (contre Burn, dès le 20^e coup). Et voici que Pillsbury finalement obtint une magnifique victoire ! (au 40^e coup) « Impossible d'arrêter les spectateurs : dans le plus authentique style britannique, les acclamations résonnèrent dans la salle. » En fin de journée,

⁵² Ibidem, p. 322.

quelques parties furent ajournées, en particulier celle de Tchigorine. Les deuxième, troisième et septième places restaient encore en jeu⁵³.

Lorsque toutes les parties ajournées furent jouées, les résultats du tournoi se présentèrent comme suit :

THE FULL SCORE.

Names of Players	Country Represented	ALBIN	BARDELEBEN	BIRD	BLACKBURNE	BURN	GUNSBERG	JANOWSKI	LASKER	MARCO	MASON	MIESES	PILLSBURY	POLLOCK	SCHIFFERS	SCHLECHTER	STEINITZ	TARRASCH	TCHIGORIN	TEICHMANN	TINSLEY	VERGANI	WALBRODT	Total
ALBIN, A.	America	—	½	0	0	0	0	1	½	0	½	1	0	0	1	½	0	0	½	½	1	½	1	8½
BARDELEBEN, C. VON	Germany	½	—	½	0	1	1	½	1	1	1	1	0	1	½	½	0	½	0	½	1	1	1	11½
BIRD, H. E.	England	1	½	—	½	½	1	½	1	1	1	1	0	1	0	½	1	1	1	1	1	1	1	9
BLACKBURNE, J. H.	England	1	1	½	—	1	0	0	1	1	1	1	0	1	0	½	1	1	1	1	1	1	1	10½
BURN, A.	England	1	0	0	1	—	0	1	1	1	1	1	0	1	1	0	1	1	1	1	1	1	1	9½
GUNSBERG, I.	England	1	0	0	0	1	—	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	9
JANOWSKI, D.	France	0	0	0	0	0	1	—	0	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	9½
LASKER, E.	England	½	1	1	1	1	1	1	—	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	15½
MARCO, G.	Austria	1	1	1	1	1	1	0	1	—	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	8½
MASON, J.	England	½	0	0	1	1	1	1	0	1	—	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	9½
MIESES, J.	Germany	1	0	0	1	1	0	0	1	0	0	—	0	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	7½
PILLSBURY, H. N. . .	America	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	0	—	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	16½
POLLOCK, W. H. K.	Canada	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	—	1	1	1	1	1	1	1	1	1	8
SCHIFFERS, E.	Russia	0	½	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	—	1	1	1	1	1	1	1	1	12
SCHLECHTER, C. . . .	Austria	½	½	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	—	1	1	1	1	1	1	1	11
STEINITZ, W.	America	1	1	0	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	—	1	1	1	1	1	1	13
TARRASCH, DR.	Germany	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	—	1	1	1	1	1	14
TCHIGORIN, M.	Russia	½	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	—	1	1	1	1	16
TEICHMANN, R.	England	1	1	1	0	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	—	1	1	1	11½
TINSLEY, S.	England	0	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	—	1	1	7½
VERGANI, B.	Italy	1	0	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	—	1	3
WALBRODT, A.	Germany	0	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	—	10

C'est le mardi 3 septembre, dans l'après-midi, que les prix furent présentés aux gagnants par Mrs Sayer-Milward, épouse d'un membre du Comité, grand propriétaire terrien de la région de Hastings⁵⁴.

Les sept premiers joueurs classés étaient les suivants :

1. H. N. Pillsbury, Etats-Unis (150£)
2. M. Tchigorine, Russie (115£)
3. E. Lasker, Angleterre (85£)
4. Dr. Tarrasch, Allemagne (60£)
5. W. Steinitz, Etats-Unis (40£)

⁵³ Ibidem, p. 323.

⁵⁴ <https://discovery.nationalarchives.gov.uk/details/r/4dcoc898-b8d6-4757-b6de-55f5c94a5474>

- 6. E. Schiffers, Russie (30£)
- 7. C. von Bardeleben, Allemagne (15£ 5s)
- 7. R. Teichmann, Angleterre (14£ 15s)

Quant aux prix de consolation, ils furent distribués comme suit :

- C. Schlechter, Autriche : 13£
- H. Blackburne, Angleterre : 10£ 10s
- A. Walbrodt, Allemagne : 7£
- A. Burn, Angleterre : 9£
- D. Janowski, France : 9£
- J. Mason, Angleterre : 8£
- H. E. Bird, Angleterre : 5£
- I. Gunsberg, Angleterre : 7£ 10s
- A. Albin, Etats-Unis : 7£
- G. Marco, Autriche : 7£
- W. H. K. Pollock, Canada : 6£ 10s
- S. Tinsley, Angleterre : 7£
- J. Mieses, Allemagne : 6£ 10s
- B. Vergani, Italie : 2£

Comme nous le savons, Tchigorine reçut en outre une magnifique bague et la *Théorie et pratique des échecs* de Carlo Salvioli (pour avoir joué le plus de Gambit Evans acceptés), ainsi qu'un agrandissement photographique (pour avoir été le premier à gagner sept parties).

Le prix spécial du Comité (5£) fut accordé à Schlechter, qui avait obtenu le plus de victoires contre les joueurs classés (en l'occurrence, deux, respectivement Pillsbury et Schiffers). Enfin, chaque joueur reçut un exemplaire d'un ouvrage sur les *Antiquities of Hastings*.

À l'initiative de Pillsbury, secondé par Lasker, Mrs Sayer-Milward fut chaleureusement acclamée par le public pour son aimable diligence. Tchigorine annonça publiquement l'organisation prochaine d'un tournoi à Saint-Pétersbourg (voir l'article sur la technique et la pratique des échecs du présent numéro).

En outre, deux parties notées supplémentaires sont proposées dans le compte-rendu. La première est une partie en consultation, jouée pour le plaisir, le jeudi

15 août, entre Blackburne et Pillsbury (Blancs) et Tchigorine et Schiffers (Noirs), dont Cheshire dit qu'elle est un « excellent spécimen des échecs, dont l'étude attentive peut donner de grands fruits⁵⁵ » ; la seconde a opposé Maróczy, vainqueur du tournoi amateur, et un autre concurrent du même tournoi, ayant obtenu un prix de consolation, le rev. J. Owen⁵⁶.

⁵⁵ Ibidem, p. 341.

⁵⁶ Ibidem, p. 339.

NOUVELLES ÉLITES ÉCHIQUÉENNES, NOUVELLE MENTALITÉ AU XIX^E SIÈCLE

— François-Guy Delaroche

L'histoire des échecs en Europe est généralement séparée en deux périodes distinctes : les échecs avant Morphy et les échecs après Morphy.

Voici comment le théoricien Richárd Réti (1889–1922) décrit la première période de l'histoire des échecs (i.e. avant Morphy) : « ... [les anciens maîtres] nous donnent l'impression qu'ils tâtonnaient dans l'obscurité, les erreurs grossières et flagrantes qui apparaissent dans leurs parties nous font supposer que même les joueurs les plus expérimentés, pour obtenir une compréhension précise d'une situation, autrement dit une "visualisation", éprouvaient les mêmes difficultés qu'un débutant d'aujourd'hui⁵⁷. » De ces tâtonnements, il est vrai, émanait un charme singulier lié au goût de l'aventure.

Toutefois, les efforts de conceptualisation ne sont pas absents des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, qui ont donné de grands théoriciens. Dans la première moitié du XIX^e siècle, parmi les représentants de l'école pourtant qualifiée de romantique, on doit tout particulièrement signaler, à cet égard, les membres de la Pléiade de Berlin, ainsi que les deux célèbres rivalités franco-britanniques : Mahé de La Bourdonnais vs. McDonnell, Staunton vs. Saint Amant, et enfin Adolf Anderssen.

La deuxième période de l'histoire des échecs (i.e. après Morphy) a plus précisément pour point de départ Wilhelm Steinitz. À la fois théoricien et très grand joueur, Steinitz est considéré comme celui qui a posé les premières bases véritablement scientifiques du jeu d'échecs, par la théorisation du jeu positionnel. Dorénavant, les ouvertures allaient être dûment répertoriées, afin que les joueurs puissent les maîtriser parfaitement dans le but de pouvoir développer leurs pièces sur les meilleures cases, c'est-à-dire là où elles pourraient donner leur meilleur potentiel.

Paul Morphy, quant à lui, se situe à la charnière des deux périodes. D'une part, il est considéré comme le dernier joueur d'échecs romantique ; d'autre part, son jeu présente déjà certains caractères du jeu positionnel.

⁵⁷ Richárd RÉTI, *Modern Ideas in Chess* (préface de l'auteur, premier chapitre) (1923).

Qu'est-ce que le jeu positionnel ? Ou plutôt, quelle est sa signification ? Dans un certain sens, il peut être envisagé comme le reflet d'une mentalité nouvelle, qui s'apprêtait à supplanter l'ancienne (celle des joueurs d'échecs romantiques). La nouvelle mentalité, d'une part, s'appuyait essentiellement sur une approche analytique de la réalité ; d'autre part, elle était marquée par le principe d'efficacité qui commençait à s'imposer à cette époque dans tous les domaines.

Après avoir vaincu les joueurs d'échecs les plus valeureux de l'époque, lors de sa brève tournée en Europe (1858-1859), Morphy a cessé de participer à toute compétition et, d'une manière générale, s'est retiré de la vie publique. Son attitude étrange a éveillé l'attention de certains psychanalystes, mais elle n'a sans doute pas suffisamment éveillé celle des historiens des mentalités.

Arrivé à cette étape de notre raisonnement, une question ne manque pas de s'imposer. Dès lors qu'on l'examine dans la perspective de l'histoire des mentalités, le fait que Morphy ait renoncé à jouer aux échecs peut-il être lié à l'évolution du jeu évoquée plus haut, à savoir le passage de l'état pré-scientifique à l'état scientifique ?

Voyons si nous pouvons y répondre en mettant d'abord en lumière les particularités respectives du jeu romantique (avant Morphy) et du jeu positionnel (après Morphy), puis en examinant progressivement trois aspects du problème :

- distinction des deux périodes de l'histoire des échecs, dans la perspective de la philosophie des sciences ;
- examen de la psychologie du joueur d'échecs en tant qu'individu ;
- examen de la psychologie du joueur d'échecs en tant que partie intégrante de l'histoire de son époque.

Introduction. Les particularités du jeu romantique et du jeu positionnel

Le débutant d'aujourd'hui, qui souhaite progresser aux échecs, s'interroge naturellement sur la meilleure manière de procéder. Il peut d'abord rejoindre un club affilié à la Fédération française des échecs ; il tâchera, par la pratique régulière du jeu, d'éviter les fautes systématiques auxquelles le manque d'expérience n'a cessé de l'assujettir. Il profitera de l'expérience de ses collègues. Le débutant pourra en outre tirer avantage d'une série de maximes qu'il aura

l'occasion d'entendre autour de lui. En voici quelques-unes : « Il faut sortir ses pièces » ou bien « Les pions sont l'âme des échecs » ou encore « Il faut occuper le centre ». Toutefois, le risque est grand, pour ceux qui n'ont pas la tournure d'esprit empirique, d'être dérouté, plus qu'aidé par ces conseils, qui sont applicables de manière inégale, selon que le début de la partie est fermé, ouvert, semi-fermé, semi-ouvert. Faut-il sortir ses pièces ? Certes, s'il s'agit d'un début ouvert. Morphy, par exemple, avait coutume de sortir très rapidement ses pièces, car le début ouvert lui permettait de prendre le contrôle d'une ou plusieurs colonnes ouvertes. Steinitz, quant à lui, préférait les débuts fermés, où l'impératif n'est pas de sortir ses pièces, mais de procéder plutôt par des manoeuvres lentes en attaquant sur l'aile. Si Steinitz, fondateur de l'école dite classique, ou moderne, s'efforçait d'occuper directement le centre, afin de le bloquer, les représentants de l'école dite hyper-moderne considéraient, quant à eux, que le centre ne devait pas être occupé, mais seulement contrôlé à distance.

Philidor, au XVIII^e siècle, avait proclamé que les Pions étaient l'âme des échecs. En cela, il encourageait les joueurs à ne pas bloquer les Pions, en début de partie, avec leurs Cavaliers⁵⁸ et à pousser les Pions vers la case de promotion. D'ailleurs, plusieurs parties bien menées illustrent parfaitement le rôle des chaînes de pions liés de Philidor, qui s'avancent inéluctablement jusqu'à la case de promotion. Steinitz reprochait l'excès d'initiative accordé par Philidor aux pions, en soulignant qu'en poussant ces derniers plus qu'il n'était strictement nécessaire, on risquait de créer des cases faibles où les pièces ennemies pourraient s'installer durablement. Dès lors, l'avis de Philidor, selon lequel les Cavaliers ne doivent pas bloquer les Pions, tomba en désuétude. Puis le principe de Steinitz, selon lequel il faut éviter de créer des cases faibles, à son tour tomba en désuétude, quand l'école soviétique d'échecs produisit un représentant comme Isaac Boleslavski, lequel professait la conviction, dans le cadre de la défense sicilienne, qu'en affaiblissant sciemment la case d5 (« Trou de Boleslavski »), les Noirs pouvaient obtenir un jeu avantageusement dynamique.

De nombreux ouvrages de vulgarisation ont été publiés pour éclairer le débutant qui souhaite améliorer son jeu. Ces livres synthétisent l'évolution de la pratique des échecs. On y découvre notamment l'intérêt tout particulier que les joueurs du XIX^e siècle ont accordé à l'étude des divers débuts de partie, en établissant finalement des classifications de plus en plus rigoureuses des ouvertures. En

⁵⁸ Par les coups 2 ... Cf6 ou 2 ... Cc6.

particulier, les parties jouées lors des matches entre La Bourdonnais et McDonnell ou entre Saint-Amant et Staunton, dûment répertoriées, ont constitué un fond de recherche inestimable pour la création d'une Encyclopédie des ouvertures. Le *Handbuch für Schachspieler*, publié par P. R. Von Bilguer en 1843, représente un travail de recherche et de classification qui a suscité la plus grande admiration. Toutefois, bien qu'animés par l'esprit encyclopédique, les joueurs d'échecs de la première moitié du XIX^e siècle continuaient à jouer d'une manière que l'on n'a pas considéré comme "scientifique" à part entière, tandis que celle de Steinitz, plus tard, l'a bel et bien été. L'esprit de fantaisie, sans doute, l'emportait encore sur le principe d'efficacité. Dans le jeu de Steinitz, la priorité est donnée à l'efficacité, c'est-à-dire, en quelque sorte, à la capacité d'être toujours pertinent. Pour être efficace, avant d'attaquer, il faut d'abord construire une bonne défense. Quant aux joueurs romantiques, ils s'intéressaient plus particulièrement à l'attaque et pour cela ils étaient prêts à sacrifier des pièces, beaucoup de pièces.

Adolph Anderssen fut le représentant le plus intrépide de l'école romantique. Voici comment l'historien Harry Golombek décrit son jeu : « un jeu plein de coups tactiques, de pièges, d'embûches et d'attaques, tantôt frontales, tantôt sournoises⁵⁹. » Cette manière quelque peu espiègle d'aborder les échecs ne manque pas d'étonner Golombek, d'autant plus qu'Anderssen, selon lui, menait une vie tout-à-fait réglée : « l'homme qui ne tolérât nul écart dans sa vie personnelle était aussi celui qui ne tolérât pas le moindre instant de passivité dans le monde imaginaire des échecs⁶⁰. »

La mentalité d'Anderssen était de type patriarcal. Or celle-ci, au cours du XIX^e siècle, a été remplacée par une mentalité de type individualiste. Pour essayer de comprendre ce phénomène, intéressons-nous brièvement à un autre domaine, celui de la correspondance. Les historiens des mentalités ont observé qu'au XVIII^e siècle, dans les milieux aristocratiques, les échanges épistolaires commençaient et finissaient par des formules obéissant à un rituel à la fois touffues et rigides, tandis que le contenu des lettres lui-même débordait souvent d'originalité, de légèreté, à la fois dans le style et dans les idées, autrement dit, d'une authentique singularité. Au siècle suivant, avec la montée en puissance de la bourgeoisie, les formules de début et de fin ont connu une phase de simplification, car, si l'on admettait le caractère utilitaire du formalisme, il apparaissait

⁵⁹ Harry GOLOMBEK, *Chess : A History*, 1976, p. 150.

⁶⁰ Ibidem.

contradictoire d'accorder à ce dernier une nature foisonnante, au détriment même de son utilité (de son efficacité).

En d'autres termes, du formalisme des formules épistolaires de début et de fin, on n'a conservé que ce qu'elles avaient d'utile, en excluant toute valeur rituelle (expression singulière du beau, du bon et du vrai). Quant au contenu des échanges, il fut marqué par une forte poussée du conformisme, tant sur le plan des idées que celui du style. À rebours, et par analogie, cela nous permet de comprendre comment Anderssen pouvait être, d'une part, corseté dans son mode de vie patriarcal, fondé sur une vision rituelle et non utilitaire de l'ordre ; d'autre part, capable de la plus grande originalité dans son jeu d'échecs.

Paul Morphy est considéré à la fois comme un joueur d'échecs romantique et comme le premier joueur ayant posé les bases du jeu positionnel. On reconnaît un joueur romantique au fait que, s'il n'est pas absolument contraint de jouer un coup de défense, il joue un coup d'attaque. Paul Morphy, quant à lui, pouvait se contenter de jouer un coup de développement. Il avait une compréhension très claire de la place où chaque pièce pouvait bénéficier du meilleur potentiel⁶¹. Ainsi, ses coups de développements lui permettaient de renforcer sa défense, tout en préparant son attaque.

Anderssen disait à propos de Morphy : « [...] jouer contre Morphy, c'est abandonner tout espoir de tendre un piège à son adversaire⁶²... » À ce propos, le joueur d'échecs américain, Ruben Fine, a observé que l'idée n'était pas venue à Anderssen qu'il aurait pu, pour sa part, modifier son type de jeu face à Morphy ; de toute évidence, psychologiquement, Anderssen ne pouvait pas adopter un autre type de jeu⁶³.

Le jeu positionnel fut adopté par Wilhelm Steinitz dans la deuxième phase de sa carrière, aux années 1870. Par la suite, il en fit la théorie dans son livre intitulé *The Modern Chess Instructor*, publié pour la première fois à Londres en 1889. Le jeu positionnel est une manière, pour ainsi dire, scientifique d'envisager la théorie des échecs. Selon Steinitz, deux adversaires qui ont sérieusement étudié l'enchaînement des coups des diverses ouvertures finissent inmanquablement par

⁶¹ Richard RÉTI, *ibidem*.

⁶² Reuben FINE, *The Psychology of the Chess Player*, Dover Publications, Inc., New York, 1967, p. 31.

⁶³ *Ibidem*.

atteindre des positions égales. Seul un jeu précautionneux permet à un joueur d'accumuler les petits avantages qui décideront de la victoire en sa faveur.

Au contraire, le jeu des romantiques était audacieux. Or, selon Steinitz, une attaque excessivement hardie portait préjudice à la défense en révélant des faiblesses positionnelles que l'adversaire pouvait exploiter minutieusement et scientifiquement. L'auteur d'une vaste histoire des échecs, H. J. R. Murray (1868-1955), a lui-même assisté à l'intronisation de l'école moderne, qu'il a résumée en les termes suivants : « La tactique, en début de partie, consiste à établir une position sûre, exempte des points faibles par lesquels un adversaire pourrait forcer une entrée. Dès lors, la stratégie l'a emporté sur les combinaisons d'attaque de jadis, d'où la naissance d'une nouvelle théorie du jeu des pions. Le pion est désormais considéré comme plus fort lorsqu'il reste à sa position initiale et plus faible au fur et à mesure qu'il avance, car son avancée laisse derrière lui des "trous", cases qui ne sont plus protégées par nul pion. Quant à la tactique de milieu de partie, elle consiste à exploiter la moindre faiblesse dans la position de l'adversaire ou à le contraindre à s'affaiblir insensiblement. Les avantages minimes sont accumulés, jusqu'à ce que la réduction des forces en présence leur donne une valeur suffisante pour décider de l'issue de la partie⁶⁴. » Formulé dans la foulée, le jugement esthétique de Murray est indissociable d'un jugement moral : « La Nouvelle Ecole est ennuyeuse et manque d'audace, en comparaison à celle qu'elle a remplacée, mais "elle se réserve la possibilité de conclure sur une nulle" et en cela est supposée rapporter davantage dans les matchs et les tournois.. » L'expression : « garder la nulle à portée de main » est forte. D'ailleurs, Murray termine son livre monumental (890 pages), consacré à l'histoire des échecs depuis les temps immémoriaux, en exprimant le souhait que des joueurs d'échecs ayant des conceptions plus "nobles" sur la manière de vaincre son adversaire pourront, à leur tour, opposer de nouveaux principes de jeu à la nouvelle méthode mise en place par l'École moderne envers laquelle Murray ne cache pas sa désapprobation. En substance, selon Murray, de mémoire d'homme, on n'a jamais vu une telle manière de jouer aux échecs ! Mais, ajoute-t-il, « lorsque nous voyons un joueur comme H. N. Pillsbury (1872-1906) se classer à plusieurs reprises parmi les premiers, lui dont le jeu est ouvert au style ancien, imaginatif et courageux, nous pouvons nous permettre de remettre en cause la supériorité de la Nouvelle Ecole en matière de tactique de jeu⁶⁵. »

⁶⁴ H. J. R. MURRAY, *A History of Chess*, At Clarendon Press, Oxford, 1913, p. 889-890.

⁶⁵ MURRAY, *A History...* p. 890.

Cela dit, à la fin du XIX^e siècle, l'école classique de Steinitz se propagea rapidement à travers l'Europe. Mais, contre ses principes rigides et sa monotonie se développa, au début du XX^e siècle, l'école néo-romantique, que l'on a aussi appelée hyper-moderne. Toutefois, l'école-hypermoderne se place en continuation, au moins autant qu'en opposition de l'école moderne. Simplement, elle a apporté un certain raffinement, selon lequel le centre doit être, non pas occupé (comme le dit l'école classique, ou moderne), mais contrôlé à distance. À partir de cette idée simple, un jeu se développe sur l'échiquier de manière nouvelle, complexe et fascinante.

Une école, en revanche, est restée foncièrement opposée à l'école dite moderne ou classique, c'est l'école d'échecs russe, qui remonte à Tchigorine, contemporain et adversaire de Steinitz. Son style de jeu a été considéré comme romantique. À l'école russe a succédé l'école soviétique, dont Tchigorine et Alekine furent naturellement considérés comme des précurseurs. Leur devise était : dynamisme et combativité. Tandis que l'école classique, comme nous l'avons vu, prônait la prudence et recommandait une progression lente, systématique, inéluctable. Boleslavski et son successeur, Sveshnikov, ont donné leur nom à une position paradoxale, consistant à développer une dynamique efficace en créant sciemment une faiblesse positionnelle en début de partie. En cela, les deux joueurs ont fait honneur à Tchigorine et à l'école russe, qui a toujours refusé d'obtempérer aux principes de l'école moderne.

L'antinomie école romantique – école moderne, dans la perspective de la philosophie des sciences

Il s'agit d'analyser l'antinomie entre l'école romantique et l'école moderne dans la perspective des approches dites "émergente" et "réductionniste", qui caractérisaient alors la réflexion au sein de la recherche sur la philosophie des sciences.

L'émergence est un concept formalisé au XIX^e siècle, dont le principe a été formulé en une hypothèse devenue célèbre : « le tout ne consiste pas seulement dans la somme des parties ». Cela veut dire qu'entre les différentes parties d'un tout, il existerait des relations capables de créer des zones métaphoriques dont l'approche réductionniste est incapable de rendre compte, laquelle a pour adage : « le tout est la somme des parties ». Or les théoriciens des échecs ont généralement convenu que la pratique romantique des échecs dégagait une sorte

de poésie particulière évoquant des qualités associées à un idéal moral, comme le courage, l'imagination, l'intrépidité.

Quant à l'approche réductionniste, elle a pour objectif de recenser, autant que possible, toutes les parties dont la somme constituera le tout. Steinitz a consolidé sa théorie des échecs sur le principe même que la patiente accumulation de petits avantages décide en derniers ressorts de la victoire. Rappelons-nous comment l'historien Murray a synthétisé les conceptions de Steinitz au sujet du milieu de partie : « Quant à la tactique de milieu de partie, elle consiste à exploiter la moindre faiblesse dans la position de l'adversaire ou à le contraindre à s'affaiblir insensiblement. Les avantages minimes sont accumulés, jusqu'à ce que la réduction des forces en présence leur donne une valeur suffisante pour décider de l'issue de la partie⁶⁶. »

Un seul joueur peut disputer valablement la préséance à Steinitz, en ce qui concerne la mise en place du jeu positionnel. Et c'est précisément Paul Morphy. À ce sujet, Harry Golombek a tenté une analogie intéressante avec l'histoire de l'Art : « Dans le jeu des maîtres d'aujourd'hui, le jeu positionnel est devenue monnaie courante, mais pensons à l'époque où Morphy l'a pratiquée pour la première fois. L'idée sembla certainement aussi surprenante, pour ainsi dire, que le concept de perspective a dû l'être dans le monde de la peinture⁶⁷. »

Doit-on comprendre que l'art médiéval, où la perspective était absente, est inférieur à l'art de la Renaissance, naturaliste et respectant, entre autres, les règles de la perspective ? Golombek semble ignorer qu'après plusieurs siècles de naturalisme (les Temps modernes), des artistes comme Gauguin, van Gogh ou Cézanne, à la fin du XIX^e siècle, ont rompu avec les règles ordinaires de la perspectives – et avec le naturalisme en général, y compris l'idéalisme symbolique – afin de rendre à la réalité toute sa richesse métaphorique et spirituelle⁶⁸. D'ailleurs, transposée dans l'antinomie entre émergence et réductionnisme, la remarque sur les Beaux-arts de Golombek attire notre attention sur le fait que l'absence de perspective dans la peinture correspond plutôt à une vision du monde émergente, tandis que l'application de la perspective correspond à une vision du monde réductionniste.

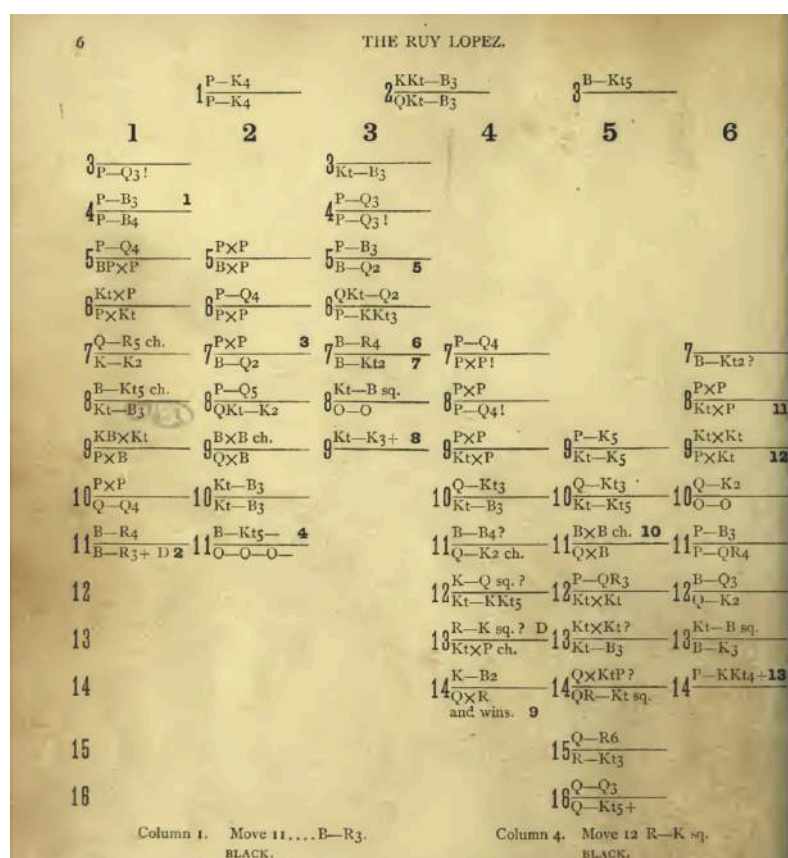
⁶⁶ Ibidem, p. 889.

⁶⁷ Harry GOLOMBEK... p. 147.

⁶⁸ Henri de MONTETY, « Le problème du symbolisme dans la peinture », *Catholica*, hiver 2024-2025.

Richárd Réti, représentant éminent de l'école hyper-moderne, a tenté lui aussi un parallèle entre l'histoire des échecs et celle de l'art. Ainsi classe-t-il Steinitz dans la catégorie du "naturalisme". Quant aux joueurs hyper-modernes, ils ont, selon Réti, pour intention de dépasser l'école moderne en restituant aux échecs une profondeur primordiale. « De même que l'art s'est détourné du naturalisme, l'idéal du maître d'échecs moderne n'est plus en accord avec le développement naturel du jeu, avec ce que l'on pourrait qualifier de "jeu solide".⁶⁹ » On serait tenté de croire, en lisant la remarque de Réti, que l'école moderne fondée par Steinitz est aux échecs ce que la physique newtonienne fut pour la science.

Quoi qu'il en soit, le XIX^e siècle était friand de naturalisme dans tous les domaines de la pensée : l'héritage du cartésianisme, l'empirisme, le réductionnisme. Le penchant pour une mentalité analytique était dans l'air du temps.



Wilhelm STEINITZ, *Modern Chess Instructor*,
G. P. Putnam's Sons, New York, London, 1889,
édition princeps, p. 6.

La philosophie analytique s'est particulièrement déployée dans les domaines de la logique, de la philosophie du langage et de la philosophie des sciences. Au-delà de ses domaines de prédilection, elle s'est imposée durablement, vers la fin du XIX^e siècle, dans la pensée en général. Le père de la philosophie analytique est Bertrand Russel (1872-1970), qui défendait l'idée d'une philosophie scientifique. Scientifique, à cette époque, est devenu le mot d'ordre. Steinitz, et avec lui la plupart des joueurs d'échecs aspiraient au statut scientifique. Si Steinitz a élaboré sa théorie des échecs sur des bases scientifiques,

⁶⁹ Richárd RÉTI, *Modern Ideas in Chess* (préface de l'auteur, deuxième paragraphe).

d'autres penseurs se sont penchés sur la théorie du jeu, en général, au point que celle-ci est devenue un champ de recherche à part entière⁷⁰. Les recherches sur la théorie du jeu avaient pour objectif principal d'approfondir, dans le contexte des jeux les plus divers (y compris les échecs), la notion de décision, afin d'explorer son application dans divers domaines de la vie publique, notamment dans la conduite de l'économie.

Quant aux échecs, ils furent classés dans la catégorie des jeux à somme nulle, c'est-à-dire les jeux où ce que gagne l'un, l'autre le perd⁷¹.

Dès le début du XX^e siècle, de nouvelles théories ont complété la réflexion déjà riche sur la question de la décision. Mentionnons la théorie de la décision intemporelle, qui se penche sur les combinaisons possibles en fonction de l'offre et de la demande et des disponibilités et contraintes ; ou encore la théorie de la décision dans l'incertain, dont le principe est d'étudier les conséquences de la décision prise en l'absence de l'ensemble des données nécessaires.

174 Erstes Buch. Erste Gruppe. Erste Eröffnung. Das Königsspringerspiel.

				1. Weiß: e2—e4	Schwarz: e7—e5		
				2. Sg1—f3	Sb8—c6		
				3. Lf1—c4	Lf8—e5		
				4. e2—e3	Sg8—f6!		
(§ 4.)				5. d2—d4	e5—d4:		
	10.	11.	12.	13.	14.	15.	16.
36.	(Sb1-c3) f7-f6 ¹	h2-h3 ² f6-e5:	Lb5-e6: b7-c6:	Sf3-e5: Lc8-a6	Se3-e4: ³ d5-e4: ⁴	Dd1-b3 ⁺ Dd8-d5	Tf1-d1: Dd5-b3:
37.	..	Lc1-e3 Lc8-f5 ⁶	Dd1-b3 ⁶ Sc6-e7	Ta1-d1 e7-c6	Lb5-d3 Sc4-c3: ⁷	b2-c3: f6-e5:	Sf3-e5: Dd8-d6
38.	---	Lc1-e3 ⁹ f7-f5 ¹⁰	e5-f6: g7-f6: ¹¹	Ta1-c1 ¹² Sc6-e7	Sc3-e4: d5-e4:	Dd1-b3 ⁺ Kg8-h8	Sf3-d2: f6-f5
39.	..	..	Lg4-f3: ..	Dd1-f3: Tf8-f6:	Df3-g4 Sc6-d4:	Lc3-d4: Lb6-d4:	Sc3-e4: d5-e4:
40.	..	..	Se4-c3: ..	Dd8-f6: ..	Lb5-e2 Lg4-f3:	Lc2-f3: Sc6-e7	Dd1-b3 Ta8-d8

P. R. von Bilguer, *Handbuch des Schachspiels*, Leipzig, 1889, p. 147.

Publié pour la première fois en 1843.

Steinitz a eu le grand mérite de donner à la présentation des ouvertures une approche encyclopédique, dans la continuité des travaux remarquables du théoricien des échecs, P. R. von Bilguer, synthétisant la recherche des joueurs d'échecs allemands, notamment ceux du groupe de la Pléiade de

⁷⁰ John von NEUMANN, Oskar MORGENSTEIN, *Theory of Games and Economic Behaviour*, Princeton University Publication, 1944. Notons que les deux auteurs sont respectivement mathématicien et économiste.

⁷¹ Émile BOREL (1871-1956), mathématicien probabiliste, est l'auteur du théorème du minimax appliqué aux « jeux à somme nulle ». Les économistes ont eu recours à son théorème notamment dans l'analyse du Protectionisme.

Berlin. D'après Steinitz, la prise de décision concernant le choix de la réponse à donner à un certain type d'ouverture de l'adversaire dépend d'une étude approfondie de toutes les réponses disponibles et de leurs conséquences. Rappelons à cet égard la sévérité de Richárd Réti, lorsqu'il évoquait les traités théoriques des premiers maîtres des Temps modernes (il « tâtonnaient dans l'obscurité [...] éprouvaient les mêmes difficultés qu'un débutant d'aujourd'hui pour "visualiser" l'échiquier⁷². » Fort bien. Mais aujourd'hui, justement, les progrès réalisés dans la mise au point de l'intelligence artificielle sont tels que l'on pourrait, en paraphrasant Réti, s'exclamer : le joueur d'échec humain d'aujourd'hui, quelque savant qu'il soit et quel que soit le nombre d'ouvertures qu'il aura assimilées, semble « tâtonner dans l'obscurité », si on le compare aux capacités de jeu des supercalculateurs.

Les recherches sur le processus de décision dans le domaine des jeux se sont avérées fécondes et l'on ne compte plus les arbres de décision, voire les forêts d'arbres de décision qui sont aujourd'hui utilisés sous forme de graphiques dans tous des domaines.

En 1894, Alfred Binet, psychologue et co-fondateur de la psychométrie, se livrait déjà à une étude qu'il qualifiait d' « expérimentale » sur la mémoire des joueurs d'échecs, telle que celle-ci se révèle dans les parties jouées à l'aveugle. Ces recherches lui permirent de publier un ouvrage intitulé *Psychologie des grands calculateurs et joueurs d'échecs*⁷³. Selon Binet, ce type particulier de mémoire doit être qualifié de « mémoire visuelle géométrique », car « tous les joueurs se représentent nettement la position des pièces sur l'échiquier et les rapports spatiaux qu'elles effectuent entre elles⁷⁴. » Dans son livre, Binet fait référence à un échantillon de joueurs de toute première importance, par exemple à travers les parties disputées à l'aveugle entre les deux joueurs français, Alphonse Goetz et Samuel Rosenthal, auxquelles il a personnellement assisté en 1893, ainsi qu'au jeu de Blackburne, Tchigorine, Cunnoek, Maczuski, Schallopp, Taubenhau, Tarrasch, Arnous de Rivière, qu'il a interrogés sur leur expérience des parties à l'aveugle. En guise de bilan, Alfred Binet a dressé un tableau complet des joueurs d'échecs en procédant à une classification par nationalité, religion, profession.

⁷² Richárd RÉTI, *Modern Ideas in Chess* (préface de l'auteur, premier chapitre).

⁷³ Alfred BINET, *Psychologie des grands calculateurs et joueurs d'échecs*, Librairie Hachette et Cie, Paris, 1894.

⁷⁴ BINET, *Psychologie des grands calculateurs et joueurs d'échecs...* p. 310.

Célébrités échiquéennes.

NOMS	NÉS EN	MORTS EN	VILLES ET PAYS	RELIGIONS	RACES
Philidor	1726	1795	Dreux, France.	Chrétien.	Latin.
La Bourdonnais	1797	1850	Île Bourbon, France.	Chrétien.	Latin.
Mac Donnell	1798	1834	Angleterre.		
Deschapelles	1780	1857	Ville d'Avray, France.	Chrétien.	Latin.
Kieseritzky	(1800)	1850	Pologne.	Israélite.	Juif.
Petroff	17...	1807	Russie.		Slave.
Staub	1810	1879	Angleterre.	Protestant.	Anglo-Saxon.
Lowenthal	1810	1876	Budapest, Hongrie.	Israélite.	Juif.
Jacobi	1813	1872	Russie.		Slave.
Anderssen	1818	1879	Breslau, Allemagne.	Protestant.	Germain.
Schoumoff	1819	1851	Russie.		Slave.
Neumann	(1855)	1881	Gleiwitz, Prusse.		Germain.
Morphy (Paul)	1837	1884	New Orleans, Etats-Unis.		Latin, mère française.
MacKenzie	1837	1891	Ecosse, Angleterre.	Protestant.	Anglo-Saxon.
Harwitz	1823	1889	Breslau, Allemagne.		Germain.
Saint-Amant	1800	1872	Montluçon, France.	Chrétien.	Latin.
Kolisch	1847	1889	Presbourg, Hongrie.	Israélite.	Juif.
Paulsen (L.)	1833	1891	Noxengrund Lippe, Allemagne.	Protestant.	Germain.
Zukertort	1852	1888	Lublin, Pologne.	Protestant.	Germain.

Buckle, le grand écrivain anglais, a été aussi un très fort joueur d'échecs.

LE MONDE DES ÉCHECS.
221

Nous ne pouvons pas nous empêcher de remarquer qu'Alfred Binet, co-fondateur de la psychométrie, avait une façon toute personnelle de prendre les mesures de la religion. Les joueurs d'échecs, selon lui, appartiennent aux catégories suivantes : chrétiens, protestants, Israélites. Sans négliger l'offense faite aux protestants (qui ne seraient pas chrétiens ?), on peut aussi s'interroger sur d'éventuelles spécificités significatives au sein même de la catégorie composite des joueurs chrétiens, notamment en ce qui concerne les joueurs slaves (pourtant nombreux dans le métier des échecs). Au demeurant, comme on peut le constater sur l'extrait du tableau ci-dessous, le dilemme a été résolu simplement : en évitant toute mention de la religion des joueurs russes. Cela dit, celle d'Alexander McDonnell n'est pas non plus mentionnée (natif d'Irlande du nord, était-il "chrétien", "protestant" ?)

Concrètement, l'enquête d'Alfred Binet consistait à interroger les joueurs au moyen d'un questionnaire en quatorze points, dans le but de mesurer tout ce qui pouvait l'être en vue d'une classification, suivie par une analyse des détails, laquelle - selon la méthode scientifique - devait pouvoir conduire à des conclusions solides et surtout généralisables.

Pour illustrer notre sujet, à savoir l'opposition émergence-réductionnisme, et tenter de comprendre dans quelle mesure une manière de jouer aux échecs – celle d'Anderssen ou de Morphy – s'apparente plus à l'émergence, tandis que l'autre – celle de Steinitz – s'apparenterait plutôt au réductionnisme, deux points, parmi les quatorze, nous intéressent particulièrement⁷⁵ :

« 6^e question : Vous représentez-vous l'échiquier et ses pièces simultanément dans leur ensemble, ou bien seulement par parties qui vous apparaissent d'une manière successive ? »

« 10^e question : N'avez-vous nulle conscience de la forme et de la couleur, et vous représentez-vous, quand vous pensez à une position, la place des pièces et leurs relations réciproques ? Vous représentez-vous aussi, dans ce dernier cas, le mouvement possible, le trajet des pièces, tel qu'il est déterminé par les règles du jeu ? En d'autres termes, au lieu d'une image des couleurs et des formes, avez-vous une image des positions dans l'espace et des mouvements ? »

Ces deux points tentent de déterminer la sensibilité, pour chaque joueur interrogé, à l'égard de deux types de relations fondamentaux : les rapports qui pourraient exister, d'une part, entre le tout et les parties ; d'autre part, entre la matière (sa représentation primaire et sa représentation significative) et le mouvement, ce dernier étant envisagé à la fois dans son caractère spatial immédiat et dans son prolongement et ses ramifications dans le temps, en raison même de la question de la décision qui nous a occupés plus haut.

Les joueurs d'échecs ayant le mieux répondu à la problématique lancée par Alfred Binet sont sans doute Goetz et Tarrasch.

Goetz, qui ne craignait pas la nuance, déplaçait, en quelque sorte, la discussion de la sphère réductionniste en la transposant dans une situation d'émergence. Ses propres recherches personnelles lui avaient déjà permis de distinguer trois conditions nécessaires du jeu à l'aveugle : l'érudition, l'imagination, la mémoire. Il attirait notamment l'attention sur le fait que la maîtrise des ouvertures, au moyen d'une classification de type scientifique à la fois rigoureuse et aspirant au caractère d'exhaustivité, n'était pas une démarche totalement nouvelle, puisqu'elle

⁷⁵ Ibidem, p. 214-215.

existait déjà au XII^e siècle chez les Arabes⁷⁶. Il aurait aussi pu évoquer des racines plus lointaines encore, perses, indiennes.

Cette affirmation ébranle notre idée d'une science des échecs entièrement livrée au progrès linéaire. De fait, le *Handbuch für Schachspiels* de 1843 n'a pas inventé l'approche encyclopédique des ouvertures, mais l'a réinventée. Et Steinitz, de même.

Selon Goetz, la capacité de jouer sans voir l'échiquier n'est pas une fonction de la seule mémoire visuelle : « Car la mémoire, visuelle ou autre, ne peut s'exercer que sur des choses vues ou perçues, tandis que la faculté de combiner n'est autre que celle de penser et de raisonner logiquement. La mémoire, qui sert à retenir les prémisses de nos conclusions, est certainement très précieuse à cet effet ; mais ce n'est certes plus une mémoire visuelle, c'est un simple dérivé de la faculté d'imagination. [...] Une position d'échecs n'est pas une chose stable, c'est une évolution, une transformation constante de la matière matérielle et intellectuelle que représente la 32 pièces sur les 64 cases⁷⁷. »

Dès lors, la conclusion de Goetz est la suivante : « Chaque situation que je possède bien forme pour moi un ensemble : je la saisis comme le musicien saisit dans son ensemble un accord⁷⁸. »

Selon le Dr. Tarrach, la bonne perception de l'ensemble s'obtenait par la reconnaissance adéquate de la particularité : « Je [...] tiens [les parties différentes] séparées par la mémoire des faits. Chaque partie a son caractère individuel. Dans chacune d'elles, il se passe quelque chose de particulier qui me suffit pour la distinguer des autres⁷⁹. »

La « mémoire des faits », sur laquelle s'appuyait Tarrasch, consiste à indexer des « faits » qui se rangent davantage dans la sphère des idées que dans la sphère matérielle. Voici comment Binet caractérise son approche : « [...] l'amateur dont les

⁷⁶ Goetz appuyait ses affirmations sur un ouvrage plus ancien. Antonius VAN DER LINDE, *Geschichte und Litteratur des Schachspiels*, Berlin, 1874.

⁷⁷ Alfred BINET, *Psychologie des grands calculateurs et joueurs d'échecs...* p. 348-349.

⁷⁸ Ibidem, p. 351.

⁷⁹ Ibidem, p. 354.

pensées sont absorbées dans les combinaisons du jeu ne voit pas une pièce de bois à tête de cheval, mais une pièce qui possède la marche particulière du Cavalier et qui équivaut à peu près à trois pions, qui, pour le moment, est peut-être mal placée, qui est sur le point de faire une attaque décisive ou que l'adversaire menace de clouer à sa place [...]. [...] il ne voit pas la matière, mais sa valeur comme cavalier en général. De même pour la couleur des pièces. Tarrach souligne l'insignifiance de ce que l'on voit. Ce qui compte est sa valeur intrinsèque, qui est, dans ce cas, d'ordre éthique : pièces "ennemies" ou pièces "alliées". Pour montrer son mépris pour ce qui est visible par l'oeil, il ajoute : "Je ne saurais, par exemple, dire si les échiquiers employés lors du derniers tournoi à Dresde (en 1892) étaient en bois ou en carton, mais je sais par coeur presque toutes les parties que j'y ai faites. [...] Au jeu ordinaire, on n'aperçoit donc pas les objets ou du moins on ne les voit que très imparfaitement. Comment les apercevrait-on en jouant sans voir"⁸⁰ ? »

Si Tarrasch, d'un côté, en tant que représentant de l'École moderne, considérait, comme Steinitz, que l'accumulation de petits avantages était un aspect essentiel du jeu, dans la mesure où leur somme devait conduire à la victoire, il affirmait, d'un autre côté, que les différentes parties de l'échiquier n'étaient pas un objet d'analyse en dehors du contexte donné par l'ensemble : « Je me représente l'échiquier en entier dans son ensemble avec toutes ses pièces ; non pas une partie spéciale de l'échiquier. Ceci est de rigueur, car sans cela l'action d'une pièce pourrait facilement échapper à l'attention du joueur qui ne voit pas. [...] Je ne regarde pas la mémoire comme la condition la plus indispensable, mais plutôt la faculté imaginative⁸¹. »

La psychologie du joueur d'échecs en tant qu'individu

Au-delà du fonctionnement de l'intelligence des joueurs d'échecs et en parallèle aux facteurs rationnels déterminant leur mode de décision, Alfred Binet s'est intéressé, comme certains de ses confrères, à leur psychologie. Du domaine de la philosophie des sciences, il déplaçait la réflexion vers des questions d'ordre historique ou social et, bien sûr, spécifiquement psychologiques, voire psychanalytiques.

⁸⁰ Ibidem, p. 356-357.

⁸¹ Ibidem, p. 357-358.

Binet s'appuie d'abord sur une opinion formulée par Arnous de Rivière : « À travers le jeu de l'adversaire, on peut discerner sa nature et son tempérament⁸². » Puis il caractérise, en termes parfois poétiques, plusieurs styles de jeu différents : « Les auteurs compétents ont pu déterminer le caractère du jeu de chaque grand joueur. On dit de Cochrane, par exemple, que son jeu impétueux et aveugle rappelait la charge des mamelouks à la bataille des Pyramides, venant se faire empaler, hommes et chevaux, sur les baïonnettes françaises ; comme contraste, on cite le style sévère et froid de Popert et la finesse de M. Heydebrand von der Lasa. On connaît aussi l'ardeur et la fierté de jeu de La Bourdonnais, se mesurant avec la patience et la persévérance de M'Donnel, son adversaire habituel ; M. de Rivière dit qu'il y a la même différence entre le jeu noble et simple de Paul Morphy et le jeu savant, mais entortillé et tortueux de Steinitz [...]⁸³. »

Au début des années trente, un disciple britannique de Freud, Ernest Jones⁸⁴, s'intéressant aux échecs, a publié un article intitulé « The Problem of Paul Morphy. A Contribution to the Psycho-Analysis of Chess ». Nous verrons un peu plus loin ce qu'il en est du "problème de Paul Morphy". Quant au jeu des échecs en général, Jones observait qu'il se déployait entre deux extrêmes « d'une part, l'attaque foudroyante, mais risquée ; d'autre part, l'obstruction défensive et fastidieuse⁸⁵. » Sans difficulté, nous reconnaissons, d'un côté, le jeu d'Anderssen, de l'autre, celui de Steinitz.

La psychologie du joueur d'échecs en tant que partie intégrante de l'histoire de son époque

Paul Morphy se situe précisément à la charnière entre les deux styles, celui d'Anderssen et celui de Steinitz. Et les deux styles, à leur tour, sont représentatifs de deux visions du monde : d'une part, le monde patriarcal (y compris celui de

⁸² Ibidem, p. 265.

⁸³ Ibidem.

⁸⁴ Ernest Jones (1879-1958) : neurologue et psycho-analyste. Il fut l'un des premiers disciples de Freud, auteur en particulier d'une vaste biographie en trois volumes (Ernest JONES, *Sigmund Freud: Life and Work*, London, 1953, 1957, 1959).

⁸⁵ Ernest JONES, « The Problem of Paul Morphy. A Contribution to the Psycho-Analysis of Chess », *The International Journal of Psycho-Analysis*, Volume XII, Part I, January 1931. <http://www.edochess.ca/batgirl/Jones.html> (consulté le 28/11/2024)

l'Amérique patricienne) ; d'autre part, le monde individualiste. En tant que joueur d'échecs, Morphy avait devant lui le choix entre le style de jeu "romantique" et le style de jeu "moderne". Supposons que les deux types de jeu, à l'époque de Morphy, pouvaient offrir au joueur exceptionnel qu'il était des perspectives de victoire comparables sur l'échiquier. En revanche, de son choix dans le domaine des échecs dépendait une orientation plus générale, entre un monde patriarcal, qui se dirigeait alors vers sa fin, et le monde individualiste, alors en plein essor. Si le monde patriarcal reposait sur l'impératif que le fils poursuive l'oeuvre de son père, le monde individualiste, quant à lui, reposait sur l'idée que le fils – pour s'affirmer – devait « tuer le père ».

Paul Morphy a particulièrement intrigué les psychanalystes, en raison de son refus catégorique de participer aux matchs et tournois d'échecs après 1858, année où il a séjourné en Europe et remporté de spectaculaires victoires face aux meilleurs joueurs de son époque.

Ernest Jones a concentré son analyse du cas Morphy sur la nécessité de « tuer le père ». Il explique avec assurance que si Morphy avait voulu continuer à jouer aux échecs, il aurait dû « tuer le père » – le « père » étant, dans son cas, symbolisé par Howard Staunton, lequel, systématiquement, réussit à se dérober aux défis lancés par Morphy pendant qu'il séjournait en Europe.

Le problème de cette interprétation est le suivant : Morphy avait une mentalité patriarcale. Il n'éprouvait sans doute pas (ni consciemment, ni inconsciemment ?) le "besoin" de tuer le père. Au contraire, il ressentait le besoin de continuer son oeuvre. Pourquoi appliquer à Morphy une mentalité de type individualiste, alors qu'il avait – les témoignages sont nombreux – une mentalité de type patriarcal ?

Plutôt que d'affirmer que Morphy a cessé de jouer aux échecs parce que Staunton lui aurait refusé l'occasion de le "tuer", il apparaît plus judicieux de faire l'hypothèse que Morphy, au contraire, a justement suivi Staunton dans son attitude de repli par rapport au nouveau monde des échecs, celui qui se mettait alors en place, avec son caractère sérieux et scientifique. Quant au retrait de Staunton, il a été mis sur le compte de la fatigue occasionnée par de grands travaux d'analyses littéraires sur l'oeuvre de Shakespeare.

La mentalité patriarcale de Morphy ne fait aucun doute. Les divers témoignages de son séjour en Europe montrent que ses goûts, son code de l'honneur, sa manière

de vivre en général étaient de ceux que l'on pratique dans les sociétés attachées à la tradition.

En 1859, un compte-rendu a été publié du voyage de Morphy en Europe : *Paul Morphy by an Englishman*⁸⁶. L'auteur du livre (dont le nom n'est pas spécifié sur la couverture) est l'un des secrétaires du premier Congrès américain d'échecs de 1857. Dans son introduction, il affirme avoir fait la connaissance de Morphy lors de sa participation audit Congrès, puis, ayant précédé le grand joueur en Europe, avoir été en sa compagnie presque jusqu'à la fin de son séjour.

Dans l'ouvrage de cet *Englishman*, on découvre que Morphy fut véritablement choyé à Paris, qu'il a été le sujet permanent des journalistes facétieux qui inventaient sans cesse de flatteuses anecdotes sur son compte, que le sculpteur Lequesne⁸⁷ proposa de faire son buste et que les invitations lui parvenaient, tant du Faubourg Saint-Germain que du Faubourg Saint-Honoré.

L'auteur ne révèle pas l'identité des dames qui souhaitaient faire la connaissance de Morphy, elles sont seulement désignées par leur titre nobiliaire et leur initiale. Par exemple la duchesse de T., dans le salon de laquelle Morphy passa une soirée. Comment se fait-il que sur un ensemble de cinq parties jouées contre la maîtresse de maison, on pût compter deux victoires de la duchesse, deux victoires de Morphy et une partie nulle ? L'auteur (*Englishman*) souligne, à propos des conceptions de la galanterie de Morphy : « Je déclare solennellement qu'en dépit de ma confiance inébranlable en ses pouvoirs de combinaison, jamais je ne parierais un sou sur Morphy face à une adversaire féminine⁸⁸. » Steinitz et Tarrasch, quant à eux, avaient une mentalité nouvelle. Le respect qu'ils éprouvaient envers le jeu des échecs, dans son caractère scientifique et irréfutable, aurait interdit d'approuver les procédés de Morphy, consistant à laisser gagner une dame, simplement pour se rendre aimable. Au contraire, la nouvelle conception de la pratique des échecs invitait les personnes du beau sexe à prendre elles aussi au

⁸⁶ [Anonyme], *Paul Morphy, An Account of His Career in America and Europe With A History of Chess and Chess Clubs and Anecdotes of Famous Players, by An Englishman*, William Lay, King William Street, Strand, London, 1859.

⁸⁷ Eugène-Louis Lequesne (1815-1887) : sculpteur, artiste reconnu du second empire, dont les oeuvres continuent à orner, entre autres, le musée du Louvre et le Jardin du Luxembourg. Il était également un fort joueur d'échecs.

⁸⁸ *Paul Morphy by An Englishman...* p. 154.

sérieux les échecs (et donc à se prendre elles-mêmes au sérieux d'une nouvelle manière). Des championnats étaient organisés en ce sens. Tout ce qui concernait les échecs devenait terriblement sérieux, car, avec Steinitz, les échecs étaient devenus une science.

Quand *Le Palamède* fut fondé, en 1836, les échecs n'étaient pas une science et ils se pratiquaient dans un contexte mondain orné de multiples disciplines. On découvrait dans la revue, outre les analyses d'échecs, des poèmes, des rumeurs, des contes⁸⁹.

Dans un numéro du *Sphinx. Journal des échecs*, en date du 15 avril 1865, Paul Journoud informe ses lecteurs que : « Pour des motifs qu'il suffira d'indiquer brièvement, nous avons dû nous séparer du Palamède français, dont la rédaction même était assujettie à une influence dominatrice et quelquefois opposée à la nôtre⁹⁰. » Puis il déclare simplement : « Notre plan de rédaction est facile à exposer : nous rentrons dans la spécialité exclusive des échecs [...]»⁹¹. » Adieu poésie, souvenirs, banquets. Les échecs devenaient véritablement une science sérieuse. Le *Palamède*, rebaptisé *Palamède français*, comme pour un dernier baroud d'honneur, contenait encore dans son numéro de novembre 1864 une rubrique "légère", intitulée « Variétés », où l'on pouvait en l'occurrence se détendre par la lecture d'un conte sur les échecs d'une quinzaine de pages. On y lisait également quelques nouvelles sur le whist, le jeu des dames, le billard.

Quant à l'impénétrable (?) *Sphinx*, il consacrait plusieurs pages à son antique rival, dans un article intitulé « Le nouveau programme du Palamède français », où l'on exposait le projet, jugé saugrenu, de dédier une partie de la revue aux joueurs expérimentés, et l'autre aux joueurs amateurs, afin de mieux « vulgariser les échecs ». Le rédacteur en chef du *Sphinx*, Paul Journoud, concluait : « Ainsi, c'est bien clair et bien entendu, le but qu'on se propose est de rabaisser le niveau des échecs, au lieu de chercher à l'élever⁹². » Il est certain que Paul Morphy n'aurait pas compris son raisonnement, ni même la raison d'être de ce débat.

⁸⁹ Voir l'article « Le Palamède de 1836 », au numéro de Septembre-Décembre 2024.

⁹⁰ *Le Sphinx. Journal des Échecs*, publié par Paul Journoud, Premier volume, Paris, 1865-1866, p. 1.

⁹¹ Ibidem.

⁹² Ibidem, p. 26.

Sur la même page (du *Sphinx*), on pouvait lire : « Nous nous étions promis, dans la position délicate où nous sommes vis-à-vis du Palamède français, d'observer à son égard la plus grande réserve. Mais, après avoir pris connaissance de son numéro d'avril et surtout de l'introduction où nous nous trouvons personnellement mis en cause, il nous est impossible de passer sous silence l'impression que cette lecture nous a fait éprouver⁹³. » Quant au *Palamède français*, il a cessé de paraître en novembre 1865.

Les revues d'échecs ne sont plus des almanachs de divertissement. L'ancienne mentalité, que nous avons appelée "patriarcale", autorisait le luxe de l'amateurisme. La nouvelle société, individualiste, ne l'autorise pas (ou plutôt le cantonne dans une marge où l'on ne condescend pas), car elle doit elle-même faire ses preuves, pour être prise au sérieux. Elle doit donc se donner toutes les apparences de sérieux. Au ton badin de l'ancien almanach s'est substitué un ton polémique, celui qui a également envahi le débat politique. Les idées sont confrontées dans le contexte dialectique du schéma thèse-antithèse, c'est-à-dire du progrès (ou de la réaction). Chaque jour, il est question de « tuer le père ».

Les échecs sont devenus une affaire professionnelle et sérieuse. L'opéra, de même. Peut-on, de nos jours, imaginer l'installation, au cours de la représentation, d'un échiquier dans une loge ou d'une table, afin que des spectateurs puissent dîner ? Impossible : à moins qu'il ne s'agisse d'un happening n'ayant nul caractère inopiné, donc : une affaire professionnelle.

L'auteur du livre, *Paul Morphy by an Englishman*, affirme avoir plusieurs fois accompagné Morphy dans la loge du duc de Brünswick à l'Opéra-comique, où le joueur américain disputait des parties contre le duc lui-même ou contre le comte Isouard, qui, paraît-il, se défendaient assez bien. « Lors de notre première visite – se souvient *Englishman* – l'opéra jouait la *Norma*. La loge du Duc était proche de la scène ; si proche, en effet, que l'on aurait pu sans difficulté embrasser la *prima donna*⁹⁴. »

L'ancien monde (patriarcal ou traditionnel), à la fois solide dans sa structure et léger dans ses manières, était un monde où Morphy se sentait dans son élément.

⁹³ Ibidem, p. 25.

⁹⁴ *Paul Morphy by An Englishman...* p. 154.



Café de la Régence, 1851.

Le Café de la Régence, fondé dans le quartier du Palais Royal en 1680, occupait depuis longtemps une place centrale dans le monde des échecs. Il avait en particulier été le témoin d'événements majeurs, comme le match Staunton vs. Saint-Amant (en 1843). Il accueillit également Morphy, notamment lors d'un match mémorable joué contre Harrwitz (1858).

Par la suite, le célèbre établissement connut le déclin. Son atmosphère était sans doute trop liée à la mentalité du monde ancien. Voici comment l'accompagnateur de Morphy l'a décrite, telle qu'elle apparaissait à un visiteur comme lui :

« Ayant obtenu de la dame du comptoir toutes les informations nécessaires, je rejoignis Morphy et nous jetâmes un second regard circulaire sur la salle. Devant nos yeux s'offraient tous les types ethniques possibles, à nos oreilles parvenait la sonorité de toutes les langues d'Europe. Dans un coin, des Italiens étaient en pleine discussion, sans doute amicale, en dépit en de leurs manières volubiles et querelleuses. Autour d'une tables de billard, un groupe de Russes régnait en maîtres, sans craindre les regards indiscrets ; et les Américains et les Anglais, les Allemands, Danois, Suédois, Grecs, Espagnols, etc., tous bavardaient sans se soucier des curieux, transformant le café en une véritable tour de Babel. Des dizaines de journaux jonchaient le sol – les principaux quotidiens de toute l'Europe – permettant à chaque visiteur, quel que soit son origine, de s'informer sur les nouvelles de chez lui. La foule semblait [...] représenter toutes les classes de la société. Il y avait des militaires, du colonel au soldat du rang ; un ou deux prêtres [...] ; des individus bien habillés ou d'apparence aristocratique formaient un réseau réticulaire aux différents coins de la salle ; et enfin l'éternel pilier de bar, qui passe la moitié de son existence dans l'établissement et l'autre moitié dans son lit⁹⁵. »

« Morphy était un homme affable. N'importe qui, quel que soit son niveau, pouvait l'aborder pour lui proposer une partie. Et je doute fort qu'il y ait un habitué de la Régence qui n'ait joué au moins une partie avec lui. Comme il refusait

⁹⁵ Ibidem, p. 130.

systématiquement de jouer pour de l'argent, cela plaisait d'autant plus, au point que l'on n'hésitait pas à faire des comparaisons entre lui et certains autres maîtres, loin d'être flatteuses pour ces derniers⁹⁶. »

L'auteur anglais retrouvait à Paris, au café de la Régence, la légèreté qu'il appréciait à Londres. Dans le monde patriarcal, la hiérarchie sociale est rigoureuse, mais nombreuses sont les modalités de s'y tailler sa propre place. D'ailleurs, à Paris ou à Londres, les joueurs d'échecs avaient gagné leurs lettres de noblesse⁹⁷.

Morphy, quant à lui, était natif du monde patricien du sud des États-Unis, où le code des gentlemen continuait à prévaloir, plus encore, peut-être, qu'en Europe où il commençait à décliner. Si le cas de Morphy pose un "problème", c'est non seulement à la psychanalyse, mais aussi à l'historiographie : comment peut-on être un gentleman, lorsque l'on est sudiste ? À cette question paradoxale, on peut répondre avec un autre paradoxe. Un sudiste était alors attaché aux valeurs traditionnelles sudistes ; il était donc un gentleman. Or ces valeurs reposaient sur un ordre social reposant lui-même sur le détestable système de l'esclavage ; le sudiste ne pouvait donc pas être un gentleman. Il faut sans crainte explorer ce paradoxe.

L'historiographie actuelle écarte la thèse, considérée comme frivole, associée à *Gone with the Wind*⁹⁸, d'une société sudiste où les esclaves noirs avaient une place, peut-être peu enviable, mais supportable. La *Case de l'oncle Tom*, en revanche, met l'accent sur les efforts de certaines familles en vue de l'émancipation intellectuelle

⁹⁶ Ibidem, p. 161.

⁹⁷ Ibidem, p. 12.

⁹⁸ *Gone with the Wind* (en français, « Autant en emporte le vent ») est un livre publié par Margaret Mitchell en 1936, porté à l'écran par Alexander Fleming en 1939. Sujet à la controverse depuis sa création, en raison de sa vision jugée édulcorée de l'esclavage, le film a depuis quelques années été visé par plusieurs interdictions. Sur la plateforme en ligne HBO, il a finalement été réintroduit avec l'ajout d'une mention (*disclaimer*) attirant l'attention sur le fait que l'oeuvre dénie les horreurs de l'esclavage. <https://www.theguardian.com/film/2020/jun/25/gone-with-the-wind-returns-to-hbo-max-with-disclaimer-that-film-denies-the-horrors-of-slavery>

et religieuse (préalable à une émancipation juridique) de leurs esclaves noirs⁹⁹. Au XIX^e siècle, les conditions historiques du peuplement des États-Unis ont fusionné avec des considérations morales, empiétant de part et d'autre de la zone incertaine et grise définissant et distinguant les différents membres de la maisonnée sudiste. Il est important de clarifier cela, non seulement pour la bonne compréhension de la société archaïque du sud des États-Unis, mais aussi, plus généralement, celle du passage à la société moderne et ses conditions, sujet qui nous concerne et nous ramène au cas de Paul Morphy, en tant que gentleman sudiste.

Le système esclavagiste était étroitement lié à l'ordre socio-économique sudiste, qualifié de latifundiaire (exportation de denrées agricoles produites dans les grandes propriétés). Aucun ordre socio-économique n'est éternel. Il peut évoluer en conservant certains caractères, ou se transformer de fond en comble. Dans les années 1850, le processus d'émancipation juridique des esclaves noirs, fondé sur l'émancipation intellectuelle et religieuse, était à l'état embryonnaire. Quel que fût son degré d'avancement, dans la réalité ou dans les mentalités collectives, la guerre de Sécession mit incontinent fin à toute velléité de résolution du problème dans le cadre même de la société sudiste. Avec la victoire du Nord, les ouvriers, qu'ils fussent noirs ou blancs, furent précipités dans le cercle d'un nouveau type d'exploitation, dont certaines oeuvres littéraires ont également rendu compte¹⁰⁰.

Ces nouvelles conditions de vie et de travail étaient celles que mettaient en place des entrepreneurs d'un type nouveau, pratiquant une économie basée sur l'efficacité, à l'encontre de toute obligation héritée du passé.

Dans ces circonstances, le Sud est resté marqué de ses fautes passées. Quant à Morphy, le fait qu'il fût un sudiste a jeté une ombre défavorable sur son éthique personnelle. Au mieux, comme il ne semble pas avoir personnellement pris part à

⁹⁹ Dans son oeuvre connue comme étant résolument anti-esclavagiste, la *Case de l'Oncle Tom* (1852), dévoilant les aspects les plus cruels de l'esclavage (la séparation des enfants de leur mère, le fouet, le marquage au fer rouge), Harriet Beecher Stowe a décrit, de manière certes sentimentale, le dévouement et le rôle émancipateur de la maîtresse de maison. Elle a également fait du drame nodal de son récit, à savoir la vente de l'Oncle Tom, un événement lié au dérèglement économique des temps nouveaux (la faillite de la famille), autant qu'à la logique même du système esclavagiste (qui fait d'un homme la propriété personnelle d'un autre).

¹⁰⁰ Par exemple : Upton SINCLAIR, *La Jungle* (1906), où l'auteur décrit les conditions de vie des ouvriers, notamment d'origine lituanienne, dans les abattoirs industriels de Chicago, souvent au bord de la survie, voire en-deçà.

la guerre civile, on se plaît parfois à donner comme raison de son absence d'enthousiasme belliqueux sa position anti-esclavagiste. Cela est peut-être vrai, mais, justement, le fait qu'il se fût opposé à l'esclavage ne doit pas nécessairement conduire à la conclusion qu'il dût se réjouir de la victoire des fédérés, qui apportaient avec eux non seulement l'émancipation juridique des esclaves, mais aussi un nouveau mode de vie et l'industrialisation, elle-même accompagnée d'un nouveau type d'exploitation, celui-ci perçu comme excusable au nom de l'efficacité et du progrès.

Morphy était incontestablement attaché au monde ancien et à la mentalité traditionnelle ; le monde nouveau qui se mettait en place n'était pas le sien. Il s'en retira et c'était, indépendamment de tout jugement moral, de sa part un acte rationnel et raisonnable.

Voici ce qu'a écrit Ernest Jones sur la participation de Morphy à la guerre de Sécession (1861-1865) : « Un ou deux ans à peine après qu'il se fût établi dans une profession qu'il souhaitait voir devenir sérieuse et permanente (le droit), la guerre civile éclata. Et Morphy se trouva confronté à la perspective qu'une guerre véritable vienne interférer avec ses efforts pour substituer une occupation pacifique à son passe-temps de guerre factice (les échecs). Sa réaction fut caractéristique d'un homme dont l'intégrité mentale s'était construite par la transformation des visées hostiles en visées amicales : il se rendit en hâte à Richmond et là, en pleine hostilités, sollicita une nomination diplomatique. Sa demande fut refusée. Peu après son retour à La Nouvelle-Orléans, sa ville natale, celle-ci fut capturée par l'ennemi fédéral. Toute la famille Morphy s'enfuit à bord d'un navire de guerre espagnol à Cuba, puis à Cadix et Paris. Il passa une année à Paris avant de retourner à La Havane où il séjourna jusqu'à la fin de la guerre¹⁰¹. »

Dans son livre intitulé *The Psychology of the Chess Player* (1967), le psychanalyste et joueur d'échecs, Reuben Fine, a repris le questionnement sur le retrait du monde opéré par Morphy, non seulement du monde des échecs, mais aussi du monde en général. Ernest Jones avait déjà esquissé la vie de Morphy après la guerre de Sécession. Invariablement, l'ancien prodige des échecs faisait une promenade à midi, dans une tenue impeccable, puis, le soir, il accompagnait sa mère et sa soeur à l'opéra de la Nouvelle-Orléans.

¹⁰¹ JONES, « The Problem of Paul Morphy... »

Ce qui, pour Morphy, était sans doute une conception saine et ordonnée de l'existence à l'ancienne, de type patriarcal, a peut-être été considéré comme suspect par Ernest Jones. Aux yeux de Reuben Fine : la manifestation évidente d'un dérèglement psychique. « Le jeu positionnel consiste essentiellement à donner à ses pièces l'organisation la plus efficace. Nous venons d'observer le caractère psychotique de l'organisation excessivement régulière de la journée de Morphy – la promenade à midi, l'après-midi avec sa mère, l'opéra le soir. Ce type de zèle, nous le savons, est caractéristique des personnalités obsessionnelles et paranoïaques¹⁰². »

Plus sobre, et peut-être plus empathique, bien qu'il n'exerçât pas la profession de psychologue, Lasker s'est contenté de noter que « la guerre civile a brisé le cœur et la raison de Morphy¹⁰³. » Ce jugement nuancé, en liant le cœur et la raison, permet de situer, au-delà de l'un et de l'autre, l'homme dans le contexte de son époque. En somme, l'époque brise le cœur et le cœur agit sur la raison. Il ne reste plus que la vie régulière d'une époque révolue.

Revenons aux interprétations des psychologues. Reuben Fine, comme Jones, affirme que Morphy, pour continuer à jouer aux échecs, aurait dû « tuer le père » (comprendre : jouer contre Staunton)¹⁰⁴. D'ailleurs, Fine cite une analyse de Jones, expliquant les motifs qui, dans les profondeurs, animent les joueurs d'échecs en général : « Le jeu des échecs est un substitut à l'art de la guerre. » « Le motif inconscient qui anime les joueurs d'échecs n'est pas simplement la pugnacité, caractéristique de tous les jeux de compétition, mais un motif bien plus sinistre, celui du parricide¹⁰⁵. » Rappelons-nous que dans la mentalité patriarcale, le fils considère comme de son devoir de reprendre la tradition familiale, telle qu'elle lui a été transmise par son père ; alors que la mentalité individualiste impose le processus dialectique, selon lequel le fils, pour s'affirmer, doit « tuer le père ». On constate que Reuben Fine (comme Ernest Jones avant lui), envisage Morphy comme s'il appartenait au type individualiste, c'est-à-dire dialectique. Fine pousse même l'analyse plus loin que son prédécesseur ; son approche analytique dérive étrangement vers une forme *anale*-ytique : « Le caractère mathématique du jeu

¹⁰² FINE, *The Psychology of the Chess Player...* p. 37.

¹⁰³ Emmanuel LASKER, *Manuel des échecs*, p. 188.

¹⁰⁴ Ibidem, p. 33-34.

¹⁰⁵ JONES, *The Problem of Paul Morphy...*

confère aux échecs un contenu de type singulièrement sadique anale. En effet, le sentiment de domination écrasante, d'un côté, s'oppose à celui d'impuissance inéluctable, de l'autre. C'est la dimension sadique anale qui rend le jeu d'échecs aussi bien adaptée à la satisfaction des aspects à la fois homosexuels et antagonistes de la compétition père-fils¹⁰⁶. » On peut constater qu'en 1967, le dispositif dialectique de la mentalité de type individualiste, dans son application au « problème de Morphy », s'était dûment enrichi.

Pour essayer de comprendre les changements survenus dans la pratique des échecs au XIX^e siècle, nous avons abordé divers aspects de la philosophie des sciences, de la psychanalyse et de l'histoire des mentalités, tout en évoquant le contexte de la guerre de Sécession (en ce qu'elle a pu signifier pour Paul Morphy).

Harry Golombek, quant à lui, envisage le phénomène dans une perspective d'histoire sociale teintée de marxisme. En l'occurrence, il souligne que le jeu d'échecs, du passe-temps qu'il avait été jadis, réservé à l'aristocratie et aux élites gravitant autour d'elle, devint une occupation sérieuse et en cela caractéristique de la classe moyenne.

« Les classes professionnelles » écrit-il « et le Dr. Tarrasch en était un représentant éminent, occupaient désormais la direction de la société dans le meilleur sens du terme. Les classes moyennes triomphaient, l'aristocratie était en déclin¹⁰⁷. »

À deux reprises¹⁰⁸, dans son livre, Golombek raconte la même anecdote, une triste anecdote. Steinitz, de passage à La Nouvelle Orléans, aurait rendu visite à Paul Morphy, mais ce dernier, lisant le nom de Steinitz, aurait refusé de l'accueillir en disant à son majordome : « Dites lui que son gambit n'est pas bon¹⁰⁹. » Rappelons-nous que Reuben Fine s'est efforcé de fixer dans les esprits l'idée selon laquelle Morphy souffrait d'une psychose, notamment fondée sur un complexe de persécution. Quant à Golombek, dans son approche des échecs inspirée de la lutte des classes, il écrit : « Il semble que les détracteurs de Steinitz [...] aient voulu le

¹⁰⁶ FINE, *ibidem*, p. 1.

¹⁰⁷ GOLOMBEK, *Chess, A History...* p. 166.

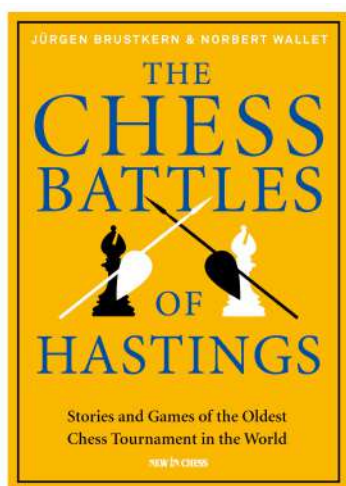
¹⁰⁸ *Ibidem*, p. 149 & 166.

¹⁰⁹ *Ibidem*, p. 149.

dépeindre comme un homme qui a brisé l'image éclatante de Paul Morphy en tant que champion ou croisé. Implicitement, cela pourrait signifier que Steinitz, pour de maigres gains, a produit un style de jeu laid et étriqué, ternissant le jeu d'échecs au lieu de l'améliorer¹¹⁰. » Prenons au sérieux cette preuve par l'absurde : si Morphy a pu nourrir un sentiment d'aversion envers Steinitz, c'est dans la mesure où ce dernier représentait, dans le monde des échecs, la nouvelle pratique de type individualiste, c'est-à-dire, transposée dans le monde américain, l'invasion des gens du Nord, avec leurs nouvelles lois économiques et leurs forces financières, sur le point d'anéantir le Sud d'autrefois.

Effectivement, les finances commençaient alors à prendre, y compris dans le monde des échecs, une importance qu'elles n'avaient pas eu auparavant. Longtemps, la prise en charge des voyages des joueurs s'était faite à la faveur des circonstances ou même, si l'on peut dire, au petit bonheur. Sur ce point, comme sur tant d'autres, la position de Morphy était intransigeante. Quand, à la suite du Congrès d'échecs américain de 1857, il fut question de lui confier la mission de représenter les États-Unis lors d'un voyage d'une année ou deux en Europe, il

accepta la mission, mais refusa tout financement. C'est ce que rappelle son accompagnateur : « [...] le comité lui avait proposé de mettre à sa disposition une certaine somme pour couvrir ses dépenses. Il n'a pas accepté, M. Morphy ne souhaitant guère voyager en tant que joueur d'échecs professionnel¹¹¹. »



Dans un ouvrage consacré aux tournois de Hastings, les auteurs Jürgen Brustkern et Norbert Wallet expliquent les nouvelles conditions dans lesquelles se déroulaient les grandes confrontations internationales d'échecs¹¹². Ils soulignent en particulier l'implication des milieux

¹¹⁰ Ibidem.

¹¹¹ *Paul Morphy by An Englishman...* p. 54.

¹¹² « Le succès à long terme d'un tournoi d'échecs ne réside pas seulement dans des raisons sportives. Il faut également des conditions financières et politiques favorables pour que l'idée initiale et l'enthousiasme des débuts puissent être stabilisés pour durer pendant plusieurs décennies, voire plus longtemps. » Jürgen BRUSTKERN & Norbert WALLET, *The Chess Battles of Hastings, Stories and Games of the Oldest Chess Tournament in the World*. Sur le site « New in Chess », 2022, p. 28. https://www.newinchess.com/media/wysiwyg/product_pdf/9137.pdf

politiques et financiers. On a du mal à imaginer Paul Morphy, encombré de sa mentalité désuète, accepter d'être la figure centrale, grand vainqueur d'un tournoi dont l'existence même dépendait des faveurs de nouvelles élites propageant une nouvelle mentalité à laquelle il ne souhaitait être mêlé en aucune manière.

Le rôle et la contribution de l'aristocratie dans la pratique des échecs s'étant considérablement réduits, les tournois exigeaient davantage la coopération des nouvelles élites financières. Toutefois, tout comme dans d'autres sports ou occupations mondaines, le transfert d'une élite à l'autre n'a pas été instantané. Au contraire, les ducs et les monarques ont continué à figurer dans les comités de patronage des tournois et championnats d'échecs (on peut comparer ce phénomène à la composition des conseils d'administration dans les entreprises à la même époque).

Nous avons déjà remarqué ce que l'on pourrait appeler la pudeur de Morphy à l'égard de l'argent. Comme nous le savons, il refusa tout financement lorsqu'il entreprit d'aller affronter les joueurs d'échecs européens. Autre exemple, lui aussi déjà évoqué, Morphy n'accepta jamais de jouer des parties à enjeu au Café de la Régence. Soulignons que Paul Morphy bénéficiait d'une fortune personnelle. Il ne saisissait peut-être pas les ressorts du gagne-pain quotidien – ni ceux, d'ailleurs, du grand jeu tel qu'il se développait à cette époque dans les casinos. Or, depuis le début du XIX^e siècle, de nouvelles possibilités d'enrichissement s'offraient aux ambitieux. S'ils voulaient réussir, les industriels devaient mettre l'efficacité, le rendement, et en dernière instance le profit au-dessus de toute autre considération.

Pour Morphy, la victoire des valeurs nordistes a pu signifier la victoire d'une mentalité qui intronisait dans le fonctionnement de la société les idées d'efficacité et de profit maximum. Morphy, sudiste, perdant, ne pouvait pas sympathiser avec le nouveau contexte qui se mettait en place. Dans la nouvelle société, la possession de l'argent, à l'exclusion de tout autre facteur, équivalait à la possession de droits sur les autres, au sein des usines comme ailleurs. Si Reuben Fine insiste sur le concept analo-sadique pour décrire les prétendus complexes de Morphy, c'est peut-être à l'ère industrielle, c'est-à-dire à l'époque dont ledit concept est lui-même sorti, tout armé, que ce dernier devrait être appliqué. D'ailleurs, l'idée d'efficacité, omniprésente, a été mise en application jusque dans le domaine des échecs : nous l'avons vu, l'école moderne n'envisageait plus le jeu comme une série d'attaques hardies basées sur le sacrifice de pièces majeures, mais, au contraire,

préconisait la mise en place d'un jeu efficace, précautionneux, tout au long duquel on devait tenir à jour, comme dans une comptabilité, l'évidence des profits et des pertes.

Morphy, nous l'avons dit, se trouvait à cheval entre la période romantique des échecs et l'école moderne. Il avait la capacité de faire des combinaisons généreuses impliquant des sacrifices, mais il possédait aussi le sens de l'efficacité qui l'incitait à toujours identifier dans quelle position chaque pièce donnait le meilleur rendement. Sans doute, s'il avait continué à jouer – s'il avait dû faire face à de brillants adversaires modernes comme Steinitz ou Tarrasch – il aurait dû adapter son style de jeu, car, comme l'a dit Murray (avec un certain dédain) : cela « rapporte davantage dans les matches et les tournois. »

Paul Morphy a vu s'effondrer le monde qu'il connaissait, au profit d'un nouvel environnement moderne, industriel, fondé sur une efficacité déshumanisante pour les salariés (rappelons-nous le livre d'Upton Sinclair et tant d'autres, par exemple ceux de Steinbeck). En raison, peut-être, de l'expérience historique ayant touché directement sa vie personnelle, il n'a pas souhaité contribuer à la mise en place du monde nouveau au sein même de son domaine de prédilection, les échecs.

D'autres joueurs d'échecs, n'ayant pas connu un traumatisme historique de l'ampleur de la guerre de Sécession, ont quant à eux su s'adapter au nouveau monde. Nous allons donner deux exemples : d'abord celui des anglais Joseph Henry Blackburne et Horace Chapman, puis celui d'Ignacz Kolisch, hongrois, sujet de l'empire d'Autriche-Hongrie. Tout d'abord, pour honorer l'attachement d'Alfred Binet à la psychométrie, signalons que J. H. Blackburne était protestant, de son côté, H. Chapman fut d'abord protestant, puis catholique, et Kolisch, enfin, était israélite. En ce qui concerne Blackburne, reconnaissons qu'il est connu pour avoir apprécié le whisky très particulièrement et avant tout, peut-être même avant les échecs. Quant à H. Chapman et Kolisch, ils étaient sans doute l'un et l'autre érudits, puisque H. Chapman fut d'abord pasteur (protestant) de 1870 à 1891 (date à laquelle il se convertit au catholicisme) ; quant à Kolisch, il avait été destiné par sa famille à devenir rabbin, or il devint un joueur d'échecs de grande envergure, puis banquier et mécène. D'ailleurs, Horace Chapman lui aussi fut banquier, lorsqu'il succéda à son père, David Barclay Chapman, lequel avait été président du *Brighton Chess Club* pendant plus d'une dizaine d'années (de 1864 à 1878).

Horace Chapman, en tant que membre de l'Église anglicane, appartenait à l'élément conservateur. Lors des tensions qui touchèrent l'Église d'Angleterre, à cette époque, entre une tendance esthétisante, ritualiste voire sacramentelle (*High Church*) et une tendance dépouillée, retournant aux fondements austères de la Réforme (*Low Church*), il prit résolument le premier parti.

Ayant reçu la charge de pasteur en 1870, il fut nommé, en 1875, recteur de Donhead St. Andrews, près de Salisbury. Deux ans plus tard, il fut dénoncé par des paroissiens pour avoir enfreins l'interdiction de certaines pratiques associées à la tendance *High Church*. En vertu du *Public Worship Regulation Act* (1874), il risquait l'emprisonnement, mais, sauvé par son évêque, il put continuer à servir à Donhead jusqu'en 1891¹¹³.

Au demeurant, il finit par se convertir au catholicisme. Ayant, pour ainsi dire, emprunté ce chemin de traverse, il décida (contrairement à Morphy) de jouer désormais le jeu de l'histoire. Il s'impliqua, dès sa création, dans l'organisation du tournoi de Hastings, occupant de surcroît la présidence du *Hastings and St. Leonard Club* de 1895 à 1906.

Observons qu'aux années précédant la présidence du père de Chapman (rappel : 1864-1878), le président du *Brighton Chess Club*, du nom de Paul Foskett (président de 1853 à 1860), avait, quant à lui, été personnellement impliqué dans la tendance *Low Church*. Peut-on dire qu'à ce stade du jeu (dans l'Église anglicane et dans les club d'échecs de la côte méridionale d'Angleterre), les forces conservatrices et les forces progressistes étaient à peu près égales ?

Hastings était une petite ville balnéaire à proximité de Londres. En 1882, un an après la création du *British Chess Magazine*, fut fondé le *Hastings and St. Leonard Chess Club*. Deux ans plus tard, en 1884, Joseph Blackburne et Herbert Edward Dobell (père), joaillier, membre fondateur et premier trésorier du club, commencèrent à projeter l'organisation d'un tournoi de grande envergure¹¹⁴. Notons que la même année, le fils de H. E. Dobell, également prénommé Herbert Edward, fut à son tour élu trésorier du club.

¹¹³ Site du Hastings & St. Leonards Chess Club. <http://www.hastingschess.club/horace-chapman/>

¹¹⁴ Loc. cit. <http://www.hastingschess.club/herbert-dobell-2/>

En 1890, Dobell fils fut en outre chargé de la responsabilité d'organiser les événements sportifs du club. La même année, Blackburne fut le premier maître d'échecs ayant donné à Hastings une partie simultanée à l'aveugle. « Le virus des échecs finit par infecter toute la station balnéaire¹¹⁵. »

En 1894, ayant réussi à faire voter son grand projet de tournoi international par l'assemblée générale du club, H. E. Dobell fils mit sur pied un comité prestigieux, placé sous la responsabilité du président Watney et du vice-président Chapman (qui promirent chacun 50£).

En février 1895, Dobell envoya une invitation aux plus importants clubs de Londres, ainsi qu'aux plus grandes personnalités des échecs, en spécifiant que la participation au tournoi serait financée par les milieux d'affaires associés au club à hauteur d'une enveloppe dont le montant total devait s'élever à 250£. Quant au Comité de patronage, Dobell n'eut aucune difficulté à le constituer. « Presque tous les amateurs d'échecs répondirent favorablement et patronnèrent l'événement. Dobell put s'enorgueillir en particulier que le duc de York acceptât de soutenir la cause, suivi par presque tous les ambassadeurs en poste à Londres. Après ce succès écrasant, le programme détaillé fut publié dans le *British Chess Magazine* en mai 1895¹¹⁶. »



Pendant toute la durée du tournoi, les joueurs furent installés dans le *Queen's hotel*, tandis que la compétition se déroulait dans une salle de spectacle mise à la disposition de l'organisation par la municipalité de Hastings.

¹¹⁵ GOLOMBEK, *Chess, A History...* p. 29.

¹¹⁶ Ibidem, p. 30.

Harry Golombek souligne que le budget prévisionnel total des dépenses s'élevait à 500£ et qu'il fut employé sans faille, presque jusqu'aux derniers penny¹¹⁷.

Vingt-deux concurrents furent admis au tournoi (voir le tableau ci-contre)¹¹⁸.

COMMITTEE OF MANAGEMENT.

President: J. WATNEY, ESQ. | *Vice-President:* H. CHAPMAN, ESQ.
Chairman: T. COLE, ESQ.
Joint Trustees: { A. H. HALL, ESQ.
 J. COLBORNE, ESQ.

COMMITTEE.

(Including those added for executive purposes.)

A. ALOOF, ESQ.	H. E. DOBELL, ESQ.	F. KUHN, ESQ.
G. BRADSHAW, ESQ.	A. EARL, ESQ.	C. LOCOCK, ESQ.
H. CHAPMAN, ESQ.	J. ELSDEN, ESQ.	E. MCCORMICK, ESQ.
H. CHESHIRE, ESQ.	A. HALL, ESQ.	H. TRENCHARD, ESQ.
H. COLBORNE, ESQ.	J. HALLAWAY, ESQ.	F. TUDDENHAM, ESQ.
J. COLBORNE, ESQ.	G. HERINGTON, ESQ.	J. WATNEY, ESQ.
T. COLE, ESQ.	E. JUKES, ESQ.	F. WOMERSLEY, ESQ.
REV. E. CROSSE	H. KING, ESQ.	

Hon. Treasurer: A. H. HALL, ESQ. | *Hon. Secretary:* H. E. DOBELL, ESQ.

LIST OF COMPETITORS.

A. ALBIN (America)	C. VON BARDELEBEN (Germany)
H. E. BIRD (England)	J. H. BLACKBURNE (England)
A. BURN (England)	I. GUNSBERG (England)
D. JANOWSKI (France)	E. LASKER (England)
J. MIESES (Germany)	J. MASON (England)
G. MARCO (Austria)	H. N. PILLSBURY (America)
W. H. K. POLLOCK (Canada)	E. SCHIFFERS (Russia)
C. SCHLECHTER (Austria)	W. STEINITZ (America)
DR. TARRASCH (Germany)	M. TCHIGORIN (Russia)
S. TINSLEY (England)	R. TEICHMANN (England)
B. VERGANI (Italy)	A. WALBRODT (Germany)

Reserve: N. W. VAN LENNEP (Holland).

Une dizaine d'années plus tôt (en 1882), le 25^e anniversaire de la fondation de la Société d'échecs de Vienne (fondée en 1857) avait donné lieu à un grand tournoi international. La description de son caractère fastueux et prestigieux va nous permettre de faire connaissance avec Ignacz Kolisch.

¹¹⁷ Ibidem.

¹¹⁸ Horace F. CHESHIRE, *The Hastings Chess Tournament 1895 Containing the Authorised Account of the 230 Games Played Aug.-Sept. 1895 With Annotations by [...] and Biographical Sketches of the Chess Masters*, New York : G. P. Putnam's Sons, London : Chatto & Windus, Piccadilly, 1896.

En ce qui concerne le budget, les sponsors principaux n'étaient autres qu'Ignacz Kolisch lui-même, président du Comité d'organisation, et le baron Albert von Rothschild, président du club d'échecs de Vienne. L'empereur François-Joseph, non seulement accepta de patronner l'évènement, mais il contribua, sur sa cassette personnelle, à hauteur de 2000 Florins (somme présentée comme considérable dans la presse spécialisée)¹¹⁹.

Tout fut organisé dans une atmosphère chaleureuse et valorisante pour les joueurs. De même qu'en Angleterre, les positions respectives entre conservateurs et progressistes étaient encore égales, à ce stade du jeu (rappelons-nous la rivalité symbolique, au sein même des clubs d'échecs de la Riviera anglaise, entre l'affiliation *Low Church* et *High Church*) ; en Europe centrale, un prince de la maison Habsbourg et deux princes des finances avaient des positions égales au stade du jeu qui leur était spécifique.

Dans la rubrique « Nouvelles de l'étranger » du *Chess Players' Magazine*, en 1882, on peut lire : « AUTRICHE. – Nous avons omis jusqu'à présent de signaler que M. Kolisch, le vainqueur du tournoi de Paris en 1867, a récemment été fait Baron de l'Empire d'Autriche. Récemment, il a acquis une élégante villa sur les coteaux du Kahlenberg, près de Vienne, où, le 14 septembre, il a eu l'honneur d'une visite inattendue de l'Impératrice et de ses deux frères¹²⁰. »

Quant aux participants des grands tournois, ils étaient si bien reçus par les organisateurs qu'ils étaient eux-même assimilés à des "barons des échecs".

L'écrivain hongrois, Ferenc Móra, a écrit une courte nouvelle intitulée le *Baron des échecs*. Celle-ci consiste en une sorte de biographie d'Ignacz Kolisch. Adoptant le schéma littéraire d'une carrière si fulgurante qu'elle confine à la légende, Móra décrit le passage prodigieux de l'anonymat à la célébrité, de la pauvreté à la fortune en raison des aptitudes extraordinaires de Kolisch aux échecs. Or il est effectivement difficile de caractériser la sophistication d'Ignacz Kolisch. Vraisemblablement, sa vie fut un conte de fée dépassant même les termes dans lesquels Ferenc Móra en a fait le récit. Outre son grand talent aux échecs, Kolisch avait de l'érudition, de l'excellence dans les affaires et l'envergure ainsi que la générosité d'un véritable prince.

¹¹⁹ *Chess Player's Magazine*, 1882, p. 214.

¹²⁰ Ibidem, p. 15.

Dans le *Chess Player's Magazine*, on peut lire : « Le soir du 9, le Baron von Rothschild, président du Club de Vienne, a courtoisement reçu les compétiteurs, ainsi que plusieurs visiteurs étrangers et les principaux joueurs locaux, lors d'un banquet organisé à l'hôtel Metropolis, et le lendemain matin, le tournoi a bel et bien commencé¹²¹. »



Hotel Metropolis, Vienne (XIX^e siècle)

Quant au baron Kolisch, le compte-rendu témoigne avec le même enthousiasme de ses marques d'hospitalité : « Le 26 juin, les prix furent remis en bonne et due forme dans le manoir du Baron Kolisch sur le Kahlenberg, près de Vienne. Peu après, ce dernier organisa un banquet d'adieu fastueux et somptueux en l'honneur des compétiteurs et du Comité. Cet événement fut agrémenté par la musique d'une fanfare militaire et par les subtiles harmonies vocales des meilleurs chanteurs de lied viennois. L'hospitalité offerte aux joueurs, en particulier par le

¹²¹ Ibidem, p. 214.

Baron Kolisch, a contribué dans une insigne mesure à alléger les tensions accumulées au cours des six semaines de jeu intensif. D'autre part, l'excellence des dispositions prises par le Comité, ainsi que l'impartialité de leurs décisions, a garanti la fluidité du déroulement de l'évènement sur presque tous les plans, prévenant les querelles dont, malheureusement, la plupart des rencontres d'échecs importantes semblent ne pas pouvoir se passer¹²². » Elégance et chamailleries...

L'hospitalité d'Ignacz Kolisch à Vienne en 1882 puis celle du club de Hastings et St Leonard en 1895 – chant du cygne dans une époque charnière – sont des échos aimables des salons tenus par les grandes dames au XVIII^e siècle, qui renvoient comme à un futur presque dystopique le cadre institutionnel dégradé dans lequel le jeu des échecs fut contraint de poursuivre son évolution tout au long du XX^e siècle (tables pliantes, éclairage au néon, gymnases improbables...).

¹²² Ibidem.

Les échecs dans la peinture

QUELQUES PEINTRES AMÉRICAINS DU TEMPS DE PILLSBURY

— Henri de Montety

Au tournoi de Hastings, en 1895, Harry Pillsbury était âgé de 22 ans. Avec la fougue de la jeunesse (et l'esprit entreprenant américain), il s'est mesuré à des hommes déjà mûrs, comme Mikhaïl Ivanovitch Tchigorine (45 ans) ou Wilhelm Steinitz (60 ans).

Au tournant du XX^e siècle, les Américains étaient marqués par une foule de souvenirs et de sentiments contradictoires : la conquête de l'ouest, épopée sauvage et grandiose ; l'éducation à l'ancienne du Sud ou de la Nouvelle-Angleterre ; les aspirations modernes des grandes villes de la côte Est qui commençaient à essaimer à travers tout le pays. Ces différents éléments de la mentalité américaine, profondément antagonistes, produisaient un état d'esprit instable, toujours en quête d'équilibre et de changement.



Harry N. Pillsbury

Pillsbury, comme sans doute son prédécesseur, Paul Morphy – dont le bref passage en Europe (1858-1859) avait laissé le souvenir d'un météore – impressionna ses adversaires, à la fois par l'ampleur de sa fantaisie créatrice et par sa courtoisie. Certains Américains – c'est encore le cas de nos jours – voient en toutes choses la cause d'une quête à la découverte. Pour cela, on les qualifie volontiers de naïfs ; la naïveté est une étrange disposition qui caractérise les esprits les plus subtils, comme les plus obtus.

Longtemps, les Américains ont ressenti le besoin de s'appuyer sur des références dérivées de la culture de la vieille Europe, ce continent aux dimensions modestes où chaque village recèle une église vénérable, quelques moulins d'autrefois, une ruine au hasard et le souvenir d'une antique bataille. Mais la confrontation

permanente à l'immensité de leur propre pays a toujours donné aux occupations des Américains, même les plus paisibles, une allure prodigieuse et surdimensionnée.

Dans le domaine de la peinture, les styles européens du XIX^e siècle ont inspiré les artistes américains, avec un certain délai, mais pour des résultats dignes d'intérêt. L'impressionnisme américain, par exemple, a connu son âge d'or dans les années 1890-1920, tandis que l'impressionnisme européen entraînait déjà dans le déclin.



Daniel Garber

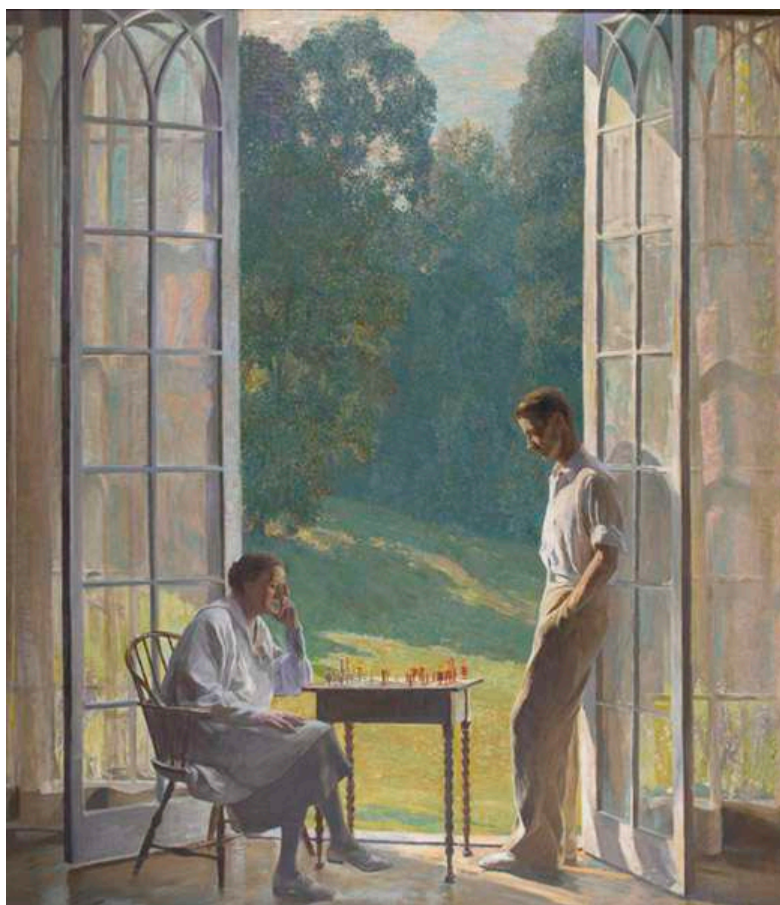
Daniel Garber (1880-1958) est un peintre impressionniste né dans l'Indiana. Tout au long de sa carrière, il fut membre de la colonie d'artistes indépendants de New Hope (Pennsylvanie), ce qui ne l'empêcha pas d'enseigner à l'Académie des Beaux-Arts à Philadelphie. Au début du XX^e siècle, il fit un séjour en Europe, jusqu'à son retour aux Etats-Unis en 1907.

On peut parler, à son propos, d'une fécondation de l'impressionnisme européen par l'esprit des grands espaces américains. Daniel Garber et d'autres peintres américains ont retenu des origines européennes de leur art quelques thèmes de prédilection (le paysage, les scènes de genre), tout en nourrissant leur oeuvre d'un souffle que l'on peut caractériser de typiquement américain, un certain romantisme auquel, justement, l'impressionnisme en Europe était totalement étranger.

En Europe (en France), les peintres impressionnistes affectionnaient les situations quotidiennes, ordinaires, qu'ils peignaient telles qu'ils les voyaient, "sur le motif", c'est-à-dire en plein air, par exemple un champ de blé parsemé de coquelicots ou des couples de danseurs dans une guinguette au bord de la Seine. Depuis leur première exposition en 1873, les peintres impressionnistes affichaient leur dédain pour les grandes idées, ils restaient en outre insensibles au caractère spirituel de la réalité ; ayant coutume de peindre en plein air, ils s'attachaient à la description naturaliste du monde. L'impressionnisme était avant tout une technique picturale, mise au service d'une intention naturaliste. Les impressionnistes mettaient l'accent sur la représentation de la vibration de la lumière à la surface des choses, en effaçant tous les contours, au moyen de petites touches de couleur juxtaposées.

Il faut supposer que pour un Américain du temps de Garber, la nature, telle qu'on peut l'admirer ou la représenter en plein air, était une force encore sauvage et pourvue d'une signification propre (comme un défi à relever ou un ennemi à vaincre), exigeant un type de représentation d'une dynamique de grande ampleur. De sorte que les simples paysages et les scènes de genre de Daniel Garber, en apparence contenus, dissimulent en fait une démesure qui, en quelque sorte, semble vouloir jaillir hors du cadre.

Cela transparait par exemple dans cette partie d'échecs entre la mère et le fils (1933), tout-à-fait paisible dans sa partie inférieure, mais étrangement étirée vers le haut comme une cathédrale gothique (le phénomène est bien évidemment accentué par les portes-fenêtres, dont les vitres aux reflets colorés ont une allure de vitraux).



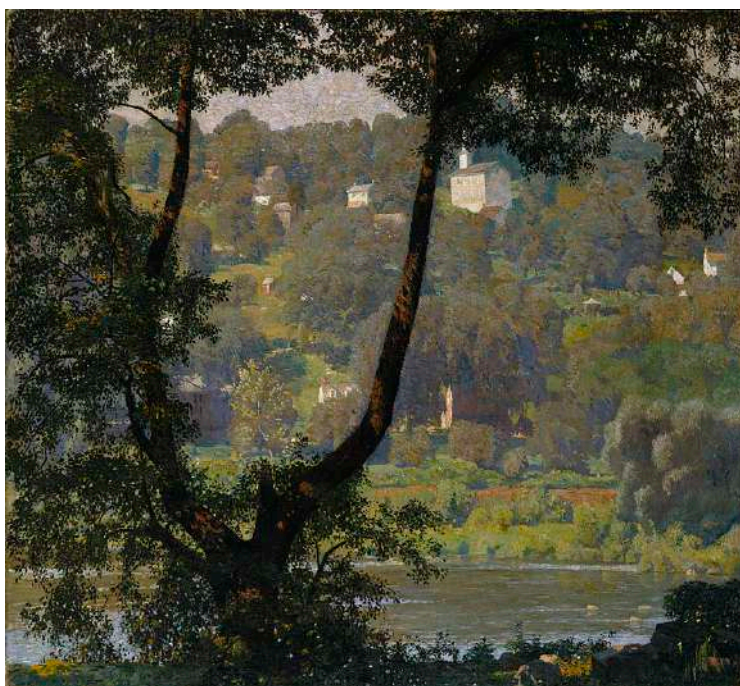
Daniel, Garber, *La mère et le fils* (1933)

Ce caractère spécifiquement romantique de l'impressionnisme américain est particulièrement congruent dans ce tableau, puisqu'il permet en outre d'établir

une relation subtile entre une situation ordinaire (une partie d'échec) et le développement de grandes passions (au sein même de la partie d'échecs). D'une part, la partie d'échecs se construit pas à pas, avec prudence. D'autre part, à tout moment, une opportunité peut se présenter pour qu'une attaque foudroyante soit lancée qui va se déployer, par analogie, en profondeur (à travers la fenêtre vers le parc) et en hauteur (jusqu'au ciel). La mère et le fils sont concentrés sur leur ouvrage. La mère, en particulier, sait qu'elle doit également transmettre son savoir, dans le temps (à travers son fils, jusqu'à la fin du monde). Comme, en son temps, Lady Thomas of the Manor of Marton, lauréate du tournoi féminin de Hastings (1895), a elle aussi enseigné à son fils, le futur grand joueur, George Thomas (voir l'article « Le déroulement du tournoi de Hastings » dans le présent numéro).

Dans d'autres oeuvres, également qualifiées d'impressionnistes, Daniel Garber a eu la même approche composite associant la technique impressionniste, donc naturaliste, à une approche moins spontanée, c'est-à-dire visant à exprimer une vision rationalisée, une recomposition de la réalité.

Par exemple, dans ce paysage d'une rivière au nom d'origine indienne, représentée ici avec tous les mystères dormants sous la surface de l'eau, prêts à submerger le monde contenu entre l'eau et le ciel (un peintre impressionniste "normal" aurait, quant à lui, mis l'accent sur le jeu visible des reflets de lumière à la surface du cours d'eau).



Daniel Garber, *Tōhikon* (1920)

Le peintre écossais, Allan Douglass Mainds (1881-1945), ne recourait pas au détours de la technique impressionniste (son réalisme témoigne d'une réalité unique et irréductiblement spirituelle). Mais on reconnaît dans ce tableau représentant une partie d'échecs certaines affinités avec celui de Daniel Garber, notamment l'atmosphère générale, en particulier coloristique (on peut dire que le tapis, chez Mainds, joue le rôle des vitres-vitraux chez Garber, celui d'un ancrage dans l'héritage esthétique et spirituel des siècles) ; mais aussi, plus spécifiquement, le même type de composition. Dans les deux tableaux, une masse qui apparaît comme centrale (même si elle est décalée), est constituée par la mère, solide et sure, qui enseigne à son enfant. L'œil est attiré vers elle et tout le reste du tableau en dépend, y compris le jeune ou moins jeune élève qui se trouve, pour ainsi dire, placé dans son orbite.



Allan Douglass Mainds, *A lesson in chess* (1931)

Le point de passage entre la peinture naturaliste et la peinture dont le contenu est plus franchement spirituel correspond au franchissement d'un degré dans l'expression de la vérité. Dans le cas de la leçon d'échecs : l'expression, d'une part, de la cohabitation nécessaire entre la concentration et le déchaînement des passions ; d'autre part, de l'importance de la transmission du savoir dans le temps.

Le retard de l'impressionnisme américain par rapport au mouvement des styles en Europe a permis aux artistes comme Garber de prendre connaissance d'œuvres réalisées en Europe dans les années 1880-1895, celle de Van Gogh et de Gauguin, par exemple, ou des Nabis. Assez mal nommés post-impressionnistes, ces artistes ont adopté une sensibilité en un sens médiévale, une façon très différente de peindre où transparaît non seulement le monde visible, mais aussi et surtout le monde invisible, tel qu'il est en réalité.

C'est pourquoi Garber, sans s'éloigner d'une technique picturale impressionniste assez canonique (et non "post-impressionniste"), a pu réaliser une leçon d'échecs aussi édifiante, au sujet du sens profond du jeu d'échecs.

Un autre peintre américain, Childe Hassam (1859-1935), malgré son séjour à Pont-Aven en 1897 (où Gauguin avait résidé peu avant et que plusieurs peintres Nabis, comme Sérusier, continuaient à fréquenter) est resté quant à lui plus fidèle, non seulement à la technique, mais à l'intention impressionniste, c'est-à-dire à la volonté de saisir, à un instant donné, le caractère vibratoire des objets ou des personnes plongés dans une certaine lumière (au sein d'un paysage ordinaire qui peut aussi bien être urbain que naturel).

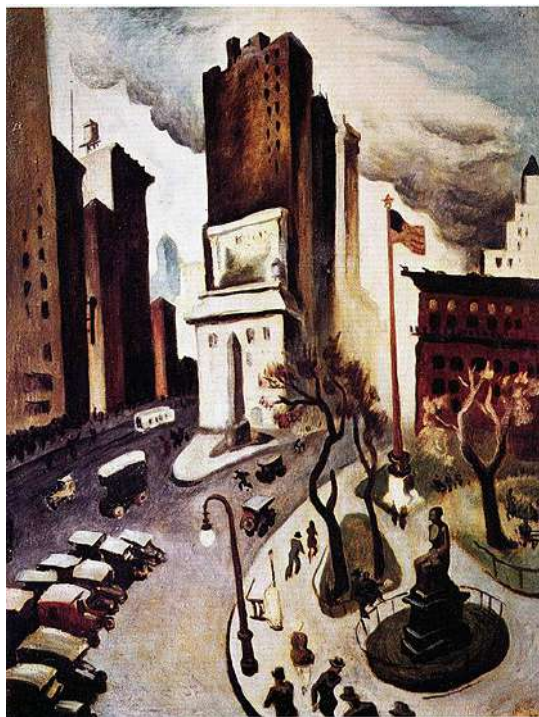


Childe Hassam,
Fifth Avenue (1919)



Claude Monet,
Boulevard des Capucines (1873-74)

Comparons, à cet égard, l'oeuvre d'un autre peintre américain de la même époque, Thomas Hart Benton (1889-1975), dont la toile ci-dessous représente également la ville de New York.



Thomas Hart Benton, *Madison Square
Park in New York* (1924)

Il apparaît évident que Benton a totalement embrassé le style des peintres européens des années 1890 et même ultérieures. Son objectif, en distordant les impressions vues en impressions ressenties ou même réflexives, est de mettre en évidence la réalité cachée de la ville de New York (pensons, par exemple, aux contrastes formels et coloristiques, à l'opposition entre certains éléments bien ordonnés, d'autres épars, voire dispersés, au drapeau que se dresse, non loin de la statue : tout cela est bien évidemment recomposé, comme une toile de Cézanne ou de Robert Delaunay).

Avec George Whiting Flagg (1816-1897), sur la page suivante, nous revenons légèrement en arrière, à l'époque, non pas de Pillsbury, mais celle de Morphy, en quelque sorte. D'ailleurs, sa représentation des joueurs d'échecs a quelque chose du pays de Morphy, le Sud, pas seulement en raison de la présence d'une domestique noire, qui apporte une boisson rafraîchissante sur un plateau d'argent, mais aussi de l'atmosphère générale de la toile, élégante et alanguie comme l'était la vie dans le sud des Etats-Unis.



George Whiting Flagg, *The Chess Players. Check Mate* (c. 1836)

Pourtant, Flagg était originaire de New Haven, dans le Connecticut. Notons également que cette oeuvre, datée de 1836, précède la guerre de Sécession. Flagg appartenait à une famille où les artistes étaient nombreux (des peintres, des poètes, des architectes), en outre fortunée (alliée à la famille Vanderbilt). Ayant montré dans sa jeunesse de grandes dispositions pour les arts, George W. Flagg a étudié la théologie, puis il est revenu à la peinture.

Cette oeuvre est quelque peu mystérieuse. Les deux personnages principaux pourraient être sortis d'un tableau, par exemple, de Monsieur Ingres. Le soin apporté au chatoiement du négligé blanc de la joueuse, à gauche, dévoile une attention particulière au détail des matériaux propre aux peintres néo-classiques (évoluant plus tard vers l'académisme). Cela dit, l'évidente analogie entre les deux joueurs témoigne d'un intérêt qui dépasse largement le goût de la simple prouesse technique ; la chevelure noire de geai, la peau diaphane, l'attitude générale des

deux joueurs – suspendus comme en plein vol – sont similaires et même, pour ainsi dire, identiques. On pourrait penser qu'ils sont frère et sœur. Mais un élément attire l'attention sur une connivence d'un autre genre ; cet élément n'est pas, à proprement parler, symbolique, il est plutôt métaphorique, parce qu'il concerne, non pas une signification extérieure au tableau, mais une mise en relations spécifique au sein même la scène représentée. Les deux protagonistes, dans leur main ornée d'une même bague au petit doigt (un rubis ?), tiennent chacun un morceau de tissus blanc (la jeune fille, peut-être un pan de son vêtement ; le jeune homme, peut-être un simple mouchoir). Les deux joueurs ne sont pas liés par des liens fraternels, mais par le choix qu'ils font de serrer dans leur main le même tissu : ils sont fiancés. Mais qui, des deux, fait le mat annoncé dans le titre du tableau ? C'est la jeune fille, bien sûr, s'il faut croire le regard apitoyé de la domestique posé sur le jeune homme ; mais aussi le sourire discret de ce dernier, exprimant secrètement le plaisir d'avoir été, pour ainsi dire, pris au piège. D'ailleurs, si l'on regarde de plus près l'échiquier, on s'aperçoit qu'il est représenté sur ce qui semble être la couverture d'un grand livre posé sur la table. En somme, dans cette partie d'échecs remportée par la jeune fille, les deux jeunes fiancés sont en train d'écrire leur vie.

Dans un renversement de l'ordre chronologique, par rapport au tableau de Garber (il est vrai que le type de relations entre les deux joueurs n'est pas le même), la partie d'échecs de Flagg est d'abord un affrontement passionné, dont l'objectif est de mettre en place, pour plus tard, des relations plus durables et apaisées (le mariage). La richesse du jeu d'échecs permet de jouer sur les interprétations.



John Singer Sargent (1856-1925) a lui aussi représenté des couples de joueurs d'échecs. L'esquisse, ci-dessus, est une délicate version de la connivence entre deux joueurs qui s'aiment et donc – ainsi l'a dit Saint-Exupéry – ne se regardent pas, mais regardent ensemble dans la même direction (celle de l'échiquier).

Sargent était un portraitiste apprécié dans le grand monde à travers toute l'Europe. Né de parents américains en Italie, il a toujours éprouvé envers ce pays une profonde affection.

En 1907, il réalisa une série d'aquarelles dans la vallée d'Aoste, en prenant pour modèles ses amis en villégiature qu'il revêtait de costumes orientaux¹²³. Les échecs sont ici l'aimable métaphore des stratagèmes de séduction intemporels, dont le caractère théâtralisé se mêle au contexte d'une nature indolente.



John S. Sargent, *The Chess Game* (c. 1907)



John Singer Sargent, *Dolce Far Niente* (c. 1907)

¹²³ Brooklyn Museum. <https://www.brooklynmuseum.org/opencollection/objects/2>